LA VIE SPIRITUELLE
N° 405 Avril 1955

SOMMAIRE

CONNAITRE LE CHRIST

Le titre de cette nouvelle rubrique nous met en ce mois de Pâques devant un triptyque dont les trois tableaux concourent à mettre en lumière la Personne et l'œuvre de celui qui a souffert pour nos péchés et est ressuscité.

Voici l'Agneau de Dieu : *qu'est-ce que ce nouveau titre donné au Christ? Seule une certaine familiarité avec la tradition biblique peut nous le faire connaître, et c'est ce que nous suggère notre premier tableau.*

Étudier la doctrine de la foi dans l'évangile, puis dans les épîtres de saint Jean, cela revient à comparer la foi des apôtres qui ont vu le Seigneur, et la foi des disciples qui ne l'ont pas vu : en quoi les premiers sont-ils privilégiés et ne le sont-ils pas? Sur quoi s'appuie la foi des seconds, puisqu'ils n'ont pas vu ni entendu le Seigneur? Quelle place la Résurrection prend-elle, ou tient-elle, dans la foi des uns et des autres? Et comment entendre la Parole : Bienheureux ceux qui croient sans avoir vu? *Voilà quelques questions auxquelles correspond le propos du P. Braun.*

Quant au troisième article, il semble nous ramener à la liturgie du premier dimanche de Carême. De fait, cela est vrai. Mais le mystère de la Tentation, c'est le mystère même de Celui qui, étant Dieu, est capable non seulement de subir des tentations, mais de souffrir et de porter les misères inhérentes à l'humaine nature, hormis le péché. Dire que Jésus ne fut pas réellement tenté, ou que ces tentations ne rencontrèrent pas en lui de faiblesse qu'il eût à surmonter — du moins de cette faiblesse qui est compatible avec l'absence de péché —, c'est oublier trop facilement la part de la nature humaine en sa personne et son activité théandriques. C'est également se mettre sur la voie de minimiser la réalité de ses souffrances.

VOICI L'AGNEAU DE DIEU 340

F.-M. BRAUN, O.P. L'ACCUEIL DE LA FOI SELON SAINT JEAN.. 344

CH.-D. BOULOGNE, O.P. LA TENTATION DE JÉSUS AU DÉSERT. LA « POLITIQUE » ICI-BAS DU FILS DE DIEU FAIT HOMME..... 364

CONNAITRE LES SAINTS

En juin dernier fut canonisé à Rome un jeune adolescent de quinze ans, Dominique Savio. Les jeunes, certes, ne manquent pas dans le martyrologe de l'Église, mais un jeune qui ne fut que « confesseur », il n'y en avait pas encore.

Et ce qu'il y a de plus remarquable dans cette canonisation, c'est qu'elle

intéresse les éducateurs autant, et peut-être plus, que les jeunes eux-mêmes. Car avant de rencontrer saint Jean Bosco, Dominique n'était pas encore un saint; et sans lui, il n'apparaît pas qu'il le serait devenu. Leçon capitale en ce milieu du XX^e^ siècle où l'éducation est si négligée et où, pourtant, même au plan profane, elle est au carrefour de toutes nos difficultés sociales et familiales.

Pouvons-nous ajouter que le lecteur qui désire mieux connaître la vie de saint Dominique Savio se reportera avantageusement à la vie par Don Bosco, *traduction et notes du* P. Desramaut, *Imprimerie Saint-Léon, 78, rue Stanislas-Torrents, Marseille, 1955, qui est à la source de cet article.*

J. AUBRY, S.D.B. Un tout jeune saint : le message d'une canonisation d'adolescent 381

CHRONIQUES

Nul ne peut vivre sans joie. Et il n'y a pas de vertu parfaite qui n'opère aisément, pas de réussite de l'action vertueuse qui ne soit délectable. Ces vérités sont bonnes à entendre. Elles sont aussi utiles à dire à ceux ou celles que tente une mauvaise tristesse (le péché d' « acédie »), ou même simplement un certain dolorisme qui est la contrefaçon de l'acceptation de la Croix.

APOSTOLUS. Goûter Dieu 405

Pourquoi les artistes byzantins représentaient-ils le Christ sous la figure et avec les insignes de leur empereur, de leur « basileus » ? Qu'est-ce que cela représentait pour eux ? Quel genre de piété était la leur ? Et celle-ci peut-elle nous être encore utile, à nous qui sommes si éloignés, sociologiquement et psychologiquement, de leur régime théocratique ?

F. REFOULÉ, O.P. Le Christ-Roi 408

L'Aide au Travail des Cloîtres 413

A TRAVERS LES REVUES

Évangéliser. — Revue Diocésaine de Tournai, p. 416.

LES LIVRES

Voir en page 3 de la couverture la liste des livres recensés p. 421.

Connaître le Christ

Nous sommes tous d'accord pour dire que la vie chrétienne consiste à rencontrer le Christ comme une personne, à entrer dans son amitié. Encore convient-il de réaliser que la personne du Christ est un mystère et que la rencontre initiale de la conversion n'est qu'un pas vers une connaissance plus intime de cette réalité immense et cachée. Pour pénéter dans les dimensions de ce mystère, pour percevoir, selon le souhait de saint Paul, la largeur, la profondeur et la hauteur du Christ, il convient de recueillir dans la Bible toutes les lueurs qu'il a plu à l'Esprit de répandre dans nos ténèbres. Ce labeur demande la patience des théologiens, il requiert aussi la fidélité des chrétiens. Car la foi en Jésus-Christ ne peut croître dans un cœur qui ne met pas tout son amour à s'instruire pour mieux connaître et mieux aimer Celui à qui il a donné sa foi. « Connaître le Christ », c'est le titre d'une nouvelle rubrique intermittente dans laquelle les lecteurs de La Vie Spirituelle *pourront trouver des semences de contemplation plus que des miettes théologiques. La Parole de Dieu est féconde dans les âmes de bonne volonté. « Connaître le Christ » tentera de ramener ces lecteurs vers le texte sacré afin qu'à son contact ils puissent s'ouvrir à cette germination surnaturelle. Il faut donc s'attendre à y trouver plus un ensemble de références de théologie biblique qu'une christologie élaborée; mais, à cet état naissant, la Parole de Dieu est souverainement efficace.*

Voici l'Agneau de Dieu

L'AGNEAU *est devenu le symbole du Mystère pascal, mais il n'est pas sûr que tous les chrétiens perçoivent toute la richesse de cette figure biblique. On évoque tout de suite saint Jean Baptiste :* Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde, *on rappelle les sacrifices anciens et on en conclut que ce symbole pascal entend avant toute chose nous rappeler l'immolation volontaire du Christ. En réalité, l'Agneau biblique est un mystère dont la plénitude ne se révèle que par la fréquentation approfondie de l'Ancien et du Nouveau Testament. Nous nous contenterons de rappeler ici deux grandes vérités que vient éclairer la concordance des grands textes bibliques.*

L'AGNEAU ET LE GRAND-PRÊTRE

Le chapitre XXIX *du Livre de l'Exode faisait déjà le lien entre l'immolation du bélier et la consécration du Grand Prêtre. Au même titre que l'huile, le sang du jeune bélier sanctifie Aaron et ses fils et les habilite définitivement à l'exercice du sacerdoce*[1]. *Un peu plus loin, il est recommandé de prendre un agneau pour la consécration de la*

1. Ex., 29, 19-34.

Tente et des prêtres[2]. *Lorsque saint Jean met dans la bouche du Baptiste cette exclamation :* Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde, *il semble qu'il fasse allusion moins à l'agneau du sacrifice, à celui qui se charge des péchés du monde qu'à l'agneau qui conférait au Grand Prêtre cette consécration nécessaire pour qu'il puisse accomplir son office. L'Agneau de la Nouveau Alliance ne prend pas sur lui les souillures, il ne les porte pas, il les ôte sans se souiller lui-même. Il faut donc qu'il soit revêtu de sainteté pour opérer cette sanctification.*

L'Épître aux Hébreux nous décrit ce nouveau grand prêtre. Il est pieux, hasid *dirait l'hébreu, c'est-à-dire fidèle à la loi, parfaitement docile à la volonté de Dieu. C'est l'obéissance de l'Agneau d'Isaïe, celui qui se livre au bon plaisir du Seigneur. Il est immaculé, sans malice et sans défaut. Il réunit dans cette innocence deux caractères : celui du nouveau sacerdoce, plus parfait que le sacerdoce lévitique, il n'a pas besoin de sacrifice préalable pour acquérir cette pureté qui rend l'acte sacerdotal efficace. Il est aussi victime sans défaut, victime de choix qui satisfait en plénitude la dette contractée. L'innocence de l'Agneau obéissant est donc tout le mystère du Christ prêtre et victime tout ensemble. Cette innocence, cette parfaite conformité au vouloir divin permet au prêtre éternel, au prêtre nouveau selon l'Ordre de Melchisédech de continuer son sacrifice au ciel. Et lorsque l'Épître aux Hébreux nous dit que son Ascension l'a séparé des pécheurs*[3], *il faut nous reporter en esprit aux images apocalyptiques de l'Agneau immolé.*

Il est aussi dans saint Jean un verbe qui signifie à la fois sanctifier, convaincre et sacrifier[4]. *C'est le verbe qui exprime au mieux l'office de l'Agneau. En laissant couler son sang en sacrifice, il se consacre lui-même en cet éternel sacerdoce qui obtient à ses fidèles la sainteté des fils de Dieu. Et si l'on se souvient que ces paroles du Christ sont pro-*

2. *Ibid.*, 29, 44.
3. *Héb.*, 7, 26.
4. Jn, 17, 19.

noncées dans le contexte de la Cène, on rejoint du même coup le repas pascal. En s'offrant au Père, le nouvel Agneau laisse aux hommes le mémorial et la réalité de son corps livré en sacrifice. Ce qui est d'abord oblation et rachat est enfin nourriture de vie éternelle.

L'AGNEAU-VICTIME

Saint Jean n'oublie pas d'ailleurs de mettre en parallèle le nouvel Agneau et les victimes de l'Ancien Testament. L'ἀρνιον qui est mentionné vingt-huit fois dans l'Apocalypse est la jeune victime dont le sang lave les habits et les fautes des fidèles[5].

Déjà, dans son Évangile, saint Jean avait pris soin de nous donner deux précisions qui manifestaient son propos délibéré d'identifier le Christ crucifié à la victime de la Pâque définitive. Si Jésus est mort le 14 nisan à la veille de la Pâque[6], *c'est qu'il savait bien qu'en ce jour on immolait dans le Temple les agneaux rituels*[7]. *C'était la grande préparation à la Pâque, à la commémoration de la libération du peuple-esclave.*

De plus, l'Apôtre préféré nous fait remarquer qu'aucun de ses os ne fut brisé. On sait que les os des crucifiés étaient brisés pour abréger une agonie que l'appui des jambes risquait de prolonger en empêchant l'asphyxie. Si Jésus meurt avant cette ultime torture, c'est pour respecter le rituel du repas pascal[8].

Saint Jean pourra écrire dans sa première épître[9] : (*Jésus*) est celui qui s'est manifesté pour ôter les péchés, *et encore*[10] : celui dont le sang nous purifie de tout péché. *Ainsi donc, le mystère de l'Agneau nous introduit au cœur même du sacri-*

5. Ap., cf. 1, 6 et 7, 9-12; 14, 1-5.
6. Jn, 13, 1; 18, 28; 19, 14, 31.
7. Cf. Ex., 12; Nb., 9, 11; Dt., 16, 5 sq.
8. Ex., 12, 47; Nb., 9, 12.
9. 1 Jn, 3, 5.
10. 1 Jn, 1, 7.

fice du Christ en nous révélant le mystère de sa propre consécration sacerdotale qui se manifeste au jour de son oblation volontaire. Il nous révèle aussi l'économie de la rédemption. Ces simples mots « Agneau de Dieu » nous invitent ainsi à reprendre peu à peu toute la Bible à la lumière de saint Jean et de l'Épître aux Hébreux. Comme beaucoup de noms du Christ, il est en définitive plus une clef de l'Écriture qu'un concept que la théologie pourrait aisément cerner. Sans doute est-ce la grandeur de ces paroles prestigieuses. Mais encore convient-il de les contempler et non point de les laisser glisser par les mailles d'une attention spirituelle relâchée.

B. B. et A.-M. C.

L'ACCUEIL DE LA FOI
selon saint Jean

PARMI tous les thèmes du quatrième Évangile, celui du don de Dieu est certes l'un des plus éclairants ; il comprend la Lumière, la Vie d'En-Haut, le mystère de la Rédemption, l'effusion de l'Esprit-Saint, l'institution des Douze, le baptême, l'eucharistie...

En face de ce don, un et multiple, offert dans le Verbe incarné, que peut l'homme, voué à la corruption du péché, sinon se disposer à le recevoir avec humilité et reconnaissance ? Mais comment recevoir le don de Dieu de façon à ce qu'il s'intériorise en nous, qu'il devienne nôtre ? Quelle œuvre produire ? Telle est à peu près la question que posèrent les Juifs à propos du pain de vie (6, 28). Le Maître y répond : *L'œuvre de Dieu, c'est de croire en celui qu'Il a envoyé* (6, 29). Il faut donc croire en Jésus ; tout est là. L'Évangile est saturé de cette vérité, à commencer par 1, 12 : *A tous ceux qui l'ont reçu, Il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient au nom de celui... qui est né de Dieu.* Entre recevoir le Christ et croire dans le Christ, l'équivalence ici est formelle. Autant dire que l'accueil du don s'opère par la foi, ou inversement que la foi est accueil. Ailleurs, l'acte de foi est mouvement de l'âme en direction du Sauveur (6, 45) ; ailleurs encore, ce par quoi ou en raison de quoi on passe de la mort à la vie (5, 24 ; 8, 51 s.), on échappe au jugement (5, 24), on reçoit

l'eau vive (4, 10., cf. 41 s.), la vie éternelle (5, 24, 40, 47), le pain de vie (6, 64 ss.).

L'importance de la foi dans le quatrième Évangile est donc insigne ; il importe d'y voir clair. De fait, autant l'Apôtre insiste sur la nécessité de la foi, autant il s'applique à en donner une notion riche et précise. Une distinction nous aidera à le mieux comprendre. Jean traite tout d'abord des disciples, en particulier des Apôtres ; ensuite, de tous les chrétiens, sans distinction. C'est en comparant ceux-ci à ceux-là qu'il nous livre sa pensée profonde. Par le fait, sa synthèse doctrinale dépasse celle de Paul, pour qui la foi est avant tout une donnée d'expérience personnelle. L'évangéliste, lui, commence à en parler comme d'un fait historique ; avant de nous exhorter à remporter *la victoire de notre foi* (1 Jn, 5, 1-5), il décrit les cheminements par lesquels les contemporains de Jésus crurent en lui.

LA FOI DES PREMIERS DISCIPLES

Dans l'Évangile, la vertu de foi (πίστις) n'est cependant nulle part mentionnée. En revanche, il y est maintes fois question de l'acte qui consiste à croire (πιστεύω), sous les formes variées correspondant aux divers moments d'un même processus. En gros, nous avons affaire à trois seuils, que les disciples sont invités à franchir avant de déboucher dans la vie de la foi.

L'acceptation des témoignages.

Le premier de ces trois seuils, c'est l'acceptation des témoins ou des témoignages servant à accréditer Jésus comme envoyé de Dieu. Tels sont :

Les prophètes ou l'Écriture,
le Précurseur Jean-Baptiste,

les miracles opérés par Jésus,
les paroles par lesquelles Jésus atteste sa mission,
les Apôtres,
le Père,
l'Esprit-Saint.

On ne peut toutefois mettre ces sept espèces de *testimonia* exactement sur le même plan. Les témoignages des Apôtres ont en effet pour but de transmettre les trois précédents et de montrer comment le premier s'est trouvé vérifié en Jésus. Quant à l'Esprit, il témoigne par les Apôtres (14, 17, 26; 15, 26; 16, 13; 20, 22). Le témoignage du Père, enfin, est sous-jacent à tous les autres : à ceux de Jésus qui fait toujours les œuvres du Père (5, 17, 19, 20, 36; 8, 28; 10, 25, 32, 37; 14, 10-12; 15, 24) et prononce toujours ses paroles (8, 28, 38; 12, 50); à ceux de l'Esprit qui procède du Père (15, 26); à ceux du Précurseur (1, 7, 15, 26 ss.; 3, 22 ss.), *l'homme envoyé de Dieu* (1, 6); à ceux des prophètes et des Écritures inspirés d'En-Haut (2, 22; 5, 39; 10, 35; 14, 24 ss.; 20, 9).

Au total, dans le cadre de l'histoire évangélique, les témoignages rendus à Jésus se ramènent aux quatre premières catégories, celui du Père étant invariablement supposé. Logiquement, ils précèdent la foi; leur raison d'être est de conduire les hommes au Christ. Nous n'avons encore affaire qu'à des arguments de crédibilité, au sujet desquels il importe de noter ce qui suit.

Aucun n'est à proprement parler vraiment *contraignant*, aucun ne s'impose comme une démonstration mathématique dont nous percevrions toutes les articulations. La liberté demeure donc souveraine. Et, puisque chacun peut faire un bon ou un mauvais usage de sa liberté, il est compréhensible que les uns profitent des témoignages rendus au Sauveur, tandis que d'autres les négligent ou en abusent.

Ce dernier cas est celui des Juifs, lesquels dans le quatrième Évangile représentent les chefs de la Nation et nous sont donnés en exemple typique de l'Incrédulité. Ils apparaissent presque à chaque page du livre. A la fin de la première partie, consacrée à la vie publique de Notre Seigneur, Jean ramasse tout ce qu'il a dit à leur sujet en cette réflexion globale : *Bien qu'il eût fait tant de miracles en leur présence, ils ne croyaient pas en lui, de telle sorte que fût accomplie la parole du prophète Isaïe : Seigneur, qui a cru à notre parole ? Et le bras du Seigneur, à qui s'est-il révélé?* (12, 37-38). L'incrédulité des Juifs, raidis dans leur refus, c'est plus qu'il n'est besoin pour montrer dans le concret comment les témoignages dont il est question laissent les hommes maîtres de leur décision.

•

Ils sont d'ailleurs *insuffisants* ; d'abord, parce que liée à des motifs rationnels, la foi n'irait pas plus loin que la raison et serait donc trop courte ; ensuite, parce qu'elle demeurerait exposée aux flux et reflux des impressions passagères. *Pendant que Jésus était à Jérusalem pour la fête de Pâque, beaucoup crurent en son nom, à la vue des miracles qu'il faisait. Cependant*, ajoute l'évangéliste, *Jésus ne se fiait pas à eux, parce qu'il les connaissait tous et n'avait pas besoin qu'on le renseignât sur personne. Il savait en effet lui-même ce qu'il y avait dans l'homme* (2, 23-25). Il le savait si bien qu'il ne manifestera aucune surprise lorsque, après la multiplication des pains, ses auditeurs en masse lui tourneront le dos (6, 60-67). Et comment ne pas noter la plainte qu'il fait entendre à l'officier royal, accouru de Capharnaüm pour implorer la guérison de son fils agonisant : *Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, ne croirez-vous donc pas ?* (4, 48).

On en pourrait conclure que la perception de tels signes n'est pas non plus indispensable. Aussi Jésus dira-t-il à Thomas : *Heureux ceux qui croiront* (ou *qui ont cru*) sans *avoir vu*, μακάριοι οἱ μὴ ἰδόντες καὶ πιστεύσαντες (20, 29). L'Apôtre l'avait proclamé bien haut : *Si je ne vois dans ses*

mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt à la place des clous, si je ne mets ma main dans son côté je ne croirai pas (20, 25). Il ne refusait pas de croire, mais il réclamait une preuve palpable. La réprimande du Maître le conduit à la source d'une persuasion plus haute.

NULLE part toutefois, dans le quatrième Évangile, nous ne voyons d'exemples, la mère de Jésus exceptée, de quelqu'un qui eût été amené à croire sans témoignages extérieurs. Leur utilité est donc indéniable. Mais d'où vient que les Juifs n'en paraissent jamais satisfaits, alors que les disciples sont aussitôt conquis? Qu'à ceux-ci un seul entretien avec Jésus, une seule de ses paroles (1, 38-51) suffise pour provoquer le choc psychologique, que ceux-là n'éprouveront jamais?

Saint Jean répond à cette question premièrement en établissant la nécessité des dispositions subjectives. Le jugement, le voici : *La lumière est venue en ce monde et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient manifestées pour ce qu'elles sont. Mais celui qui fait la vérité vient à la Lumière afin qu'il apparaisse que ses œuvres sont faites en Dieu* (3, 19-21). Or, telles sont les dispositions requises : 1. l'amour de la vérité, de toutes la plus fondamentale : *Quiconque est de la vérité*, déclarera Jésus à Pilate, *écoute ma voix* (28, 37 ; cf. 3, 11, 52 ; 8, 47 ; 10, 3, 26) ; 2. l'amour de Dieu : *Je sais que vous n'avez pas en vous l'amour de Dieu*, dira-t-il aux Juifs pour condamner leur endurcissement (5, 41) ; 3. la pureté d'intention : *Comment pouvez-vous croire, vous qui tirez la gloire les uns des autres et ne recherchez pas la gloire qui vient du Dieu unique ?* (5, 44) ; la pauvreté en esprit, opposée à l'esprit de suffisance : *Je suis venu en ce monde pour un jugement : pour que ceux qui ne voient pas voient et pour que ceux qui voient deviennent aveugles* (9, 39).

En somme, c'est au plus profond de leur être que les hommes se prononcent pour ou contre le Christ. Ce que saint Jean énonce en quelques phrases étonnantes, les grands convertis en feront tous l'expérience. Par exemple, E. Psichari dont je demande la permission de reproduire les lignes suivantes :

> Il s'agit de savoir si l'on désire un certain rejaillissement de l'âme, une sorte d'innocente pureté. Il s'agit de savoir si l'on a le goût du ciel, ou non ; si l'on désire vivre avec les anges ou avec les bêtes ; si l'on a la volonté de s'élever, de se spiritualiser sans cesse. Là est toute la question. A tout argument on peut opposer un argument, et ainsi paraît la vanité de l'argumentation. Si donc ce désir d'agrandir son cœur, si donc ce goût de Dieu n'existe pas, nulle preuve ne peut être administrée utilement, nul argument n'est efficace. Mais si l'on aime à s'attarder à cette angoisse du chrétien qui n'est que le désir de la perfection, si l'on ne redoute pas l'absolu, mais qu'au contraire on se sente un cœur assez vaste pour le contenir, si l'on a assez de finesse pour désirer autre chose que la morale naturelle, si bienfaisante fût-elle — alors l'on n'est pas loin de dire, comme saint Paul foudroyé : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?*[1]

Il s'ensuit que l'homme se juge lui-même. *Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas jugé ; celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas voulu croire au Nom du Fils unique de Dieu* (3, 17 s.). C'est pourquoi Jésus attestera au sujet des Juifs : *Si je n'étais pas venu, et si je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché, mais maintenant ils n'ont pas d'excuse pour le péché. Celui qui me hait, hait aussi mon Père. Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres que personne autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant, après les avoir vues, ils nous ont pris en haine, moi et mon Père. Mais c'est afin que s'accomplisse la pa-*

1. Texte cité par R. MARITAIN, dans *Les grandes amitiés*, I, New York, 1944, pp. 142 sq.

role écrite dans leur loi : Ils m'ont haï sans raison (15, 22-25).

L'attitude morale sur laquelle l'évangéliste concentre son regard ne dépend pourtant point de la seule volonté. Jean n'ignore pas que personne ne peut aller à Jésus si le Père ne l'attire (6, 44). Il s'agit cette fois de l'action du Père dans les âmes, ce qu'en théologie nous entendons par la grâce. Donc, en parlant de la liberté, on donnerait sans doute la raison immédiate de la distinction : Juifs et disciples. Et pourtant on n'irait pas jusqu'au fond du problème, car la liberté ne suffit pas, surtout lorsqu'il importe de se décider pour le Christ.

Jean pose en principe que Dieu veut attirer tous les hommes : *Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde fût sauvé par lui* (3, 17). Il souligne de même l'affirmation de Jésus : *Je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver* (3, 37). Toutefois, si personne n'est capable d'aller au Christ sans y être attiré, chacun reste libre de résister à l'attraction de Dieu. Or, une telle résistance, un tel refus entraîne l'impossibilité de rien comprendre au mystère de Jésus. On peut donc conjecturer que si des hommes ayant vécu avec le Christ sont restés insensibles à ses œuvres et à ses paroles, et que si des docteurs versés dans la science des Écritures n'en ont pas découvert le sens, c'est la conséquence d'une faute commise dans le secret de leur conscience. En un sens, ils ne pouvaient se prononcer en faveur du Maître, parce qu'ils s'étaient séparés de Dieu qui les eût attirés à lui. « C'est pourquoi, écrira saint Jean de la Croix, tant plus le Fils de Dieu tenait-il un langage plus haut, tant plus quelques-uns en demeuraient dégoûtés à cause de leurs impuretés.[2] » L'évangéliste signifiait la même chose en appliquant aux Juifs le texte d'Isaïe : *Il a aveuglé leurs yeux et endurci leur cœur* (12, 40).

2. *La vive flamme d'amour*, strophe I, v. 1. Dans l'édition du P. Lucien-Marie de Saint-Joseph, *Les œuvres spirituelles du bienheureux Père Jean de la Croix*, II, Paris, 1947, p. 961.

Croire dans le Christ

Ceux qui, attirés par le Père, reçoivent les témoignages rendus à Jésus, ou tout au moins s'y rendent attentifs, sans se laisser ni détourner par leur préjugés ni troubler par leurs passions, franchissent vite le second seuil de la foi.

Précédemment, ils croyaient, soit à des témoins dignes de confiance (πιστεύειν τινί), soit à des signes plus ou moins probants. Les voici à présent sur le point de croire dans le Christ (πιστεύειν εἰς Χρίστον). Suivant cette construction grammaticale, où le complément à l'accusatif est précédé de la particule εἰς avec l'idée de mouvement, le verbe « croire » signifie l'acte de celui qui, ayant reconnu Jésus pour son maître (διδάσκαλος), sinon pour le Maître (ὁ διδάσκαλος), se donne à lui, prêt à l'écouter. A l'égard de ce maître, les croyants imparfaits de tantôt se sont mués en disciples (μαθηταί). C'est généralement ainsi qu'ils sont désignés dans l'Évangile ; le mot y revient à foison.

Qu'il soit appliqué aux Apôtres, ou qu'il comprenne tous ceux qui, à des degrés divers, tiennent Jésus pour leur maître, il évoque toujours une certaine ouverture de l'âme profonde. Celle-ci correspond aux différents aspects sous lesquels Jésus est considéré. L'exemple de la Samaritaine (4, 9 ss.) serait sans doute le mieux choisi pour montrer comment une même personne pouvait aller de l'un à l'autre : du simple Juif au prophète, du prophète au thaumaturge et de ce dernier au Messie (4, 8-26).

Mais, même après avoir reconnu Jésus comme le Messie attendu, un progrès restait à accomplir. Les Apôtres y ont été soumis. Si, dès leur premier contact avec le Christ, ils s'écrient : *Nous avons trouvé le Messie* ! que d'étapes leur faudra-t-il parcourir avant de parvenir au terme de leur longue ascension. Bien qu'ils fussent croyants dès le commencement, le miracle de Cana aura pour effet d'intensifier leur foi : *Tel fut le premier miracle de Jésus ; il le fit à Cana*

de Galilée. Il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui (2, 11). Tel sera également le dernier, à Béthanie de Judée : *Lazare est mort, et je suis heureux pour vous de n'avoir pas été là, afin que vous croyiez* (11, 14). Et cependant, à la Cène, le but est encore lointain : *Il y a si longtemps, Philippe, que je suis avec vous, et tu ne me connais pas ?* (14, 9). Ils se flattent de l'avoir atteint : *Enfin tu parles clairement et sans dire de paraboles. Maintenant nous savons que tu sais toutes choses et qu'il est inutile qu'on t'interroge. C'est pourquoi nous croyons que tu es sorti de Dieu* (16, 29 s.). Mais écoutons la réplique mélancolique du Maître : *Vous croyez à présent ? Voici venir l'heure — elle est venue — où vous vous disperserez, chacun de votre côté, et me laisserez seul* (16, 32).

De s'être donné à Jésus, de l'avoir pris pour maître, ne signifie donc pas que tout dès lors soit accompli. Un dialogue mystérieux et persistant s'est seulement engagé entre le Dieu invisible et ceux qu'Il attire vers son Fils bien-aimé ; un contact a été établi entre l'âme rayonnante du Christ et leurs âmes obscures ; une réalité les a visités, à laquelle ils se sont ouverts. De fait, ils ont déjà passé des ténèbres à la lumière (3, 21 ; 8, 12), de la mort à la vie (5, 24 ; 8, 51). Pour que la vie de la foi s'épanouisse en eux, il faudra qu'ils se fassent toujours plus dociles, que sans écouter leurs résistances instinctives à l'envahissement du don de Dieu, ils meurent eux-mêmes comme le grain de blé (12, 24), que renonçant à leurs fausses lumières ils deviennent semblables à l'aveugle de Siloé (9, 39), que leurs âmes purifiées soient rendues de plus en plus transparentes à la Lumière du Verbe incarné (1, 9).

Ce travail, qui consiste surtout à se laisser faire par le Père et le Christ, l'Évangile nous apprend qu'il exige d'incessantes reprises. C'est un combat livré dans le cœur de l'homme. Pour en venir à bout, le disciple de Jésus aura certes toujours besoin d'appuis extérieurs. Les témoignages qui lui avaient fait franchir le premier seuil de la foi devront continuer à soutenir son effort. C'est en tenant compte de cette requête que l'on comprend le rôle des miracles tout au long

de la formation des Douze. Ce sont non seulement des signes pour les incroyants, mais des appuis et des symboles offerts aux croyants pour les faire avancer dans le chemin de la foi. Et cependant, ce qui compte est, au delà des signes, l'acte de confiance par lequel, appartenant au Christ, on se montre prêt à l'écouter sans discussion.

Dans la lumière de la Révélation.

Car, du moment où Jésus est accepté pour maître, il ne s'agit plus que de recevoir ses leçons. Jésus cependant n'est pas un maître au sens courant, qui convenait avant lui au Baptiste entouré de disciples fidèles ; il est le Maître, mieux encore le Révélateur des choses célestes (ἐπουράνια), et singulièrement de Dieu : *La Loi a été donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. Dieu, personne ne l'a jamais vu. Un Dieu, Fils unique, celui qui est dans le sein du Père, lui l'a révélé* (1, 17 s.).

Or, le contexte l'indique clairement, la connaissance de Dieu, offerte par le Verbe fait chair, éclaire tout le mystère du monde, plongé dans le mal, où les hommes dispersés comme brebis errantes demeurent loin de Dieu. Quelle idée s'en faire ? C'est tout le problème du salut, auquel les gnoses naissantes s'efforçaient de répondre. Devant l'insuffisance des systèmes inventés, il eût fallu pouvoir s'élever jusqu'au cœur de Dieu et y découvrir l'Amour. Ce n'était donné à personne : *nul n'est monté au ciel sinon celui qui descend du ciel, le Fils de l'homme* (3, 13). Du coup, voici Jésus mis à part de tous les mortels : *Celui qui vient d'En-haut est au-dessus de tous. Celui qui est de la terre est terrestre et terrestre est son langage. Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous. Il témoigne de ce qu'il a vu et entendu* (3, 31-35). Encore un témoignage ; mais, cette fois, il porte sur le Dieu caché.

Et comment le Fils de Dieu révèle-t-il son Père ? Pre-

mièrement, par sa présence, car il est tout entier parole : ὁ Λόγος. De ce chef, tout ce qu'il est, tout ce qu'il fait, chacun de ses gestes ont valeur de signe révélateur : *qui m'a vu a vu le Père* (14, 9). Qu'on le contemple, qu'on se laisse détremper par son amour, rien d'autre n'est prescrit pour reconnaître l'amour que Dieu a pour nous (1 Jn, 4, 16) : *l'amour de Dieu pour nous s'est manifesté en ce que Dieu a envoyé son Fils unique* (1 Jn, 4, 16). Le Christ ne s'est cependant pas borné à se montrer aux siens en apparitions silencieuses ; il a conversé avec eux, il leur a parlé. Croire en Jésus selon ce que nous entendons par le troisième seuil, c'est donc pénétrer dans son mystère en méditant ses paroles (ῥήματα) et en recueillant ses témoignages (μαρτυρίαι).

Ici encore nous assistons dans l'Évangile au développement d'une initiation progressive. Elle se poursuit parallèlement du dehors et de l'intérieur. Du dehors, par un enseignement le plus souvent figuratif, en paraboles ou en actions paraboliques (tels les miracles qui sont toujours des σημεῖα, tel le lavement des pieds) tamisant une lumière adoucie[3]. De l'intérieur, par une éducation de tous les instants, tendant à purifier, à séparer, à vider, à spiritualiser, bref à ouvrir les âmes aux réalités surnaturelles. C'est à quoi vise le commandement de la charité. Ayant pour but de nous conformer à Dieu, il nous rend capables de le connaître, comme un ami connaît son ami, par connaturalité[4]. Autant le dire de suite, l'œuvre de la foi ne va pas sans la charité. Celui qui croit adhère aux préceptes, suit la règle de la vérité, se laisse inspirer par l'amour de ses frères ; du coup, il se fait un cœur à la ressemblance de Dieu.

C'est sur ce point surtout que la grâce est opérante ou, si

3. Voir à ce sujet L. Cerfaux, *Le thème parabolique littéraire dans l'Évangile de saint Jean*, dans *Recueil Lucien Cerfaux*, II, Louvain, 1954, pp. 17-26.

4. Personne, mieux que saint Bernard, n'a compris le rôle attribué par saint Jean à la charité dans l'illumination du chrétien. Cf. E. Gilson, *La théologie mystique de saint Bernard*, Paris, 1934, pp. 35-38.

l'on préfère, coopérante. Il a été question plus haut de l'action par laquelle le Père attire les hommes vers son Fils. Ce n'était qu'un commencement. Elle continue à s'exercer jusqu'au parfait accueil du mystère révélé. Sans cette traction divine, impossible de se donner à Jésus. Plus impossible encore serait-il d'entendre sa Parole. Rien de plus fort à ce sujet que la réponse de Jésus aux Juifs, que scandalisait sa prétention à être *le pain vivant descendu du ciel* (6, 33). *Ne murmurez pas entre vous,* leur avait-il dit. *Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire... Il est écrit dans les prophètes : Tous seront instruits par Dieu. Quiconque a entendu le Père et reçu son enseignement vient à moi. Non que personne ait vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu : celui-là a vu le Père* (6, 43-46).

Être attiré par le Père, être instruit par Dieu, entendre le Père, recevoir son enseignement : autant d'expressions pour signifier le langage inarticulé sans lequel aucune leçon du Sauveur ne serait comprise. Grâce au témoignage du Père et à celui de l'Esprit promis pour plus tard (14, 17, 26; 16, 13), les Apôtres s'assimileront les paroles de leur Maître et en découvriront la plénitude. Culminant dans une connaissance supérieure, leur foi dès lors sera, non point le fait d'une vision ni le fruit d'une science, mais une participation vitale à la connaissance que le Fils a du Père et que le Père a du Fils. A travers les formules sonnant comme paroles humaines, elle les placera en face des réalités divines, de par la force qui s'exercera sur leur volonté, de par la lumière qui illuminera leur esprit.

Aussi, pourrait-on dire, c'est par voie de lumière intérieure que les Apôtres furent surtout instruits de la doctrine du Maître : *Ce jour-là vous ne m'interrogerez plus sur rien... Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous entretiendrai du Père en toute clarté* (16, 23. 2). Mais la promesse ne devait se réaliser qu'à l'heure où, Jésus ayant consommé son œuvre, l'Esprit-Saint, prêt à se répandre en fleuves d'eau vive, allait illuminer les Apôtres. Jusqu'à ce

moment, leur formation restait précaire. L'heure venue, ils se rappelleront tout ce que Jésus avait dit, tout ce qu'il avait fait, dans la lumière à la fois de la Résurrection et de l'Esprit-Saint. En eux, nous reconnaîtrons alors les princes de la foi, envoyés par le Fils, comme le Fils avait été envoyé par le Père, pour témoigner à leur tour jusqu'à la fin des temps.

LA FOI DES CHRÉTIENS

Après avoir considéré la foi des premiers disciples, une question se pose : entre la foi des Apôtres et celle dont nous devons vivre, quels sont les rapports ? Pareille question serait superflue, n'étaient les conditions spéciales dans lesquelles se sont trouvés les disciples du Seigneur et qui ne se représenteront plus.

Pour les Apôtres, Jésus était ou avait été présent : il pouvait leur dire : *qui m'a vu a vu le Père*. Pour nous, il n'existe plus qu'invisiblement et silencieusement. Quant à son action extérieure et visible, elle est remplacée par celle de la hiérarchie apostolique. Ce changement devait nécessairement réagir sur les modalités de la foi au cours des générations post-apostoliques. On s'en apercevra vite en passant de l'Évangile à la première épître johannique et en y reprenant point par point le problème de la foi par rapport à tous les chrétiens.

Les témoignages.

Première considération : tous les témoignages antérieurs à l'acte de foi dont traite l'Évangile nous sont offerts à présent dans celui des Douze. Les prophètes témoignaient du futur. Jean-Baptiste et Jésus témoignaient du présent : ils proclamaient que ce que les prophètes avaient annoncé

était maintenant accompli. Les Apôtres, eux, témoignent du passé, comprenant à la fois le temps de la promesse et celui de la réalisation. *Ce qui était dès le commencement,* proclament-ils avec saint Jean, *ce que nous avons entendu, ce que nous avons contemplé de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie* (*car la Vie s'est manifestée : nous l'avons vue*) — *nous en témoignons* (1 Jn, 1, 1).

Le témoignage apostolique est donc bien le fondement externe de notre foi ; à toutes les générations chrétiennes, il fournit le même point d'appui. C'est que, en attestant ce qu'ils ont vu et entendu, les Apôtres nous remettent en contact avec le roc évangélique ; celui-ci continue donc à nous édifier, bien que, encore une fois, il ne le fait que par eux. Si les Apôtres n'avaient pas fait entendre leur témoignage, nous serions coupés de nos origines, nous ne connaîtrions ni les paroles ni les œuvres du Sauveur. Par le fait, nous ignorerions comment les prophéties ont été accomplies en Jésus ; nous ne saurions même pas donner au miracle permanent de l'Église sa signification véritable.

Ceci noté, observons que le témoignage des Douze s'étend bien au delà de ce que les Apôtres avaient compris avant la fin de la vie publique du Christ. Il porte en effet principalement sur la Résurrection, qui est au centre du *kèrugma*[5]. Or, ce signe, de tous le plus éclatant, tant qu'ils vécurent avec Jésus, les Douze ignoraient qu'il leur serait donné : *ils n'avaient pas compris que, d'après l'Écriture, Jésus devait ressusciter des morts* (20, 9).

Il s'ensuit que par comparaison avec les contemporains de Jésus, nous sommes moins favorisés, tout en l'étant davantage. Nous le sommes moins, puisque nous croyons en celui que nous n'avons ni vu ni entendu. Et cependant nous le sommes davantage, puisque dès le premier éveil de la foi, peut-être même auparavant, nous pouvons savoir

5. Cf. Actes, 2, 22-32; 3, 12-16; 4, 10-12; 5, 29-32. Le kérygme, on s'en souvient, est le message que l'Apôtre, le héraut de Jésus, proclame aux incroyants pour les convertir à la foi. N.D.L.R.

avec certitude que le Christ, sorti vivant du tombeau, est apparu à Pierre, puis aux Onze réunis, et enfin à Paul (Cor., 15, 5 s.).

La foi dans le Fils de Dieu.

Après avoir, au terme d'une enquête historique aussi rigoureuse que souhaitable, reconnu la valeur des témoignages substantiellement concordants des Évangiles et de Paul sur la Résurrection du Sauveur, un homme de notre temps, qui passerait de l'irréligion ou d'une religion non chrétienne au christianisme, aurait tout d'abord comme les premiers disciples à faire confiance au Christ. On suppose, bien entendu, qu'il soit dans les dispositions toujours requises.

Il semblerait donc qu'au moment de franchir le second seuil de la foi, les chrétiens d'aujourd'hui n'aient qu'à se conformer aux premiers disciples. Pourtant ici encore, nous enregistrons une perte et un gain. Une perte, car se donner au Christ invisible, ce n'est bien sûr pas tout à fait la même chose que de se confier au Christ après l'avoir vu et entendu. *Béni soit Dieu, le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui dans sa grande miséricorde nous a régénérés par la Résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts pour une vivante espérance.* Ainsi s'exprime saint Pierre dans sa première épître (1, 3). Il poursuit : *Sans l'avoir vu, vous l'aimez; sans le voir encore vous tressaillez d'une joie indicible et toute céleste, sûrs d'obtenir l'objet de votre foi : le salut de vos âmes* (1 Pt, 1, 8-9). Si Pierre loue les fidèles d'aimer le Christ sans l'avoir vu, nous sous-entendons sans peine le privilège de ceux qui furent admis à le contempler. Pourrions-nous ne pas les envier ? N'oublions pas cependant le temps qu'il leur fallut pour reconnaître en Jésus de Nazareth le Fils de Dieu. Au premier abord, ils ne voyaient en lui que le Messie. *Nous avons trouvé le Messie* (1, 41), annonce André à son frère Simon. Et Philippe à Natha-

naël : *Celui dont Moïse parle dans la Loi ainsi que les prophètes, nous l'avons trouvé! C'est Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth* (1, 45). Sans doute, dans la suite, recevront-ils des illuminations subites, mais semble-t-il passagères, comme à Césarée de Philippe (Mt. 56, 16 s.), comme à Capharnaüm (6, 68). Il n'en est pas moins vrai que la foi des Douze en la divinité du Christ ne paraît pas avoir été définitive, ni en tout cas pleinement acquise, avant la Résurrection : *Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe* (14, 9).

On peut donc conclure que les Apôtres crurent longtemps en Jésus sans dépasser probablement la foi dans le Christ Messie : πιστεύειν εἰς Χρίστον. Que, dans la première épître johannique, il soit généralement question de *croire dans le Fils de Dieu*, πιστεύειν εἰς τὸν υἱὸν τοῦ θεοῦ, est d'autant plus significatif. Jean montre par là que pour les fidèles il ne pouvait être question de s'arrêter si peu que ce fût à la messianité du Sauveur sans s'élever aussitôt à sa divinité. Depuis la Résurrection, le chemin de la foi se trouve donc raccourci pour tous les chrétiens. Les Apôtres n'en étaient arrivés au bout qu'en passant par un intermédiaire prolongé ; celui-ci nous est épargné. Avant de se donner au Christ comme Fils de Dieu, ils avaient dû le prendre pour maître comme messie. Nous, c'est au Fils de Dieu que nous sommes appelés à nous livrer d'un seul coup.

La différence est appréciable. Se trouver au départ de la vie chrétienne là où les Douze ne semblent avoir été établis qu'au terme d'une lente progression ; pouvoir dire au Christ, dès le premier moment où nous nous abandonnons à lui : *mon Seigneur et mon Dieu* (20, 28), qui ne le voit, c'est un gain, et il est immense.

Dans la lumière de la Révélation.

Les disciples eurent certes l'avantage d'être enseignés directement par Jésus en paroles humaines ; celles-ci nous sont

partiellement conservées dans les Évangiles. Ce ne sont néanmoins que de pauvres reliques, auxquelles manqueront toujours les compléments de la voix, de l'accent et du geste. Traduites en langues étrangères, transmises par des copistes plus ou moins diligents, elles se trouvent livrées aux conjectures de l'exégèse. En regard de ce qui subsiste, que de *logia* d'ailleurs à jamais tombés dans l'oubli ! Sachons mesurer l'étendue de nos pertes[6].

Mais, cette fois encore, elles ont leur contre-partie. Comme les Juifs, bien qu'ils eussent des oreilles pour ne pas entendre, les disciples de Jésus percevaient la voix de leur Maître. Cependant, malgré les inflexions qui en nuançaient l'expression, ce que Jésus disait, ils ne le comprirent pleinement que plus tard. Saint Jean a eu la franchise d'en faire trois fois la remarque (2, 22 ; 11, 14-16 ; 20, 8-9), sans compter d'autres passages moins explicites, mais qui reviennent au même. Avant la Résurrection, préludant à l'envoi de l'Esprit-Saint, les Apôtres ne s'étaient donc pas assimilé la doctrine qu'ils seraient chargés de transmettre. Sous ce rapport, le moindre chrétien est à présent avantagé ; dès sa première initiation religieuse, il participe à la connaissance, non plus cette fois inchoative mais plénière, à laquelle les Douze parvinrent dans l'Esprit-Saint (14, 26 ; 16, 13).

Resterait à savoir, compte prévu des privilèges inhérents à la fonction apostolique, si l'illumination intérieure de cet Esprit, qui devait les conduire jusqu'au bout de la vérité, leur était réservée. Elle ne l'était pas purement et simplement. Le discours après la Cène laisserait-il subsister quelques doutes, la déclaration de Jésus en 7, 37-39 suffirait à les dissiper. *Si quelqu'un a soif*, avait-il proclamé à la fête des Tabernacles, *qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi. Comme le dit l'Écriture, des fleuves d'eau*

6. Cf. R. Thibaut, *Le sens des paroles du Christ*, Bruxelles-Paris, 1940, pp. 15-49.

vive couleront de son sein. Jean commente : *Il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir tous ceux qui croient en lui.*

La première épître est plus explicite encore. Sans doute, Jean pose-t-il en fait que la foi chrétienne a une règle objective, et que cette règle consiste dans la tradition apostolique. C'est à elle, bien sûr, qu'il songeait en exhortant ses fidèles à ne rien abandonner de ce qu'ils avaient appris dès le commencement : *Pour vous, que l'enseignement entendu dès le début demeure en vous. Si en vous demeure l'enseignement entendu dès le début, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père* (2, 23). Jean savait que la catéchèse primitive était la règle de la vérité révélée ; il faudrait s'y tenir pour résister à la poussée des antéchrists. Il n'en estime pas moins l'enseignement de l'Esprit, auquel tous doivent prétendre : *Quant à vous, vous avez reçu l'Onction du Saint et tous vous possédez la science... L'Onction que vous avez reçue de Lui demeure en vous, et vous n'avez pas besoin qu'on vous enseigne. Mais, puisque son Onction vous instruit de tout, qu'elle est véridique, non mensongère, comme elle vous a enseignés, demeurez en lui* (2, 20, 27).

Ainsi, de même que celle des apôtres, la foi de tous les chrétiens dépend d'un double facteur, extérieur et intérieur. Le facteur extérieur, c'est pour les premiers l'enseignement du Christ visible, et pour les seconds l'enseignement apostolique conforme à celui du Sauveur. Tous néanmoins sont aussi instruits par l'Onction, c'est-à-dire par l'Esprit de vérité. On en dirait autant du Père, qui ne fait qu'un avec l'Esprit, puisque ce dernier procède de lui (14, 15, 25 ; 15, 26). *Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand. Car tel est le témoignage de Dieu que Dieu a rendu à son Fils : celui qui croit au Fils de Dieu a ce témoignage en lui* (1 Jn, 5, 9-10).

★

C'est ainsi, rappelons-le en terminant, que nous sommes

appelés à entrer en possession du don de Dieu. Celui-ci nous est manifesté dans la Révélation. En croyant à ce que le Fils est venu révéler, le don devient nôtre de par la connaissance que nous en acquérons. Cette connaissance toutefois est elle-même l'effet d'une lumière surnaturelle. Elle signifie que le don, vers lequel se tend notre espérance, nous a déjà été communiqué, tout au moins sous son aspect lumineux. De soi, il est pourtant à la fois Lumière et Vie. Seulement cette Lumière et cette Vie sont inséparables. Car la Vie est la *Lumière des hommes* (1, 4) et elle consiste à *connaître le seul véritable Dieu et celui qu'Il a envoyé, Jésus-Christ* (17, 3). Du moment où la Lumière de la foi nous distribue sa clarté, nous pouvons donc en inférer que la Vie éternelle offerte au monde par le Verbe incarné a commencé son œuvre dans le fond de notre âme : le germe de Dieu est en nous (1 Jn, 3, 9) ; seul un refus de notre part pourrait en ralentir ou en arrêter la croissance.

Nous disions plus haut que la foi est l'accueil du don de Dieu. De quel accueil s'agissait-il ? Était-ce de l'accueil par lequel sollicité d'En-haut l'homme naturel, livré à sa propre décision, s'ouvre aux propositions divines ? Nous ne tranchions pas la question, pas plus qu'on ne le fait d'ordinaire quand on parle du libre choix. On reste volontiers dans le vague. On s'abstient d'affirmer, mais on donne l'impression que l'homme est le partenaire de Dieu, qu'il est en mesure de Lui répondre comme il le veut. La liberté humaine, qui dans la pensée de l'évangéliste ne souffre aucune limite, ne suffit pourtant pas à rendre compte de la foi. On ne pourra jamais oublier que personne ne va au Christ, ne se livre à lui comme au Fils, voire comme à un maître envoyé de Dieu, *si le Père ne l'attire*. Une théorie de la foi qui ne mettrait pas l'accent sur cette condition essentielle ne saurait se réclamer de saint Jean. C'est, non point méconnaître la valeur objective des signes ou des témoignages préparatoires à la foi véritable, mais c'est reconnaître la nécessité de l'action divine pour franchir tous les seuils de la foi. En fait, quand saint Jean pose que

nul ne va au Christ sans y être attiré par le Père, il sous-entend que dans l'ordre de la vie surnaturelle tout est donné : et le Verbe incarné *de la plénitude de qui nous avons tout reçu* (1, 16), et la foi par laquelle la lumière et la Vie entrent dans nos âmes pour nous rendre enfants de Dieu, et les préparations les plus lointaines de tous ceux qui se soumettent au Maître dès qu'ils l'ont connu.

F.-M. Braun, O.P.

LA TENTATION DE JÉSUS AU DÉSERT

la « politique », ici-bas, du Fils de Dieu fait Homme *

Nous n'avons point un Grand-Prêtre incapable de compatir à nos infirmités. Il a été tenté! Et c'est pourquoi, hormis le péché, il est vraiment semblable à nous en toutes choses... (Ad Heb., 15.)

Le récit de la Tentation ne la présente aucunement comme un drame imaginaire, inventé pour la bonne cause, mais comme un événement réellement vécu par Jésus. A vrai dire, cet incident est le seul épisode de sa vie cachée dont la connaissance ait manifestement pour origine exclusive les confidences mêmes de l'intéressé, témoin unique, avec Satan, de la scène.

Faute de pouvoir rejeter un fait aussi positivement affirmé, certains esprits ont cru bon, par respect pour Jésus, de n'y point voir une épreuve personnelle. Par pure condescendance à notre endroit, il en aurait simplement mimé les attitudes. De cette leçon de tactique, il réglait de très haut le déroulement.

Comme la plupart des explications trop simplistes, cette interprétation, au lieu de sauvegarder la dignité de Jésus, la compromet davantage! Elle l'assimile à un professeur de conserva-

* Cet article fait partie d'un ouvrage : *Le Dieu fraternel*, actuellement en cours d'impression chez F. Aubier, éditions Montaigne, Paris.

toire initiant ses élèves au secret d'un rôle. Qu'espérer d'un enseignement dont le professeur manifesterait qu'il n'a point personnellement contrôlé les conseils qu'il propose ? Les mérites qu'il peut par ailleurs déployer ne font que mettre en relief le manque de tact de sa prétention à jouer au professeur dans un domaine qu'il ignore.

★

Mieux vaut donc accepter, en sa littéralité, l'affirmation évangélique : *Jésus fut conduit par l'Esprit au désert pour y être tenté*... Il y alla comme à une épreuve réelle, qu'il vécut vraiment et dont il sortit vainqueur.

Les détails rapportés par lui permettent de supposer que cet affrontement avec Satan n'eut rien d'une démarche expédiée à la légère, ni d'un de ces examens de pure formalité où interrogateur et interrogé échangent, comme sans y penser, des répliques réglées à l'avance.

Jésus reconnaît ne s'y être point rendu comme à une fête... Il alla au désert, « mû par l'Esprit », ce qui laisse entendre que l'Homme en lui, s'il ne la redoutait, appréhendait cependant cette rencontre avec celui dont, comme Dieu, il savait le formidable prestige.

Que sa divinité n'ait point rendu son humanité tout à fait impavide n'est pas une hypothèse, mais une vérité tout à fait vérifiable. L'Évangile, souvent, nous fournit la preuve de l'existence en Jésus d'une faculté d'émoi bouleversante. Il eut des réactions qui nous forcent à reconnaître qu'en toute une zone de sa psychologie d'homme, la divinité, bien que présente, n'exerçait point ses privilèges. Hormis celles du péché, le Verbe fait chair éprouva toutes nos sensations et partagea nos réflexes. Même ceux dont nous eussions cru que sa perfection l'aurait dû, selon nous, dispenser! (Pouvons-nous la concevoir autrement qu'immuable et impassible, c'est-à-dire aux antipodes de notre nature sujette au changement et au trouble ?)

Nous le voyons s'étonner devant l'imprévu, et, devant une découverte heureuse, ne point celer son admiration. La marche l'épuise. L'effort le harasse au point qu'il sombre dans un

sommeil dont, malgré l'inconfortable de la barque, la seule tempête ne suffit point à le tirer. La lenteur des disciples lui arrache un aveu de lassitude; la mauvaise foi éveille sa colère. L'approche de sa Passion le plonge dans une tristesse infinie.

Or — et nous touchons ici au plus mystérieux — ces mouvements « si humains », par delà sa sensibilité, atteignent son âme, jusqu'au plus profond d'elle-même : ses relations avec son Père. Son adhésion humaine au vouloir divin est si absolue que toute hypothèse de désaccord ou de refus en est rendue inconcevable. Et cependant, même ainsi fixée, la volonté humaine de Jésus conserve ses réactions propres. De cette spontanéité devant son Père de Jésus comme homme, nous savons de bouleversants témoignages. Lorsqu'il prie, Jésus le fait comme homme. Entre son Père et nous, il s'interpose. Il lui dit : « Je veux... », pour lui faire accepter ses vues de Fils de l'homme. Il a aussi voulu que nous sachions qu'il avait, de nos propres vouloirs, connu les retombées douloureuses, les rétractions... Il en arrive, lui aussi, à devoir supplier pour lui-même : *Père, non pas ma volonté, mais la vôtre...* Et, sur la Croix cette plainte : *Père, pourquoi m'avez-vous abandonné?...*

La perfection souveraine du Verbe fait chair ne l'a point empêché de vivre les conséquences de sa double nature. De l'Infini et du fini, il fut la jonction vivante. En lui confluaient et se rejoignaient le divin et l'humain. Il a cependant tenu à ce que nous sachions la distension psychologique, qu'en certaines circonstances, sa propre humanité éprouva.

★

Seules ces perspectives nous permettent de comprendre en quel sens la tentation fut possible. Si elles ne pouvaient ébranler Jésus, les propositions de Satan pouvaient le toucher. Son invulnérabilité ne l'empêchait aucunement d'être ému. L'Homme qu'il était ne pouvait, en l'occurence, demeurer insensible aux arguments de Satan, qui n'eurent rien de grossier ou de vulgaire!

Pour vraiment comprendre la chose, il convient de se rappeler que, sur le plan concret, la distinction du bien et du mal, de la

vertu et du péché, est loin d'être aussi claire que celle de la lumière et des ténèbres qui, dans l'absolu, symbolise leur antinomie.

Souvent, il est vrai, le mal moral se présente sous son vrai jour : comme un manquement positif à une prescription de la loi divine, comme un refus délibéré de suivre la voie tracée par Dieu, comme une préférence consciente de ce qui flatte le caprice, l'amour-propre ou l'intérêt.

Mais il est des cas plus subtils où, après avoir sincèrement voulu le bien, une conscience en arrive à consentir à des actes qui ne sont point selon Dieu. Alors nous assistons au pourrissement du bien par le mal... Et c'est le danger auquel, s'ils n'y prennent garde, sont exposés tous les amis, sans exceptions, du Seigneur. Les périls courus sont fonction de la grandeur de la tâche!

Un tel risque, lorsqu'ils l'apprennent, est, pour les esprits timorés, un prétexte et une excuse pour se garder de tout effort. Le beau mérite d'une intégrité qui ne doit sa conservation qu'au seul souci d'elle-même! La pusillanimité, fille de l'égoïsme et de la paresse, n'est qu'une forme de lâcheté. Il n'est de responsabilité, ici-bas, dont la prise en charge n'expose la sécurité morale de celui qui l'assume.

Aussi bien, la tentation de Jésus au désert est pour saint Thomas d'Aquin l'occasion de la présenter, après saint Jean Chrysostome, comme une consolation et un stimulant, pour les ouvriers de Dieu. Tout engagement dans l'action est une entrée au désert, ce terrain où l'Esprit de mensonge guette ses victimes de prédilection[1].

1. « Le diable exerce toujours son envie sur ceux qui tendent au mieux », dit saint Ambroise. Aussi bien est-ce là une occasion d'être tenté que l'on n'a point le droit d'éviter. D'où ces réflexions de Chrysostome, en son commentaire sur saint Matthieu : « Le Christ n'est point le seul à avoir été conduit par l'Esprit au désert. C'est aussi le cas de tous les fils de Dieu qui possèdent en eux l'Esprit-Saint. Son impulsion même leur rend intolérable le repos assis dans l'oisiveté. Elle les fait, au contraire, se lancer dans des entreprises de vaste envergure. De tels desseins sont, littéralment pour Satan, un vrai désert, un vide vivant où ne germe aucune injustice en laquelle il se puisse complaire. Toute œuvre bonne est, en effet, du point de vue de la chair et du monde, stérile comme le désert, car rien n'y fructifie au gré de l'esprit de la

★

Le récit évangélique — transcription fidèle des impressions de Jésus en personne — montre en Satan un manœuvrier de génie. Ses propositions apparemment banales cachent une dialectique insidieuse. Plutôt que de discuter — il l'aurait pu —, Jésus oppose une fin de non-recevoir catégorique. En ne s'abaissant point au niveau de son adversaire, il sauvegarde sa dignité. Mais aussi, tout en évitant de nous froisser, nous indique la seule solution possible pour les lamentables jouteurs que nous sommes. Désormais, le moins intellectuellement doué sait que, face aux suggestions les plus subtiles du Père du Mensonge, il dispose, en la Parole de Dieu, d'une arme souveraine.

S'il avait, de sa rencontre avec Jésus, connu l'issue, Satan ne l'eût certainement pas entreprise. Qu'il ait considéré Jésus comme une victime possible de son astuce est profondément révélateur du réalisme de l'Incarnation. Son revêtement de la condition humaine a été, de la part de Dieu, une réussite totale. Rien ne le trahit! Il s'est si bien « dépouillé de sa condition divine », il est si littéralement devenu « le Dieu caché » que, en dépit de son prodigieux génie, Satan ne l'a point reconnu!

Psychologue hors de pair, il avait, bien sûr, pressenti, dans le « fils du charpentier Joseph », quelqu'un de très différent de l'image que s'en faisait son entourage. Il le savait de la race des êtres taillés pour un destin exceptionnel. Ce qui ne signifiait nullement qu'il avait découvert le secret de cette Personnalité formidable.

Qu'il ait, pour l'aborder, attendu que Jésus eût trente ans, est tout à l'honneur de sa démoniaque malice. Sachant qu'il avait affaire à l'une de ces natures en qui, parfois à leur insu, mûrit un vouloir capable d'infléchir la marche de l'Histoire, il n'allait point, par trop de hâte, gâcher sa propre chance!

chair et du monde. » Fournir au démon, en s'engageant ainsi, une occasion de tenter n'est point nécessairement courir un péril mortel. Car l'assistance du Saint-Esprit, source de tout achèvement, est autrement efficace que la puissance d'attaque du démon jaloux (III[a] P., q. 41, a. 2, ad 2).

Troubler, dès leur jeune âge, de telles consciences, risque d'anémier leur confiance en elles-mêmes. Leur âme, trop proche encore de leur innocence première, se défend mal contre le remords. La nostalgie de ce qu'elles ont perdu viendra toujours troubler les consolations compensatrices des expériences qu'elles connaîtront. Un fruit, trop tôt pourri, n'attire personne. Son malheur ne concerne que lui. Ainsi de tout génie, capable en son départ du meilleur et du pire! Prématurément averti, il n'acquerra jamais ce cynisme inconscient et cette désinvolture qui font les grands fauves de la jungle humaine.

Satan a préféré laisser Jésus atteindre cet instant de la vie où tout homme, né pour l'action, réalise que son heure est venue.

★

Tel un passant compatissant, désolé d'avoir les mains vides, Satan suggère à Jésus de mettre à profit son pouvoir :

> Si tu es le Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains...

Nul doute que le ton ait singulièrement atténué l'insolence des mots. L'ironie, immanquablement, incite à la méfiance. Satan est trop fin pour commettre l'erreur qui compromettrait sa chance. Tous comptes faits, son conseil a surtout l'allure d'un hommage aux privilèges dont il veut croire Jésus doué.

Le geste exceptionnel auquel il l'invite a pour excuse la faim dont il voit Jésus torturé. Il ne la nomme même pas! Elle ne nous est connue que par le préambule du récit : *après avoir jeûné quarante jours, Jésus eut faim...*

Pour la première fois, peut-être, de sa vie sur terre, le Verbe incarné fait, mais à quel degré! — l'expérience, en sa propre chair, de la signification, véritable et atroce, de ce mot, l'un des plus épouvantables et l'un des plus fréquents de la langue humaine! Ce mot dont, depuis qu'il les installa au monde, Dieu entend les humains lui parler, voici qu'il en découvre la réalité, en *la Personne de son Fils Bien-Aimé*. De cette réaction dont il avait, comme Créateur, décidé de doter l'organisme, il « perçoit »

l'accablante et épuisante saveur. Il en vérifie, en le subissant, le retentissement, incoercible et implacable, sur l'âme, la sienne. Il apprend à son tour l'hébétude dans laquelle elle plonge le vouloir, l'obsession dont elle aveugle l'esprit, la hantise de l'instinct vital qu'elle éveille en la chair. Du pain matériel immédiat dont lui parle Satan, il mesure à présent l'importance tragique.

Désormais, la compassion infinie dont, à notre égard, son cœur est rempli, sans être augmentée (c'était impossible), n'est plus cependant tout à fait la même. Une immense pitié la nuance, dont vibre à l'infini une sensibilité que son absolue exemption d'égoïsme livre tout entière aux plus brûlants partages de la sympathie. Qui sait si, en un tel moment, l'homme en Jésus n'a point connu le besoin fou de prendre, face à son Père, le parti de ses frères ? Sur ces abîmes indicibles, saint Paul, de loin, nous oriente quand il évoque le Jésus dont, parfois sur terre, la conversation avec Dieu n'était plus qu'un torrent véhément de supplications, de larmes et de cris...

Qui nous dira l'effort qu'il dut s'imposer à lui-même pour, en cachant son émoi, ne point fournir à l'ennemi une ombre d'illusion de victoire ? Sa réponse est aussi dépourvue d'émotion qu'une banale mise au point :

> L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu...

Il faudrait vraiment tout ignorer de l' « humanité » de Jésus pour voir, en ce rappel, l'affirmation impassible d'un principe abstrait. Il ne vivra et ne mourra que pour nous réapprendre le primat, non seulement théorique mais encore vital, de la Parole de Dieu. Mais il sait aussi, et mieux que personne au monde, le pourquoi du prestige, à nos yeux, du pain du corps.

Ceux-là seuls le voient tel qu'il est, pour qui il n'est point problème... Les autres n'y peuvent penser qu'à travers leur faim, leur angoisse, leur peine. Bien plus que leur mauvaise volonté à eux, sa difficulté, sa rareté, son absence, font de la nourriture l'objet du culte le plus strict, le plus cruel qui soit au monde. Combien ne demanderaient pas mieux que d'être

libérés, en leur âme et leur cœur, de cet envahissement qui les avilit ?

Que Jésus dise un mot, et à jamais disparaîtra l'obsédant cauchemar qui tient les âmes captives. La faim disparue, les entrailles, désormais silencieuses, n'obsèderont plus les oreilles du cœur. La Parole qui nourrit l'esprit sera de nouveau perceptible. Jésus le sait. Et, cependant, refuse de présenter sous ce jour le Salut.

De son Amour pour nous, sa propre compassion, sa pitié charnelle indicible, ne seront point les conseillères premières. D'aucun de ses gestes elles ne seront, cependant, absentes, mais au titre de servantes dociles d'une tendresse qu'inspire avant tout le souci du bien réel de ceux qu'elle aime. Du pain, Jésus, mieux que quiconque, connaît l'urgence et le rôle. Il sait aussi que d'autres motifs pèsent sur les décisions de l'âme. Est-il si sûr que cette délivrance de leur servitude serait, pour elles, l'argument majeur de leur acceptation de Dieu ? L'Évangile ne nous autorise aucunement à le croire. Ce furent les non-affamés qui précisément refusèrent la prédication de Jésus!

En réalité, ce refus, de la part de Jésus, de transformer en pains les cailloux du désert, prouve l'estime dont il entoure ce qui, directement, concerne la vie. La façon dont il le traitera est, à cet égard, révélatrice. Il en opérera, un jour, la multiplication, mais à partir du pain fait de mains d'hommes. Et celui qu'il convertira en son propre Corps sera aussi le résultat du labeur humain. Du coup, c'est toute la peine, tout le travail, qui sont implicitement sanctifiés.

★

Le pain quotidien est le premier des bienfaits qu'après sa propre gloire et l'avènement de son règne nous devons prier Dieu de nous accorder.

Jésus a tenu la redoutable et splendide gageure de nous faire juger en fonction de Dieu un problème qui, sans lui, devient inévitablement l'objet des passions les plus âpres. Il a situé le pain dans un tel ordre de grandeur que ce qui n'était qu'une question d'entrailles est devenu pour l'âme un devoir majeur.

Nourrir ceux qui ont faim ne relève plus seulement de la pitié compatissante et cesse d'être la caractéristique des âmes au grand cœur. Ce geste est devenu l'exigence première de la charité fraternelle : un acte tellement nécessaire que son refus délibéré est, aux yeux de Dieu, sans excuse. Qui, les pouvant secourir, ferme ses entrailles à l'appel de ses frères en détresse, n'est plus seulement un homme au cœur dur, ou un mauvais riche sur le plan social : Il est pour Dieu un monstre, passible de l'Enfer éternel. Par contre, l'humble verre d'eau, le pain partagé reçoivent, du Fils de Dieu fait Homme, une promotion indicible. Accompli en son nom, leur partage aux miséreux devient assistance à Jésus en personne. La très banale, la quotidienne, l'innombrable solidarité qu'impose aux petits leur détresse, compose, à travers Jésus-Christ, une marche vers Dieu plus assurée de son issue que les plus exaltantes carrières.

En vérité, son refus est celui d'une recette indigne de lui, des hommes et du pain lui-même. Au lieu et place d'un tour de force magique, le Verbe Incarné a réalisé un miracle autrement subtil et durable. Grâce à lui désormais, jusqu'à la fin des temps, le pain sera, s'ils le veulent, entre les hommes, outre le rappel de leur commune misère, celui de la commune charité, écho en eux du même Amour.

★

Dans la réponse de Jésus, Satan a décelé un sens peu ordinaire du primat de Dieu, un dévouement inconditionné à la cause de sa Parole. Pourquoi ne point sonder la qualité de sa confiance en Dieu ?

> L'ayant placé sur le Pinacle du Temple : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas », car il est écrit : « A ses anges, il donnera à ton bénéfice des ordres. Sur leurs mains, ils te porteront... »

En sa littéralité, la suggestion étonne. Choisir, pour vérifier l'exactitude de la promesse faite par Dieu de son assistance, un tour d'acrobate, fait vraiment peu sérieux, voire même « très jeune ». Pourquoi, après tout, nous refuserions-nous d'imaginer Jésus nuançant de gentille malice son récit aux Apôtres si fiers

de leur vigueur d'hommes voués aux rudes tâches? Se jeter du haut du Temple est un défi, qu'on ne lance ni à un perclus ni à un mou!

Venant de Satan, la provocation avait une portée autrement profonde. D'où le caractère absolu de la réponse de Jésus : *Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu.* Ce qui signifie : tu n'exigeras point de lui d'autres signes que ceux fixés par sa Sagesse et son Amour.

De la Toute-Puissance, dont il pourrait à son gré disposer, Jésus n'usera jamais pour se soustraire ou s'exempter de l'ordre fixé par son Père. « Venu au monde pour accomplir ce Vouloir », il pourra, avant de mourir, déclarer qu' « il l'a réalisé tout entier ». Or, ce Vouloir comportait l'adaptation complète de sa Mission aux conditions de sa nature humaine. Des vicissitudes de la causalité seconde, le Verbe fait chair n'a été en rien exempté.

Il en a connu les limites et les rançons, les lenteurs et la lassitude, le morcellement et les risques. Jamais, en vérité, Dieu ne se dépouilla davantage. Il ensevelit si bien, en Jésus, sa grandeur, qu'il rendit possibles la vraisemblance et la justification apparente de son accusation, par ses ennemis, de blasphème. La condamnation à mort d'un homme qui parut si peu Dieu et sur lequel les plus timides avaient pu impunément exercer leur hargne, a constitué l'erreur judiciaire, à la fois la plus monstrueuse et la plus explicable. Si Dieu avait « à sa génération » (à ses contemporains) fourni les signes qu'elle lui réclamait, eût-elle été en droit de conclure, juridiquement, à son imposture?

Sur ce point, depuis le désert, la position de Jésus était prise. Dans leur adhésion à sa Parole et leur acceptation de sa Personne, les siens ne seraient influencés par aucun motif humain. Leur culte pour lui serait distinct de leur admiration des héros et de leur abandon aux puissants de ce monde. Pour toucher les cœurs et les gagner à son Père, il se libère de l'alliance, véhémente mais équivoque, avec « la chair, le sang et le vouloir humain ». De l'adhésion de foi, la grâce d'En-Haut sera, manifestement, la cause exclusive. *Nul ne vient à moi, si cela ne lui a été donné par mon Père...*

Très délibérément, Jésus enlève à ceux qui le suivent tout motif

d'attendre de lui autre chose que Dieu. Il leur a, à l'avance, soustrait pour toujours tout ce qui, de près ou de loin, pourrait valablement déclencher leur instinctive envie « de faire de lui leur Prince en ce monde ». Il les a prévenus! Son autorité à lui, Verbe incarné, Fils de Dieu fait homme, n'est point de celles qu'on puisse valablement évoquer lors des contestations d'héritages, ni, à plus forte raison, des conflits armés. N'a-t-il point choisi pour emblèmes du style humain de son action en ce monde, les deux sentiment-symboles de l'esclavage et du mépris : la douceur et l'humilité?

Ce choix, à vrai dire, ne fut point de sa part, compliqué! Entre toutes les vertus, la douceur et l'humilité étaient bien les seules, que nul expert ès-choses humaines ait même songé à compter parmi les qualités qui font les chefs. Bien au contraire! indispensables aux inférieurs, elles s'avèrent, qui ne le sait? dans la conquête et l'exercice du pouvoir, l'une et l'autre fatales. Dieu était sûr, en les choisissant, de ne point se créer de jaloux!

Qu'irait-il disputer aux puissants leur empire? Le sien commence où le leur finit... A l'exacte limite où s'achève le contrôle des sbires, commence, en chaque être humain, le champ immense de son esprit et de son cœur, l'univers entier de son âme, son monde de soucis, de chagrins, dont aucune puissance ne le saurait ici-bas, même distraire. Si stricte que soit leur appartenance à l'un des innombrables cadres officiels de ce monde, rois et sujets, administrateurs et gouvernés, dirigeants et dirigés, sont, au plus intime et au plus cher d'eux-mêmes, aussi vacants et aussi solitaires qu'au fond d'un désert.

Voilà ce dont précisément Jésus revendique la prise en charge : *Venez à moi, vous qui êtes accablés, et je vous soulagerai. Recevez mes enseignements, car je suis doux et humble de cœur...* Qui l'eût écouté si, pour se faire agréer, il avait emprunté aux pouvoirs de la terre leurs méthodes et leur ordre?

★

Satan a compris qu'un tel sens des méthodes divines fait, de Jésus, un redoutable manieur d'hommes :

L'ayant conduit sur une haute montagne, il lui montra tous les royaumes de la terre, en un rien de temps...

De par leur accumulation même, ces détails évoquent l'ampleur du spectacle offert à Jésus par l'Ange déchu. Il compte sur l'éblouissement que ne peut manquer de ressentir cet homme, jeune encore, qui jamais n'a quitté sa Judée.

Quelle prodigieuse leçon de géographie et d'histoire, de psychologie et de politique! Ce monde, l'esprit pur le connaît à fond! N'en est-il point le partenaire? Et, non seulement le partenaire, mais le protagoniste! Des royaumes et des cités, des institutions et des individus il connaît l'histoire non seulement officielle, mais secrète, inavouée. Il est le grand responsable de tout ce qu'il y a de gâché, de manqué, de perverti ou détruit, depuis le jour où, pour son malheur, le premier homme accepta son conseil.

En son intelligence humaine, Jésus se voit initié aux secrets d'état du ravageur de sa création. Preuves en mains, le Génie du Mal lui donne, sur les événements de ce monde — de « son » monde ! —, une version infiniment mieux avertie — mais autrement horrible, hélas! — que celles qu'en pourront jamais fournir les analystes... D'avance, le Fils de l'Homme apprend « ce qu'est vraiment ce Monde », qu'il s'apprête à sauver.

★

Or, voici que Satan lui fait une proposition étonnante : *C'est à toi que je donnerai cette puissance tout entière, avec la gloire des royaumes... Car c'est à moi qu'elle a été remise! Et à qui je veux, je la donne...*

De la part de l'Ange déchu, ce ne sont point propos en l'air. La puissance qu'il prétend détenir, Jésus vient de le voir, est réelle. Et voici qu'il envisage de s'en démettre au profit de Jésus! C'est donc que, lui, esprit pur, a jugé cet Homme de taille à assumer avec la même maîtrise, la direction de l'Univers!

Il parle de donation, non de partage! Ce qui signifie qu'il laissera son successeur libre d'agir à sa guise, fût-ce selon

Dieu... Son départ des affaires sera sans retour. De cette décision, Jésus ne peut pas ne pas voir la portée. Ce monde, dont il vient de contempler le malheur, lui serait tout entier remis. Il en détiendrait, lui seul, les rouages. Nulle force mauvaise supranaturelle n'en viendrait plus jamais fausser le jeu. Dieu, sur terre, n'aurait plus affaire qu'aux hommes tout seuls. Sous son influence, infiniment plus efficace et subtile que celle du génie du mal, succéderait un monde qui serait, de l'ancien, la triomphale réplique. La « Cité des hommes » — les règnes de la terre, avec leurs innombrables ramures —, serait, en même temps que la très parfaite efflorescence des vertus humaines, l'incarnation même de la « Cité de Dieu ».

Cette vision qui, depuis l'évangile a, des meilleurs esprits, nourri les rêves, Jésus l'a connue en premier. Mais non point comme une espérance située par delà l'Histoire et exigeant au préalable la totale refonte de la création! Elle était là, à sa portée. Immédiatement réalisable! Un mot de lui eût suffi pour anticiper — de combien de siècles ? — le règne officiel de Dieu! C'était du coup la suppression de l'injustice, du désordre, de la haine, de la cruauté des puissants, de la désespérance des petits. Tous y trouvaient leur compte! La gloire de son Père, en premier. La sienne, qui eût brillé incontestable. Le bonheur des humains...

Tel était l'enjeu, dont l'importance ne dut point laisser tout à fait insensible le cœur humain de celui qui jamais n'eut honte de confesser sa tendresse. Lui qui avoua sa pitié pour la foule, pleura son ami mort comme il pleura sur Jérusalem et son Peuple, mesura, comment en douter ? l'amertume d'un refus qui signifiait la mort de notre espérance charnelle.

★

Si Jésus n'avait été l'Homme qu'il était, c'est-à-dire indissolublement uni, jusqu'en sa substance, à l'immuable Personnalité du Verbe éternel, il est fort probable que, d'un tel refus, il n'eût point trouvé en lui le courage. Combien d'hommes au grand cœur ont, par humanité, fait passer, avant leur propre honneur, le salut matériel des cités ou des pays dont ils étaient respon-

sables ? Tout change, lorsqu'une décision concerne le bien de ceux qu'on aime!

Pour tout faciliter, le Tentateur présentait la chose sous son jour le moins odieux :

> Toi donc, si tu te prosternes devant moi, la gloire de ce monde sera à toi tout entière !

Nul autre qu'eux deux ne saura ce geste qui, Satan ne l'ayant point précisé, pourra fort bien n'être qu'un simulacre. Il laisse Jésus libre de penser ce qu'il veut, voir même de renier en son cœur l'hommage extérieur auquel, par raison d'État, diplomatie, manœuvre politique, son corps se livre. De cet instant très court, rien ne subsistera, ni procès-verbal, ni signature.

Beau joueur, le malin donne ainsi à Jésus l'occasion de le duper...

Que lui importent ces facilités qu'il consent ? Ces ménagements lui sont dictés par la grandeur même de Jésus. Cet homme, à lui seul, vaut plus que le monde. De lui voir jouer, ne fût-ce qu'un instant, la comédie du respect, sera pour Satan une satisfaction sans commune mesure avec le sinistre contentement que lui procurent ses succès sur des créatures inférieures. Jésus est le seul être au monde en qui Satan ait reconnu une proie digne de son génie, à la mesure de l'absolu de sa haine.

Il compte sur la complicité, en cet homme (supérieur sans doute, mais semblable aux autres), de sentiments dont la noblesse, a priori rassure, mais aussi désarme la conscience.

Il sait à quel point l'oubli de soi-même expose un cœur généreux à ne juger du bien qu'en fonction de sa compassion. Il sait combien l'instinct sacrificiel peut rendre les plus grandes âmes, insoucieuses des conséquences pour elles, des « libertés » vis-à-vis de la loi, auxquelles entraîne leur obsession du bonheur d'autrui. Il sait la grande et inconsciente misère des meilleurs : faire de Dieu leur allié inconditionné dans leur lutte contre tout ce qui, de près ou de loin, leur paraît détruire ou restreindre les droits de leurs frères. Combien en arrivent à se persuader de la légitimité de concessions qui vont à l'encontre des indications mêmes de Dieu ? L'honnêteté du but poursuivi excuse — et justifie — à leurs yeux ce que leur sincérité les force cependant

à nommer « moindre mal ». Au nom même de Dieu, dans leur lutte contre l'injustice, ils jouent avec Satan au plus fort...

★

De ce « réalisme », Jésus, n'a point, en ce qui concerne son œuvre, voulu. Sa compassion pour les hommes, son souci de les aider ne lui font point perdre de vue la nature exacte de l'enjeu. Ce prosternement, même superficiel, signifie une abdication, momentanée mais monstrueuse, de la gloire divine devant une créature. Une telle concession suffirait à vicier irrémédiablement l'œuvre entière du Salut. Au secret de son cœur, toujours subsisterait le secret horrible d'avoir un jour, lui, Dieu, reçu du démon la licence d'exercer son pouvoir.

Au fond, la gloire promise par le menteur s'avérait aussi pourrie, aussi décevante que la science annoncée aux premiers parents! Savourer les hommages attachés à des succès secrètement fondés sur le déshonneur ou la prostitution de soi-même, suppose, chez les hommes « arrivés », une faculté d'oubli dont « le Fils de l'Homme » était dépourvu. Vis-à-vis de son Père et vis-à-vis des hommes, sa position eût été intenable!

> Retire-toi, Satan. Car il est écrit : « C'est devant le Seigneur ton Dieu que tu te prosterneras, c'est à lui seul que tu rendras un culte... »

Dès lors, les jeux sont faits. Jusqu'au bout de l'Histoire, Satan tiendra en mains les royaumes de la terre. Jamais le bien ne sera seul. Ni même tout à fait pur. Une chose cependant est certaine, la lutte de Satan et de Jésus ne sera jamais de prestige sur le plan humain. Victoires et défaites, progrès et reculs, ne sauraient être mesurés de dehors.

★

Satan savait, du coup, toute insistance inutile! A son calme même, il a, sans hésitation, identifié Jésus. Bientôt, l'Évangile nous montrera le Tentateur donner à Jésus son vrai nom : *Je sais qui tu es, tu es le Saint de Dieu, venu pour nous tourmenter...*

Ce bas monde était bien le dernier lieu où le chef des anges maudits se serait attendu à rencontrer la formidable Tranquillité qui, autrefois, brisa sa rage. Pareille découverte vient encore stimuler son envie, sa haine, à l'égard de ces hommes incapables de saisir à leur juste valeur ce que pour eux signifie cette Présence...

Satan, lui, sait à l'avance qu'en dépit des apparences il n'est plus, dès cet instant, le plus fort. Mais avant que de la perdre définitivement, il mènera, en désespéré, la partie. Il fera de son mieux, *mais il se bat désormais en aveugle.* Des forces déclenchées par Jésus, il ignore la nature, l'orientation et la répartition. Elles sont surnaturelles! Leur saisie exigerait, au moins, la foi théologale à laquelle, cloué par sa haine, le démon se refuse. En fait, depuis Jésus-Christ, une âme habitée par la grâce est pour Satan un mystère.

Faute de mieux, il revêt, pour nous séduire, de prestiges nouveaux ses arguments de toujours.

★

Le disciple n'est pas au-dessus du Maître. Jésus n'a point caché à ses Apôtres, et tous ceux qui partageraient avec eux leur Mission, qu'il seraient les plus exposés. *Simon, Simon, Satan vous a réclamés. Il a sollicité de vous agiter comme paille, de vous broyer comme grain. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point... afin que tu puisses confirmer la foi de tes frères...* Il leur annonce tout uniment que, s'il n'y veillait en Personne, la survivance de leur foi serait, en certains cas, impossible.

Pourquoi? Parce que, le récit de la tentation de Jésus nous l'apprend, les tentations les plus dangereuses sont celles auxquelles la bonne foi et les plus sincères désirs nous disposent. Nous nous défions du mal qui est refus de la Parole de Dieu ou opposition aux exigences de son Amour. Mais non point de celui qui prend la forme d'une substitution de notre manière de concevoir le Bien, à celle même de Dieu.

Devenir mauvais interprète est, hélas, infiniment plus aisé que de se poser en adversaire! Comment, s'il n'admet le jugement

d'une autorité mieux informée que lui-même, persuader le faussaire inconscient ? Son respect de la Parole de Dieu, son dévouement à Jésus-Christ n'ont ni changé d'objet, ni perdu de leur intensité! Il en est cependant arrivé à ne plus pratiquement admettre que la Vérité divine puisse offrir des aspects, et que le Bien selon Dieu puisse connaître des réalisations autres que ceux que lui-même conçoit.

Le souvenir de la Tentation de Jésus est alors le seul capable de le convaincre qu'avant de se révéler aux humains comme Fondateur de l'Église, source de toute autorité, le Fils de Dieu fait homme a voulu connaître le douloureux de certains choix. *Il a appris, en souffrant, ce que c'est qu'obéir...* Dès sa sortie du désert, il avait déjà, pour son propre compte, vécu la plus discrète mais la plus déconcertante des épreuves qu'Il demanderait aux siens d'affronter : le sacrifice, par fidélité à l'Infini de Dieu, de ce qu'ils avaient cru, à travers le meilleur d'eux-mêmes, saisir...

Fr. Ch.-D. Boulogne, O. P.

UN TOUT JEUNE SAINT

Le message d'une canonisation d'adolescent

Un garçon de quinze ans, Dominique Savio, élève de seconde chez Don Bosco en 1857, a été canonisé le 12 juin dernier en même temps que le Père Chanel et trois autres bienheureux. C'est là un fait assez spécial, qui mérite réflexion. Au calendrier de l'Église manquait encore un saint adolescent qui ne fût que confesseur. Les enfants et les jeunes vêtus de la robe de sang étaient déjà nombreux : depuis Agnès et Tarcisius jusqu'à Maria Goretti, en passant par les petits pages de l'Ouganda ou ces trois Japonais de douze ou treize ans qui, mis en croix comme leur Maître, eurent comme lui le cœur transpercé à Nagasaki au Japon. Mais des *Confesseurs* de quinze ou seize ans en simple robe blanche, ou mieux en blouse ou en veston d'écolier, qu'on peut voir jouer dans une cour de récréation ou faire les commissions de maman, ou déchirer une de ces sales revues qui traînent partout, était-ce même possible ?... Des esprits superficiels, chagrins ou séniles doutaient ou niaient qu'une modeste vie d'écolier et d'adolescent chrétien pût fournir la matière suffisante à une sainteté authentique et à la gloire de la canonisation. Ils n'oseront plus désormais, devant ce garçon de quinze ans qui ne fut rien d'autre qu'un étudiant consciencieux, brûlé, dévoré, par son amour de Dieu et son esprit apostolique.

Mon propos n'est pas ici de raconter sa vie — ses biographies ne manquent pas — mais plutôt de cerner sa jeune et éblouissante sainteté pour en découvrir le message. A l'adresse de ceux qui n'auraient encore d'aucune façon fait connaissance avec lui, je me contente de *résumer très brièvement cette existence,* afin que la suite apparaisse plus claire. Dominique Savio naît à Riva de Chieri à seize kilomètres de Turin, le 2 avril 1842, dans un tout jeune foyer ouvrier. Son enfance radieusement simple est marquée par une première communion exceptionnellement précoce (à sept ans au lieu de douze comme c'est alors la coutume) et par un goût de l'étude qui le fait consentir aux plus durs sacrifices (pendant cinq mois, ce bonhomme de dix ans fera chaque jour dix-huit kilomètres à pieds). Il a douze ans et demi quand se produit le fait décisif pour sa sainteté : il rencontre Don Bosco et vient chez lui dans la grande cité de Turin, pour ses études secondaires, qu'il entreprend avec la perspective du sacerdoce. En ce milieu propice et sous la sûre direction du saint, son âme d'adolescent s'ouvre aux plus vastes horizons spirituels ; et c'est, en deux ans et demi, une montée fulgurante vers les sommets de Dieu. Accomplissement parfait de sa tâche d'étudiant externe et interne, esprit de prière et de contemplation nourri aux sacrements, joie permanente et initiatives apostoliques aussi audacieuses qu'adaptées au milieu, enfin souffrance en esprit de rédemption dont sa faiblesse de santé surtout lui fournit l'occasion : c'est par ces chemins qu'il avance, héroïque. Au 1er mars 1857, Don Bosco l'envoie refaire ses forces en sa douce campagne. Huit jours après, il meurt dans une paix et une joie divines, s'écriant : « Oh comme c'est beau ce que je vois! »

Pour connaître cette vie et cette âme, nous disposons d'un document d'exceptionnelle valeur : la biographie écrite par son propre maître et parue en première édition moins de deux ans après sa mort.

C'est d'elle que nous nous inspirerons et, occasionnellement, du *Summarium* du Procès de béatification.

L'intérêt de cette vie et de cette sainteté se place tout entier en ces deux ans et demi auprès de Don Bosco. Le reste n'était que préparation providentielle. C'est donc à une sainteté d'adolescent qu'on a affaire. Nous nous posons alors la question : *qu'est-ce qui a fait de ce garçon un saint adolescent?* Trois éléments fondamentaux, semble-t-il : une prévenance très particulière de la grâce, deux guides sûrs et puissants, la communion à Jésus Rédempteur. Ou, si l'on veut, la part de Dieu, celle des éducateurs, celle de l'initiative personnelle.

La grâce de Dieu d'abord. Dominique est un privilégié. A l'origine, au cours et au terme de sa sainteté, il y a une préférence divine qui se justifie d'elle-même : on n'a pas à demander compte à Dieu des formes d'intervention de son amour personnel. Très tôt, il *attire* à lui ce garçon qui, à quatre ans, comme la petite Thérèse, se retire dans un coin de la maison pour méditer et prier, qui à sept ans prolonge si longtemps l'action de grâces de sa première communion.

« Je constatai, écrit Don Bosco relatant sa première rencontre avec lui, que cet enfant était vraiment animé de l'esprit de Dieu, et je fus émerveillé du travail que la grâce avait déjà réalisé chez un garçon si jeune. » (*Vie,* ch. VII.) Cette préférence divine est plus marquée encore pendant l'adolescence. Quarante jours après son arrivée à « l'Oratoire » de Turin, il commence d'étonner Don Bosco qui prend note désormais de ses faits et gestes de jeune saint. Son goût de Dieu ne fait que croître. Son attitude pendant la prière fait songer à une contemplation. Son recueillement est habituel au milieu des occupations les plus bruyantes. Et force est bientôt à ce réaliste Don Bosco, qu'on ne trompe pas, de constater que cet adolescent entre dans les chemins mystiques. Ses actions de grâces sont interminables (lui-même viendra l'y interrompre un jour à deux heures de l'après-midi). A des moments inattendus, il voit le ciel s'ouvrir au-dessus de sa tête. Il a des révélations, des charismes qui vont jusqu'aux abords du miracle : il va un jour guérir sa propre mère au nom de la Sainte Vierge. Je cite ces faits non pas pour dire qu'ils constituent la sainteté de ce garçon, mais à titre de

signes émouvants d'une prédilection divine qui s'est manifestée de bien d'autres façons.

Adolescent exceptionnel, certes, mais ces faveurs ne sont-elles pas un obstacle qui nous empêche de proposer Dominique comme modèle? Il ne représente pas la moyenne de nos garçons, qui ne sont pas l'objet de tels charismes. Trop haut, trop beau, ce Dominique! C'est vrai qu'il est très beau. Qu'il le soit « trop », c'est une autre affaire : c'est bien le cas de tous les saints d'être d'abord des chefs-d'œuvre de la grâce et de faire honte par leur héroïsme à notre lâcheté. L'Église ne nous décourage pas de rechercher l'imitation de Jésus et de Marie sous prétexte qu'ils sont tous deux comblés parmi les comblés, exceptionnels parmi les exceptionnels. Il faudrait bien plutôt dire : plus les saints sont proches de la perfection, plus il faut les regarder et s'inspirer d'eux. Le chemin qu'ils ont suivi, ce n'est pas un chemin de traverse, à gauche ou à droite, c'est celui qui s'ouvre devant nous : ils y ont marché plus vite, voilà tout. Dans le cas de Dominique Savio d'ailleurs, on aura soin de ne pas l'immobiliser aux yeux de nos jeunes, en ses extases admirables. Elles ont occupé de courts instants de sa vie, ont pesé moins lourd dans la balance de sa sainteté que les longues patiences du devoir quotidien et les gestes ardents de son apostolat.

Mais ce qui me semble le plus significatif en ce labeur profond de la grâce, c'est qu'il inclut comme une parole de Dieu à l'adresse de nos jeunes et de leurs éducateurs. En opérant de telles merveilles dans l'âme du jeune étudiant Dominique, Dieu ne voudrait-il pas rappeler à quel point il estime et aime la jeunesse, *s'occupe d'elle avec une surabondante tendresse,* prend en elle ses complaisances, lui demande de jouer un rôle important dans le monde et dans son Église parce qu'il reconnaît en elle des ressources naturelles et surnaturelles souvent insoupçonnées de nous? Il est vrai que, dans le passé, notre christianisme a trop été une religion de femmes et d'enfants. Certains apôtres modernes n'iraient-ils pas trop loin dans leur louable réaction pour en faire une religion d'adultes masculins? « Passe encore pour les femmes, diraient-ils. Mais les enfants et les adolescents forment un terrain trop mouvant sur lequel on risque de perdre beaucoup de temps! » Je me demande s'ils n'ont pas besoin

de re-méditer la scène évangélique où l'on voit Jésus *se fâcher* parce que les apôtres rabrouent la marmaille encombrante, où on l'entend proclamer : *Laissez venir à moi les petits enfants, ne les empêchez pas, car c'est à leurs pareils qu'appartient le Royaume* (Mc, 10, 13-6). Savons-nous bien ce que c'est qu'un saint ? L'un de ces grands chefs-d'œuvre spirituels qui donnent à notre monde sa valeur et son sens. L'une de ces forces spirituelles les plus puissantes qui, patiemment, au long des siècles, poussent l'humanité en avant et la haussent vers les vrais sommets. Or il y a des saints parmi les enfants, les adolescents et les jeunes. Et si nous en croyons la parole de Pie X, pape de l'Eucharistie, il y en aura de plus en plus. Marie de Nazareth devenant mère de Dieu à seize ou dix-sept ans, Jeanne la Lorraine, Louis de Gonzague, Dominique Savio, Thérèse de Lisieux, Marie Goretti la petite martyre de douze ans... Quelles merveilles de foi candide, de joie et de pureté, de fidélité, d'amour héroïque, en un cœur de quinze ou vingt ans qui s'ouvre à Jésus-Christ! Ces jeunes saints sont aussi importants dans l'Église vivante que l'évêque saint Siméon de Jérusalem mort à cent vingt ans. La petite Thérèse le disait en une phrase qui est bien à elle : « Le bon Dieu ne regarde pas au temps puisqu'il est éternel. Il ne regarde qu'à l'amour. » Nous pourrions compléter sa pensée en disant : « Le bon Dieu tient compte de tous les âges, car il s'est incarné pour les remplir tous de son propre amour. » Chrétiens, éducateurs surtout, n'oublions pas qu'avant de célébrer Pâques, nous célébrons d'abord Noël; avant de célébrer la Passion et la Résurrection du Christ qui nous ont sauvés, nous célébrons dans une crèche un petit enfant, puis dans l'atelier de Nazareth un adolescent apprenti que nous appelons aussi le Sauveur du monde. Depuis l'Incarnation par laquelle le Fils de Dieu s'est fait enfant des hommes et adolescent avant d'atteindre à l'âge mûr, tous les âges sont divins devant Dieu. Car Dieu devant un enfant revoit son Fils à Bethléem, comme devant un adolescent il le revoit à Nazareth. Péguy a dit là-dessus des choses qui ne passeront pas.

Voici donc le premier message de Dominique : il faut regarder nos jeunes avec des yeux pleins de surnaturelle tendresse, il faut les approcher et les aider, d'abord parce qu'il y a toute

chance qu'un adolescent aujourd'hui non suivi soit demain un incroyant de plus, et aussi parce que son adolescence comme telle est une richesse naturelle prête à s'épanouir en richesse éternelle. Il faut croire davantage à ces ressources de nos garçons et de nos filles de quinze ans, croire à l'amour de Dieu pour eux et à la puissance de la grâce en eux, croire à leur baptême, à leur confirmation, à leurs communions, croire à la Pentecôte qui continue en eux, croire que leur éducation chrétienne ne se fera que dans la grâce, et par elle d'abord.

Y croire pour mieux y collaborer.

★

Car voici un deuxième point du message de Dominique. Dieu ne fait pas pousser les saints au milieu du désert, mais dans le jardin de son Église et des familles chrétiennes. N'importe quel saint doit beaucoup à son entourage. C'est encore bien plus vrai des jeunes saints : avec surabondance ils ont puisé dans le contexte humain où la Providence les appelait à s'épanouir. Le cas de saint Dominique Savio illustre cette loi à merveille : il en est peu où se discernent avec autant de clarté l'apport respectif et l'accord harmonieux des *trois forces* qui coopèrent à une formation chrétienne profonde : la grâce divine, les influences éducatives, le jeu de la liberté personnelle.

Ces trois forces, nous les voyons entrer progressivement en scène, pourrait-on dire, à des dates précises, en des événements significatifs. L'action prévenante et prépondérante de la grâce, on peut la voir suprêmement exprimée en cette matinée pascale du 8 avril 1849, en cette première communion à l'âge de sept ans, où le Christ prend possession de l'âme de son petit serviteur et lui dicte d'étonnantes résolutions : « Je me confesserai et communierai le plus souvent possible. Mes amis seront Jésus et Marie. La mort, mais pas le péché. » L'intervention des forces éducatives, milieux ou présences personnelles, s'inscrit à deux dates inoubliables : 2 octobre et 8 décembre 1854. Le déploie-

ment enfin de la liberté personnelle de l'adolescent s'opérera un dimanche de carême au printemps 1855.

Attachons-nous à discerner les nécessaires *influences éducatives*. Il y en eut surtout deux : un saint prêtre et la Vierge Immaculée. Je parle ici de l'adolescent, puisque c'est ce point de vue qui nous intéresse. Au seuil de son adolescence, Dominique a eu la double grâce de rencontrer saint Jean Bosco et Notre-Dame du 8 décembre, de leur ouvrir et confier son âme et de prendre appui fermement sur eux. Mais il est évident que ces deux guides auraient été bien incapables de faire de ce garçon un saint s'ils ne l'avaient pas trouvé préparé déjà à la sainteté, si leur influence n'avait pas été précédée par une très profonde *influence familiale*. Faut-il redire ici ce que disent et constatent de plus en plus les psychologues et les éducateurs : l'enfant est psychologiquement fait à six ans. Dès six ans, les grandes lignes de son caractère sont tracées ; les grandes aspirations qui marqueront sa vie se sont mystérieusement fait jour. Si tant d'adolescents perdent si facilement la foi à quinze ans, la cause de beaucoup la plus importante en est le manque ou les erreurs de formation religieuse entre un et six ans, tellement est précieuse la perméabilité du tout-petit au surnaturel, tellement les premières impressions ont une force unique d'enracinement. L'absence de Dieu, de la prière, des gestes sacrés à l'âge des premiers éveils de l'intelligence et du cœur est pour un être humain une immense catastrophe, dont les dégâts seront chèrement payés, et peut-être jamais. On ne dira jamais assez les liens étroits qui unissent la destinée éternelle des parents et des enfants. Charles et Brigitte Savio étaient de pieux campagnards. Ils n'ont pas fait de grands discours à Dominique : ils lui ont donné un foyer où l'on vivait la foi, simplement.

Première rencontre : Don Bosco, 2 octobre 1854.

En cette matinée d'automne, parmi les douces collines du pays d'Asti où Don Bosco a installé sa colonie de vacances, la *première rencontre* a lieu *entre les deux saints*. Ce premier face à

face du prêtre de trente-neuf ans et du garçon de treize ans est une minute de grâce décisive.

La conquête de la personnalité qui s'affirme dans l'adolescence crée du même coup le besoin d'être suivi et formé individuellement ; mais on connaît la répugnance de nos garçons, et le peu de disponibilité de leurs guides pourtant providentiels. Dominique, aussi bien que Don Bosco, sont ici d'éminents modèles, fournissant la preuve bouleversante de ce que peut produire de réussi la rencontre de la générosité adolescente avec la sûre lumière d'un vrai sacerdoce.

C'est dans la docilité parfaite de son disciple que Don Bosco a vu la première condition de sa jeune sainteté. Au chapitre VII de la *Vie,* racontant lui-même en détail la fameuse entrevue, il la résume en cette phrase qui en dit long : « Nous sommes tout de suite entrés en pleine confiance, lui envers moi, moi envers lui ». Cette réciprocité est remarquable. Ils passent contrat sur-le-champ : « Il y a en toi de la bonne étoffe ; nous en ferons un bel habit à offrir au Seigneur ». Et Dominique de répondre : « Si moi je suis l'étoffe, vous, vous serez le tailleur ». Voilà toute leur histoire.

Don Bosco va former et guider Dominique de deux façons : en lui ouvrant un nouveau milieu, en intervenant personnellement. Car Dominique, arrivant à Turin comme étudiant le 29 octobre, accède à une vie totalement nouvelle. Il passe de l'intimité familiale à la vie ouverte des collégiens, de son calme petit village aux bruits d'une grande cité, de la souplesse d'une existence d'écolier rural au rythme plus contraignant d'un étudiant de la ville. Que fût-il devenu s'il avait été brusquement livré à lui-même au sein de ce redoutable monde moderne où il pénétrait avec toute sa candeur ? Don Bosco lui fournit *l'appui d'une communauté* très caractérisée, *d'un milieu* profondément modelé par ses principes et sa volonté de prêtre éducateur : son « Oratoire ». C'est le nom de sa maison, emprunté à saint Philippe Néri. Il dit assez l'orientation et l'ambiance nettement surnaturelles qu'il a entendu lui donner. On y mène la « vie de famille » par un contact étroit entre éducateurs et éduqués dans une atmosphère de joie. On y apprend à aimer Dieu pour de bon, surtout par la fréquentation

judicieuse des sacrements. La cour et le confessionnal sont les deux points stratégiques du maître éducateur. Milieu panaché d'ailleurs et ouvert. Dominique connaîtra le double régime de l'internat et de l'externat (il suivra en ville les cours de 5e — 4e et de seconde) ; il se frottera à de rudes apprentis comme à de jeunes bourgeois et aristocrates, à des mauvais comme à des bons. Mais il profitera d'abord au maximum des richesses que lui apportera quotidiennement « la maison de Don Bosco ».

Et puis, il sera personnellement aidé par « le Père ». On ne saurait certes exagérer l'emprise de l'homme de Dieu sur cette âme d'adolescent qui ne demandait qu'à admirer. Don Bosco : quel regard Dominique portait sur lui. C'était un homme fort et souriant, un chef et un bâtisseur, un écrivain et un lutteur. C'était plus encore un vrai prêtre. Il parlait de Dieu et de la Vierge comme pas un. Il avait des songes merveilleux ; un chien extraordinaire venait le protéger contre ses agresseurs ; il multipliait les petits pains du déjeuner. Et le plus fort, c'est qu'avec tout cela, il vous aimait, il vous faisait sentir qu'il vous aimait pour vous donner à Dieu. Or c'est de cela qu'un adolescent a le plus besoin : se sentir compris et aimé. Dominique se remet donc entre les mains d'un tel père. Celui-ci va jouer à plein son rôle de directeur spirituel. Il inspire les grands thèmes de la vie spirituelle de son disciple : la rédemption, l'Église, Marie. Il règle le rythme de sa vie sacramentaire, l'amenant progressivement à la confession hebdomadaire et à la communion presque quotidienne. Il anime et tempère à la fois sa ferveur, par instants trop fougueuse ou fonçant en de mauvais chemins : quand le garçon choisit par exemple des mortifications d'allure trop monastique, il le ramène dans la voie du réalisme et de la simplicité : obéissance et devoir d'état. Dans ses initiatives apostoliques, très spécialement dans la fondation de « la Compagnie de l'Immaculée » dont je parlerai plus loin, il éclaire, approuve, corrige. Ainsi l'adolescent peut ouvrir ses ailes en toute sécurité, en cette présence paternelle qui ne lui fera jamais défaut. Il obéira toujours, aussi bien aux interdictions qu'aux conseils positifs.

L'essentiel de cette direction était donné *au sacrement de pénitence*. Je sais bien que les deux choses ne sont pas à con-

fondre, sont même séparables. Dans le cas de Dominique, elles se sont admirablement conjointes. Lisons ici un passage du chapitre XIV de la *Vie* :

> Peu après son arrivée à l'Oratoire, Dominique entendit un jour ces paroles d'un sermon : « Jeunes gens, si vous voulez vraiment avancer sur le chemin du ciel, approchez-vous souvent du sacrement de pénitence et de la Table Sainte. Choisissez-vous un confesseur auquel vous ouvrirez entièrement votre âme et que vous ne quitterez pas sans nécessité. » Ces avis frappèrent profondément Dominique. Il fit tout de suite choix de son confesseur et n'en changea jamais. Il commença par lui faire sa confession générale, et, dans la suite, il allait le trouver tous les quinze jours, puis tous les huit jours. Il avait en lui une confiance illimitée et lui parlait des choses de son âme même en dehors de la confession.

On voit les grands principes : confession fréquente régulière, confesseur stable devant qui on est comme un livre ouvert. Selon Don Bosco, la confession hebdomadaire chez un adolescent si pur et si généreux ne jouait pas précisément pour remettre en état de grâce ou arranger une situation trouble, mais comme enrichissement de la vie théologale, comme don du Saint-Esprit, comme instrument purificateur et excitateur de l'amour, comme contrôle, bref comme moyen de progression jusqu'à la sainteté. N'est-ce pas sacrifier une part importante de la vérité et de l'efficacité de ce grand sacrement que de l'envisager, comme font bien des chrétiens et plus d'un prêtre, en fonction seulement du péché « mortel » ? En tout cas, il faut noter ce fait peu banal que Don Bosco termine la biographie de son disciple par un appel à la fréquentation sérieuse du sacrement de pénitence (ch. XXVII) où il voit *la leçon majeure* qui se dégage de cette jeune sainteté à l'adresse de tous les adolescents chrétiens. Dans une récente lettre qu'il adressait à ses diocésains à l'occasion des fêtes toulousaines de saint Dominique Savio, Son Éminence le Cardinal Saliège tirait aussi cette conclusion :

> Le christianisme est une vie. L'éducation chrétienne se fait au confessionnal. Le progrès chrétien se fait au confessionnal. Les bons prêtres le savent et ont à cœur de confesser souvent les enfants, afin de les faire vivre chrétiennement. Je me demande

parfois avec inquiétude si la pénurie des vocations ne tient pas à la pénurie des confessions d'enfants et de jeunes gens. Apprendre à l'enfant, au jeune homme, à vivre en chrétien, c'est un des buts de la confession fréquente. Par la confession, Don Bosco conduisit Dominique Savio à la sainteté[1].

Deuxième rencontre : Marie, 8 décembre 1854.

Don Bosco et plus encore la providence du Père des Cieux conduisent Dominique aux pieds de Notre-Dame Immaculée. Très précisément à cette période d' « établissement » de la vie spirituelle de l'adolescent, un événement à répercussion mondiale se produit, qui sera dans l'histoire de son âme un événement tout aussi important. On ne peut méditer sur cette étonnante coïncidence sans conclure à un signe : pour devenir un saint, l'adolescent Dominique avait besoin de la Vierge Immaculée, besoin de se confier à sa tendresse et de la prendre comme très spéciale protectrice. Extérieurement, il s'était assuré l'aide de Don Bosco. Il faut croire que cette présence sacerdotale ne suffisait pas. Intérieurement, il s'assure l'aide de Marie toute Pure, cette présence qui est un Idéal vivant. C'est bien cela : elle sera sa Dame d'idéal, la Dame de ses pensées et de son cœur. Écoutons encore Don Bosco, le sûr témoin, nous raconter :

> Au soir de ce 8 décembre qu'une neuvaine très fervente avait précédé, les offices étant terminés, Dominique se rendit à la chapelle à l'autel de Marie. Avec l'approbation de son confesseur, il renouvela les promesses de sa première communion, redisant sans se lasser : « Marie, je vous donne mon cœur, faites qu'il soit à vous toujours. Jésus et Marie, ne cessez jamais d'être mes amis. De grâce, faites-moi mourir plutôt que de me laisser commettre un seul péché. » Quand il eut pris ainsi Marie pour soutien de sa ferveur, Dominique eut une vie spirituelle si admirable, épanouie en des actes de vertu si étonnants que j'ai commencé d'en prendre note pour ne pas les oublier (*Vie*, ch. XIV).

Autrement dit, la consécration n'a pas été un vain mot : le

1. Semaine catholique de Toulouse, 21 novembre 1954.

visage de la jeune Immaculée a fasciné cet adolescent et l'entraîne désormais à l'héroïsme. Dominique de Turin et Bernadette de Lourdes : âmes sœurs, destinées toutes proches, fraîches saintetés épanouies dans la lumière de la Toute Pure, aux mêmes années de ce XIX[e] siècle à la fois si pauvre et si riche en esprit chrétien.

Ce que Dominique a appris de l'Immaculée, c'est l'esprit de lutte, dans la certitude de la victoire. Car ce candide campagnard en ses premiers contacts d'étudiant externe avec la grande ville moderne découvrait alors avec stupeur les multiples aspects du péché. La tentation désormais était aux portes de son âme, comme pour un siège en règle. Le démon, ça existe ; on en savait quelque chose chez ce Don Bosco dont les nuits commençaient à être traversées de hurlements d'enfer. L'impureté, ça existe ; il suffisait d'avoir des yeux, des oreilles, des sens, pour s'en rendre compte. Que faire contre ces forces troubles et puissantes ? Résister, se battre, et triompher et, pour cela, aller au prêtre qui tient dans ses mains le Pain qui nourrit, le levain qui fait lever l'armée des âmes pures, le prêtre qui a dans sa bouche la parole qui purifie, redresse et conduit. Il faut aussi aller à la Femme *terrible comme une armée rangée en bataille*, à la reine des Victoires, à cette « petite demoiselle » éblouissante, comme l'appellera Bernadette, qui de son pied virginal écrase la tête du vieux serpent. Le péché auquel, en regardant Marie, Dominique préférera désormais la mort, ce sera surtout l'impureté. C'est à sa dévotion à l'Immaculée, vécue dans un esprit chevaleresque et avec une ardente tendresse, que Don Bosco lui-même rattache la lumineuse pureté de Dominique et ses efforts héroïques d'adolescent pour la maintenir intacte, spécialement par la modestie de son regard, qu'il avait naturellement vif et curieux. Il y prendra jusqu'à des migraines, par fidélité à sa Dame. Enfin, chose remarquable, cette dévotion à Marie inspirera aussi ses gestes apostoliques. Non content de la servir loyalement, il voudra lui amener un groupe fervent de chevaliers : les Compagnons de l'Immaculée. Sous son étendard, ils mèneront hardiment de saintes batailles.

Tout ceci veut dire quelque chose, probablement. La Sainte Vierge, surtout en son visage d'Immaculée, a un rôle important,

sans doute faut-il dire indispensable, à jouer dans la vie spirituelle d'un adolescent chrétien. Par sa présence tout intime, elle sauvegarde sa foi à Jésus-Christ et sa pureté. Elle réduit son déséquilibre spirituel et sentimental. Elle l'anime à l'apostolat. Beaucoup de nos jeunes, beaucoup même de nos militants semblent se demander encore s'il faut donner une place à la Vierge dans leur vie.

Don Bosco en tout cas n'en avait jamais douté. J'imagine qu'il a dû plus d'une fois rapprocher ce 8 décembre 1854 d'un autre 8 décembre, celui de 1841 : ce jour-là, alors qu'il s'apprêtait à célébrer la messe dans la sacristie de Saint-François-d'Assise à Turin, son premier patronné s'était présenté à lui, un pauvre apprenti-maçon de seize ans, à qui il apprendrait tout à l'heure le signe de la croix et le « Je vous salue ». C'était l'Immaculée qui le lui avait envoyé. C'était donc elle qui présidait à toute son action auprès de cette jeunesse, s'intéressant aussi bien aux âmes ignorantes et mal dégrossies qu'aux âmes d'élite en marche vers la sainteté. L'Immaculée, il n'en pouvait douter un seul instant, était bien Notre-Dame de tous les adolescents, pour inspirer à tous ce sens de l'affrontement chrétien, cette mâle énergie qui doit faire d'eux des lutteurs et des vainqueurs.

Un dernier signe, s'il en est besoin : c'est en 1954 que Dominique a été canonisé, en l'année mariale, au centenaire de sa consécration à l'Immaculée, quatre ans à peine après sa béatification. On peut voir là une délicate réponse de la Vierge à son chevalier servant, et pour nous et nos jeunes, un silencieux et puissant appel.

A ces deux présences fondamentales du prêtre et de Marie, Dominique a dû de *surmonter* sans dommage *la double crise de l'adolescence*. A cela, et au fait de sa petite enfance très harmonieuse. La fameuse crise est moins tragique qu'on ne le dit lorsque l'éducation des premières années a été sainement assurée, et lorsqu'à l'âge critique le garçon ou la fille rencontrent les appuis voulus. La crise d'indépendance, d'affirmation de soi par opposition et caprice, Dominique la surmonta par son absolue confiance en son père admiré et aimé, Don Bosco. La crise des sens, qui met en jeu la pureté, il la surmonta par sa donation à Notre-Dame, plus admirée encore et plus aimée.

Dès lors, il était libéré, libre, mis en possession de lui-même et de ses ressources. Le capricieux et l'impur sont des enchaînés, des incapables. Dominique docile et pur accédait à la maturité spirituelle pour construire enfin son originale sainteté. Il avait trouvé son assise. *La jeune flamme de sa liberté* au service de l'amour allait pouvoir jaillir et crépiter. Il ne manquait qu'une étincelle. Elle vint de la bouche de Don Bosco, l'homme à la parole de feu, un dimanche du premier printemps.

Troisième rencontre : Jésus Sauveur, mars 1855.

C'est la rencontre avec *Jésus en son mystère rédempteur*, avec le Christ total, tête et membres. Un dimanche de mars 1855, le deuxième du Carême vraisemblablement, Don Bosco du haut de la chaire fait le sermon à son petit peuple. Il pense que l'épître du jour n'est pas seulement pour les grandes personnes, mais pour tous ces jeunes, dont certains sont si généreux : « *Haec est voluntas Dei sanctificatio vestra*, explique-t-il. Le Seigneur veut que vous deveniez des saints. En exploitant votre situation présente d'apprentis ou d'étudiants. Avec la perspective d'un immense poids de gloire. » Dans l'auditoire, un garçon reçoit ces paroles comme un appel direct de Dieu et en est bouleversé : Dominique. Alors il prononce les mots décisifs : « Il faut, je puis, je veux, je veux absolument devenir un saint. » C'en est fait : il vivra désormais les *deux années qui lui restent* avec la hantise du grand sommet de la sainteté. Une énergie farouche le soutiendra et lui fera franchir les étapes du « toujours mieux » avec une continuité pleine d'allégresse et sans faille.

Devenir un saint : qu'entend-il par là ? Il l'a dit lui-même : « *Me donner tout entier pour toujours au Seigneur* » (*Vie*, ch. x). C'est une volonté de don plus total encore qu'auparavant, de continuel dépassement dans l'amour : il y reconnaît le sens même de son nom : *Dominicus* signifie « du Seigneur », et de sa vie : « Si je ne deviens pas un saint, j'ai raté ma vie. » Par quel cheminement intérieur cet adolescent en est-il arrivé à un tel engagement ? Il semble que dans les cinq ou six premiers mois de sa nouvelle vie, il ait fait la découverte progressive du mystère rédemp-

teur. Ce milieu de l'Oratoire et de la grande cité moderne, la présence et la parole de Don Bosco, infatigable apôtre voué aux âmes (dont la devise « Seigneur, des âmes; le reste ne m'intéresse pas » avait attiré l'attention de Dominique dès son arrivée), enfin le mystère de l'Immaculée qui est aussi la Mère des Sept-Douleurs, tout cela avait de plus en plus orienté l'adolescent vers la réalité du « salut ». Les âmes, la sienne d'abord et celles de tous ses camarades, elles ont coûté le sang de Jésus Crucifié et les larmes de sa mère. Le péché, les siens, pensait-il, et ceux multiples qu'il voit ou pressent autour de lui : non contents d'avoir provoqué ce sang et ces larmes, il les profanent et les rendent inutiles. Dominique prit cela au sérieux. Alors, devant Celui qui, les bras étendus, avait tout donné, il lui apparut que la seule réponse possible était de tout donner à son tour.

Comment réaliser ce don *concrètement*? De lui-même, il eût foncé et forcé du côté des pénitences extraordinaires, des longues prières et des confessions scrupuleuses. Don Bosco intervint pour apaiser, adapter, régulariser, et pour indiquer une nouvelle route : l'apostolat. C'est ainsi qu'on va voir Dominique assumer le mystère rédempteur *en ses trois aspects les plus caractéristiques*. L'aspect *rituel ou sacramentel* : il accroît la fréquence de ses confessions et de ses communions et surtout il en approfondit le sens (l'horaire de l'Oratoire lui assurait la messe quotidienne) : ici vient se brancher sa vie de jeune mystique. L'aspect *actif ou oblatif* : l'union au corps eucharistique de Jésus conduit au dévouement à son corps mystique. Dominique s'engage dans l'action apostolique selon les possibilités que lui offre son milieu. Il se révèle ingénieux, hardi, bientôt chef et initiateur. Il fonde la « Compagnie de l'Immaculée Conception », à la fois congrégation de la Sainte Vierge, J.E.C. d'internat et petite légion de Marie, et elle exerce sur le milieu une emprise transformante. La devise du maître est vite devenue celle du disciple : « Si je pouvais gagner au Seigneur, s'écrie-t-il, l'âme de tous mes camarades, comme je serais content! » Enfin l'aspect *ascétique* : ce frêle adolescent veut souffrir, parce que Jésus son Sauveur a souffert, et comme lui pour sauver des âmes. Sa mortification, c'est d'abord son devoir d'étudiant accompli avec la plus rigou-

reuse exactitude, son obéissance joyeuse, son acceptation des contrariétés journalières. Tout cela pourtant ne suffit pas à son amour : il veut des journées de jeûne, des cailloux dans son lit, un cilice sur sa chair... toutes choses que lui interdit vertement Don Bosco. Il lui en restera encore assez à souffrir, surtout les derniers mois, avec ses migraines, sa poitrine oppressée, ses langueurs d'adolescent malade et qui sait la mort toute proche. La pensée du Crucifié le soutient et le galvanise. Cela finira de façon bouleversante par du sang répandu : à son lit de mort, dix saignées, pas moins, achèveront de conformer l'humble disciple de quinze ans à son Maître Sauveur du monde.

Un dernier trait à cette étonnante figure, un trait tout « salésien » : *la joie*, la joie simple, sereine, constante, entraînante. Tous les témoins ont été frappés et charmés par le sourire de Dominique. C'était, à travers même sa participation à la passion de Jésus, le témoignage de sa communion à la résurrection. Elle éclate surtout, cette joie, là où on s'attendrait le moins à la rencontrer : aux heures de *l'agonie*. Il faut lire aux chapitres XXIV et XXV de la *Vie* le récit de cette mort prodigieusement calme et joyeuse d'un adolescent de quinze ans, qui réalisait à plein ce que Claudel dira dans l'*Annonce* : « Est-ce que le but de la vie est de vivre?... Il n'est pas de vivre, mais de mourir, et non point de charpenter la croix, mais d'y monter, et de donner ce que nous avons en riant. Là est la joie, là est la liberté, là la grâce, là la jeunesse éternelle! » Tout donner en riant : même sa vie!

Aimer ainsi Jésus Crucifié et Ressuscité, aimer en lui les autres pour coopérer à leur salut, c'est le but de la vie chrétienne, c'est la forme même de la charité et de la sainteté, c'est l'épanouissement d'une adolescence... et de l'âge mûr.

Ce bref portrait spirituel fait peut-être entrevoir en ce Dominique *une sorte de saint « type »*. Je veux dire par là qu'il n'est pas seulement original et admirable comme n'importe quel saint. Son cas est « typique ». Il nous trace en effet le tableau d'un adolescent providentiellement préparé pour Don Bosco,

conduit vers lui, formé par lui, par le prêtre éducateur en qui se conjoignaient la compétence pédagogique, la sainteté personnelle et une mission certaine de salut auprès des jeunes. Il y a toutes chances pour que, en indiquant à Dominique les sentiers par où il rejoindrait plus sûrement son Seigneur, il les ait ouverts du même coup à la troupe généreuse de nos adolescents chrétiens. En Dominique, c'est comme leur « situation » d'adolescents (appuyés sur un guide) que nous voyons accéder à l'épanouissement et à la consécration de la sainteté officielle. Là est le message particulier de ce garçon, le trait qu'il ajoute au visage de la sainteté dans l'Église. Et ce message est admirablement actuel : il intéresse les jeunes, et tout autant, sinon davantage, leurs éducateurs. Car avant de rencontrer Don Bosco, Dominique n'était pas encore un saint; et sans lui, il ne le serait pas devenu. Son enfance est certes toute lumineuse, avec ses trois dominantes : un sens aigu de l'amoureuse présence de Dieu, une grande faim de l'eucharistie, une énergie étonnante pour accomplir son humble tâche quotidienne et refuser le mal. Mais des signes non négligeables, très perceptibles dans son comportement spirituel, permettent d'affirmer avec une suffisante prudence qu'il eût, de lui-même, versé bientôt dans le scrupule, dans les excès, dans un repliement sur soi qui l'eût empêché d'être un apôtre et un chef. C'est donc comme adolescent, et comme adolescent aux mains de Don Bosco, qu'il est devenu et demeure éternellement un saint.

Précisons : c'est *avec* son adolescence qu'il l'est devenu : les traits caractéristiques de cet âge émouvant ont été pour lui moins des obstacles que des ressorts. Vérité précieuse... et problème délicat. Certes, les personnalités puissantes, a fortiori les saints, bousculent toujours plus ou moins les lois de la psychologie, et il n'y a pas à s'étonner de trouver en Dominique d'étranges précocités. Par ailleurs, le domaine de la psychologie ne peut sans grave dommage être confondu avec le domaine transcendant de la vie spirituelle, et l'Église le sait bien, qui donne à de jeunes enfants de sept ans les sacrements de confirmation et d'eucharistie. Il reste que dans l'unité concrète de la personne, ces domaines sont en perpétuelle interaction : c'est bel et bien dans et avec sa structure psychologique que le chrétien exprime

sa vie théologale, et il serait aussi faux de nier l'allure psychologique de toute vie de foi que de l'y réduire. Le même problème complexe se pose à propos des structures sociales et culturelles. Disons donc, avec les nuances voulues, qu'il y a des situations psychologiques plus favorables que d'autres à la vie théologale, sans qu'elles soient jamais pour autant capables de la créer ni même d'y conduire automatiquement.

L'adolescence fut pour Dominique une situation de ce genre. Dans l'unité de la phase adolescente, les psychologues distinguent « le stade de l'inquiétude pubertaire de douze à seize ans environ, et celui de l'enthousiasme juvénile de seize à vingt ans environ[2] ».

Si, physiquement, Dominique continue d'apparaître jeunet et gracieux, avec sa taille mince, sa figure pâlotte, ses yeux bleus tranquilles et pénétrants, son mûrissement psychologique connaît, dès son entrée chez Don Bosco, un rythme si rapide qu'on voit s'accumuler en lui les traits de ces deux phases. Cet élève de quatrième est parfaitement à l'aise avec de grands étudiants et apprentis; son ami le plus intime est un élève de première de quatre ans plus âgé. Mieux encore : il a sur eux, on l'a vu, un véritable ascendant, il les impressionne et les entraîne. Et ses réflexions sont loin de tout enfantillage, souvent étonnantes de profondeur.

De l'adolescence, il a connu d'abord cette impression typique de *cahotement pénible*, parfois douloureux. J'ai dit pourquoi et comment il avait surmonté la double crise de cet âge, comment il avait vaincu l'instabilité, assurant par là le progrès constant de ses efforts. Il s'en faut pourtant que cette période de vingt-huit mois chez Don Bosco connaisse l'atmosphère apaisée de ses douze premières années. Il y a des troubles et des élans : cette effervescence, ce raidissement sur soi accompagnant la découverte de la loi de sainteté, ces scrupules le portant au confessionnal tous les trois ou quatre jours, cette fureur de pénitences extraordinaires qui, modérée par Don Bosco, se met périodiquement à rejaillir. Il y a cette allure hâtive et inquiète que donne à son ardeur le pressentiment de sa mort. Il y a même ce tra-

2. Debesse, *Les étapes de l'éducation*, P.U.F., 1952, p. 110.

gique de maintes circonstances : la plaie vive de ses amitiés brisées, les alarmes de sa pauvre santé, son départ douloureux de l'Oratoire... Or tout cela n'est pas étranger à sa découverte du mystère rédempteur ni à sa volonté d'y participer.

De l'adolescence, il a eu plus encore *ces trois traits caractéristiques* : l'affirmation de soi-même, la découverte des valeurs, la ferveur du sentiment. Et l'on voit très vite comment ils furent au service de sa montée spirituelle. Sa personnalité, il la découvre dans l'enthousiasme au jour du fameux appel à la sainteté, et il l'affirme dans ce « Je veux absolument » et dans cette volonté d'action, d'influence, de construction d'une « œuvre », la Compagnie de l'Immaculée Conception. L'appel des grands horizons y est corrélatif : l'idéal de la pureté absolue le hante, celui de la vie donnée jusqu'au bout, celui de la conquête apostolique entreprise en son milieu et bien au delà : ne rêve-t-il pas d'aller convertir tous les protestants d'Angleterre! Enfin la vibration du cœur et le besoin d'aimer s'expriment et s'apaisent dans cette ardente tendresse manifestée envers la Vierge comme envers ses amis intimes; à la mort de son ami Massaglia, par exemple, on le voit sangloter pendant des jours et Don Bosco lui-même n'arrive pas à sécher ses larmes. Sympathique adolescent en qui l'Église, en l'oraison de sa fête, reconnaît « un admirable modèle de piété et de pureté pour les adolescents ».

Dès lors, j'oserai conclure par cette pensée que j'offre à la méditation des parents et des éducateurs et qui forme peut-être le point le plus lumineux du message de Dominique : l'adolescence, quand elle a été précédée par une enfance saine et normale et quand elle trouve les appuis sur lesquels elle doit pouvoir compter, est *un âge privilégié pour l'ouverture aux plus hautes valeurs spirituelles*, un âge propice à la sainteté. Avec sa fougue, ses angoisses, sa tendresse, elle est l'âge de l'amour qui donne en riant, sans les calculs de la maturité ni les amertumes de la vieillesse; l'âge du « toujours mieux » et de la marche vers l'absolu avec un grand courage. Il y a des adolescents et des adolescentes qui font *des rêves et des efforts* de pureté, de droiture, de générosité, dont ils n'auront plus la force ni le goût pendant tout le reste de leur vie.

C'est là un grand motif de confiance pour les éducateurs, mais

aussi un surcroît de responsabilité. Nos jeunes, si vite enthousiastes devant une performance extérieure, un exploit intellectuel ou sportif, ne le seraient-ils pas aussi, pour peu qu'on ait un suffisant souci de les y ouvrir, *devant la grande aventure spirituelle* de l'engagement de sa vie aux valeurs les plus hautes, spécialement à l'amour du Seigneur et des autres ? Cette aventure, la plus belle qui soit et la plus nécessaire, a de plus l'avantage d'être réalisable en toute situation, même avec un horaire de modeste étudiant. Ce n'est même pas une affaire de temps : on peut mourir à quinze ou vingt ans, après s'être forgé une grande âme et avoir assuré à sa vie une étonnante fécondité. On connaît le mot de Claudel : « La jeunesse n'est pas faite pour le plaisir, elle est faite pour l'héroïsme » : il faut y croire, le lui dire et l'y aider.

J. Aubry. S. D. B.

PAROLES DE SAINT DOMINIQUE SAVIO
(extraites de la *Vie* par Don Bosco)

— *Tu n'a pas peur, petit, tout seul, sur ces routes ?*

— *Mais je ne suis pas seul, Monsieur. J'ai mon ange gardien qui m'accompagne toujours.*

(Dominique à dix ans. *Vie*, ch. IV.)

★

A douze ans, il s'est laissé punir à la place d'un camarade :

— *Pourquoi n'as-tu rien dit ?*

— *Parce que mon camarade aurait sûrement été puni très durement. Et puis, je pensais à Jésus : on l'a aussi accusé faussement et il n'a rien dit.*

(ch. VI.)

★

A Don Bosco, à treize ans :

« Je ne savais pas qu'il était possible et facile de devenir un saint. Maintenant que je le sais, je veux absolument devenir un saint... Le cadeau que je vous demande, c'est que vous fassiez de moi un saint. Dieu veut que je sois un saint, je dois donc le devenir, et je serai malheureux tant que je ne serai pas un saint. »

(ch. x.)

★

« Combien d'âmes attendent notre secours en Angleterre! Si j'avais assez de force et de vertu, je partirais tout de suite là-bas, et par la prédication et l'exemple, j'essaierais de les gagner toutes au Seigneur. »

(ch. xi.)

★

Un camarade dans la rue lui dit :

— Que veux-tu donc faire de tes yeux si tu ne t'en sers pas pour regarder autour de toi?

— Je les réserve pour regarder le visage de la Sainte Vierge notre Maman quand j'irai en paradis.

(ch. xiii.)

★

Secret de la joie et de la paix :

« Quand j'ai quelque inquiétude, je vais trouver mon confesseur et il me conseille selon la volonté de Dieu. Car Jésus a dit que la parole du confesseur est pour nous comme la parole de Dieu. Et quand je veux quelque chose de grand, je vais recevoir la sainte Hostie, le Corps qui a été livré pour nous et offert au Père sur la croix. Que me manque-t-il pour être heureux? Rien, sinon de pouvoir contempler face à face celui que j'adore sur l'autel dans la foi. »

(ch. xiv.)

★

A un camarade qui l'a giflé violemment et insulté, il dit, tremblant de colère domptée :

« Tu as mal agi. Mais je te pardonne. Ne fais pas cela aux autres. »

(ch. XVI.)

★

La petite voie. A propos d'humbles services rendus :

« Chacun fait ce qu'il peut. Je ne suis pas capable de faire de grandes choses. Mais je veux faire toute ce que je peux pour la plus grande gloire de Dieu, et j'espère que dans son immense bonté il acceptera ces toutes petites offrandes. »

(ch. XVI.)

★

A un nouveau, qui deviendra un ami intime :

« Sache que chez Don Bosco, nous faisons consister la sainteté à nous maintenir très joyeux. Nous veillons à éviter le péché comme le grand ennemi qui nous vole la grâce de Dieu et la paix du cœur. Nous veillons aussi à accomplir exactement nos devoirs et à être très pieux. Prends désormais ce mot d'ordre : Servir le Seigneur dans la joie. »

(ch. XVIII.)

★

A un ami : « Que Dieu nous aide à devenir des saints, mais vite, car je crains que le temps ne nous manque. »

(ch. XIX.)

★

« Il faut que je coure, autrement la nuit me surprendra en chemin. »

(ch. XXI.)

★

A Don Bosco qui vient l'éveiller d'une extase à deux heures de l'après-midi :

« *Oh! pardonnez-moi d'avoir manqué la classe ce matin.* »

(ch. XX.)

★

Durant son action de grâces, Don Bosco l'entend dire :

« *Oui, mon Dieu, je vous l'ai dit déjà, je vous le dis encore : je vous aime, je veux vous aimer jusqu'à la mort. Si vous me voyez sur le point de vous offenser, faites-moi mourir. Oui, plutôt la mort, mais pas de péché.* »

(ch. XX.)

★

« *Je n'ai pas de mérite à visiter ou soigner mes compagnons malades, parce que je le fais avec trop de plaisir. C'est pour moi un véritable délassement.* »

(ch. XXII.)

★

A Don Bosco, au moment de le quitter :

« *Du ciel, pourrai-je voir mes camarades de l'Oratoire et mes parents? Pourrai-je venir leur rendre visite?* »

(ch. XXII.)

★

Au médecin qui lui fait une saignée, lui disant de ne pas regarder et d'avoir courage : « *Les clous dans les pieds et les mains de Jésus, c'était bien autre chose!* »

(ch. XXIV.)

★

A son lit de mort, après avoir reçu le viatique :

« *Je suis content maintenant. Il est vrai que je dois faire le long voyage de l'éternité. Mais ayant Jésus pour compagnon, je n'ai rien à craindre. Oui, dites-le à tous, redites-le toujours : celui qui a Jésus pour ami et pour compagnon n'a peur de rien d'aucun mal, pas même de la mort.* »

(ch. XXIV.)

★

Une de ses prières favorites, répétée avant de mourir :

« *Seigneur, ma liberté, je vous la donne toute. Voici mes forces, voici mon corps. Je vous donne tout puisque tout est à vous, mon Dieu. Et à votre bon plaisir je m'abandonne.* »

(ch. XXIV.)

★

Ses dernières paroles :

« *Oui, c'est bien cela que je désire : chanter éternellement les louanges de Dieu.*

« *Adieu, cher papa. Oh! comme c'est beau ce que je vois!* »

(ch. XXV.)

BIBLIOGRAPHIE

Vie de Dominique Savio, par Don Bosco, traduction et notes du P. DESRAMAUT. Imprimerie Saint-Léon, 78, rue Stanislas-Torrents, Marseille, 1955.

A. AUFFRAY : *Un saint de quinze ans.* Vitte, Lyon-Paris, 1950, 228 pp.

J. HALNA : *Dominique Savio, un signe pour les directeurs d'âmes,* deux articles parus en *Vocations Sacerdotales et Religieuses* (ancien *Recrutement Sacerdotal*), janvier et avril 1955.

Pour un coup d'œil d'ensemble sur la vie et les traits spirituels de Dominique, un numéro spécial du *Bulletin salésien,* 7, rue des Chantiers, Paris-5e, ou 47, chemin de Fontanières, Lyon-5e, ou de la *Revue du Rosaire,* mars 1955.

Goûter Dieu

Il nous est bon et nécessaire de goûter Dieu.

Certes, les joies qui nous viennent de Dieu ne sont pas sans danger : on risque de s'y attacher ; de confondre, comme le dit saint François de Sales, la joie de Dieu et le Dieu de la joie ; de trouver en ces consolations un appui et un réconfort puisés plus en soi-même qu'en Dieu ; bref, de tomber dans tous les dangers de la gourmandise spirituelle et de la recherche de soi.

Mais ce danger si fréquent ne doit pas nous faire tomber dans l'erreur opposée qui nous ferait refuser toute joie. Il est, en effet, des gens pour qui toute joie est comme défendue. Ils ne peuvent goûter quelque bonheur sans se sentir vaguement coupables et font ainsi coïncider la vertu avec ce qui coûte et ce qui est pénible. Ils n'osent goûter les joies de Dieu. C'est oublier non seulement que c'est à la béatitude parfaite que nous sommes appelés par Dieu, mais que, sur cette terre, nous ne pouvons vivre sans joie aucune.

« *Personne ne peut demeurer longtemps dans la tristesse* », *dit saint Thomas* (in 2 Cor., 13, 11). *Si nous ne goûtons aucune joie dans l'amour et le service de Dieu, ou bien d'autres joies, trop humaines, nous enchaîneront,*

ou bien nous sombrerons dans l'apathie et l'acédie. C'est la joie qui donne son achèvement à toute action vertueuse, dont elle fournit même l'un des critères les plus sûrs (Som. Theol., IIª IIªe, 32, 1, ad Im). *La joie n'est-elle pas le fruit du Saint-Esprit et de la charité ? Serait-il donc possible de se savoir aimés comme nous le sommes par Dieu et de l'aimer en retour, si mal que ce soit, sans en éprouver du bonheur ?*

Sans doute, cette joie est-elle plus spirituelle que sensible ; sans doute est-elle chez le baptisé aussi fragile que l'enfant qui vient de naître et risque-t-elle d'être étouffée par la souffrance du péché et de ses suites. Il reste que la joie est bonne, et que, in tempore opportuno, *Dieu, dans sa bonté, nous en fait goûter quelque chose.*

Nous en avons besoin. « *Il est nécessaire que la conscience goûte la saveur de ses bonnes actions et ainsi qu'elle refasse de bon cœur* (libenter) *ce qu'elle se réjouit d'avoir déjà fait* » (saint Léon, sermon 90, P. L., 54, col. 449).

Il nous est nécessaire de goûter, au moins par moments, cette joie de Dieu et de la goûter dans nos bonnes actions. Cette joie est pour notre âme une nourriture, une acquisition de forces pour l'avenir ; elle est aussi un repos : « *Ce qui repose l'âme, c'est le plaisir* » (quies animæ est delectatio) *dit saint Thomas* (IIª IIªe, 168, 2 c.). *Elle est enfin le gage de la béatitude qui nous est offerte.*

Si certains chrétiens piétinent dans le chemin de la perfection évangélique, ne serait-ce pas, entre autres défauts, parce qu'ils se refusent à goûter la joie de Dieu ?

Ne perdons rien des joies de Dieu. Rappelons-nous souvent, avec action de grâces, ce que nous avons goûté de la joie de Dieu et pensons à la béatitude future. Toutes ces joies nous sont bonnes, à condition cependant

que nous ne les recherchions pas pour elles-mêmes. Il faut manger pour vivre et non point vivre pour manger ; il nous faut un peu de joie pour vivre, mais ne vivons pas pour goûter cette joie. C'est alors qu'elle nous sera donnée et qu'elle nous sera bonne.

APOSTOLUS.

LE CHRIST-ROI*

« Le cœur de nos Pères était tout plein de Jésus-Christ », disait déjà Origène en parlant des générations qui avaient précédé la sienne. Il serait donc vain de vouloir opposer une époque à une autre et de prétendre par exemple que la dévotion au Christ ne commença qu'avec saint Bernard ou saint François. « Le cœur humain, a-t-on dit très justement, reste toujours le même. Et à son dévouement au Christ il ne saurait manquer aucune des nuances essentielles de l'amour[1]. » Sans doute, le style et les modes d'expression des Pères diffèrent de ceux des mystiques du XII[e] ou de ceux du XVI[e] siècle, mais pour ceux qui savent les lire, leur amour tendre et passionné pour la personne du Sauveur ne saurait être mis en doute. Du reste, comment s'imaginer que ceux qui rendirent témoignage en versant leur sang n'aimaient pas passionnément Notre-Seigneur ?

* Ces quelques pages voudraient seulement attirer l'attention sur deux ouvrages scandinaves, l'un et l'autre très remarquables, celui du professeur H. P. L'Orange, *Studies on the Iconography of Cosmic Kingship in the Ancient World*, Oslo, 1953 (dépositaire en France, édition des Belles-Lettres), 205 pp., et celui de Carl-Otto Nordström, *Ravennastudien*, Stockholm, 1953, Almqvist och Wiksell, 152 pp. — L'un et l'autre sont admirablement illustrés. Que l'on nous permette encore de signaler *La Peinture byzantine*, de André Grabar, Genève, 1953, publiée aux éditions Skira. C'est peut-être le plus bel ouvrage d'art composé ces dernières années; les reproductions sont de toute beauté.

1. Frédéric Bertrand, *Mystique de Jésus chez Origène*, Paris, 1951, p. 8.

Il reste cependant que l'amour peut se colorer de nuances diverses et s'exprimer à travers de multiples formes. L'on peut difficilement nier qu'à partir du XII[e] siècle, la piété devint plus sensible, tant en Orient qu'en Occident. La *Pieta* de Nézéri, par exemple (près de Koplje en Yougoslavie), datant de 1164, est à cet égard significative. La douleur de la Vierge et des Apôtres qui s'exprime avec plus de véhémence que dans les peintures d'âge plus ancien trahit une nouvelle sensibilité religieuse. A. Grabar, qui attirait récemment notre attention sur cette fresque, écrit très justement qu'elle marque une étape de la peinture européenne et nous ajouterions, pour notre part, de la spiritualité chrétienne[2].

De même, nous n'avons pas l'impression que la royauté du Christ tienne la même place dans la dévotion de nos contemporains que dans celle des chrétiens des premiers siècles ou même du Moyen Age. Nous en connaissons même qui éprouvent une certaine gêne devant ces titres de roi ou de reine, qui leur semblent désuets ou anachroniques. C'est qu'il n'y a plus guère de rois en notre temps et que ceux qui survivent ont depuis longtemps été dépouillés de leur caractère sacré. C'est tout juste si le couronnement d'une reine d'Angleterre parvient à nous faire pressentir ce qu'évoquait la royauté aux yeux de nos pères. En outre, les titres royaux ont été bien dévalués par l'abus de la presse et de la publicité.

Si la fête du Christ-Roi est d'origine récente, c'est que, durant des siècles, les chrétiens ne se représentaient jamais le Christ, même le Christ en croix, autrement que sous les traits d'un roi triomphant. Sans doute, pendant les trois premiers siècles, les chrétiens se contentèrent de figurer le Christ sous les symboles d'un pasteur, d'un pêcheur, etc. Rien de moins grandiose que l'art des catacombes. Il était difficile en ce temps de présenter le Christ sous les traits de l'empereur qui, alors, se faisait persécuteur et prétendait se faire adorer comme dieu. Mais précisément les chrétiens refusaient de confesser d'autres *Kyrios* que le Christ. L'auteur des actes de Paul fait dire à celui-ci devant le

2. Cf. Grabar, *op. cit.*, p. 143.

tribunal impérial : *Jésus-Christ, Tu es mon Seigneur, le Roi des cieux*. Il serait même inexact de croire que l'idée de royauté soit tout à fait absente de l'iconographie des premiers siècles. Quelques détails, dont le sens nous échappe le plus souvent aujourd'hui, expriment en effet la toute-puissance du Christ. Ainsi, dans la scène de la résurrection de Lazare des catacombes *di Callisto*, la position de la main droite du Christ suffit à le désigner comme le *Cosmocrator*. L'élévation de la main droite est en effet un geste rituel des sémites. Il apparaît déjà sur les bas-reliefs et les sceaux babyloniens, on le rencontre en Phénicie et en Syrie, etc. De là, il pénétra dans le monde grec. Utilisé d'abord dans l'iconographie des dieux, ce geste fut ensuite transféré aux images des empereurs pour signifier qu'une autorité divine demeurait en eux. C'est à cet art impérial sans doute que les artistes chrétiens l'empruntèrent à leur tour en le réservant de préférence au Christ[3].

Ce n'est toutefois qu'après la victoire de l'Église que l'art impérial fit irruption dans l'art chrétien, influençant à la fois l'archéologie et l'iconographie. L'art chrétien était resté jusqu'alors individuel. Après la paix constantinienne, il fallait tout créer à partir de rien. Il est significatif que c'est de préférence au palais impérial et à son art de la *monarchie sacrée*, que les artistes et architectes chrétiens empruntèrent leurs modèles. Ils transposèrent le thème de l'art triomphal des empereurs, alors en plein épanouissement, dans l'ambiance chrétienne. La basilique impériale, où l'empereur donnait ses audiences officielles, devint le type des églises chrétiennes et les Pères virent en elles comme l'image de la « salle d'audience du roi céleste »[4]. Cet art vise avant tout à donner une évocation des cieux, de la multitude des anges et des saints qui entourent le trône de Dieu, comme saint Jean le rapporte dans l'Apocalypse. Tout y concourt à exprimer la gloire du règne du Christ et sa toute-puissance.

Cet art devait se prolonger durant de longues années, jusqu'à nos jours dans l'Église orthodoxe. La mosaïque de la petite église

3. Cf. L'Orange, *op. cit.*, pp. 139-160.

4. Cf. A. Stange, *Das frühchristliches Kirchengebäude als Bild des Himmels*, Köln, 1950, pp. 72-76.

de Cefalú (près de Palerme) sur laquelle A. Grabar a récemment attiré notre attention, peut facilement nous en donner une idée. Elle témoigne d'un sens théologique étonnant. Les dimensions gigantesques du Christ à elles seules le désignent comme le Pantocrator. Il règne seul sur un ciel doré qui évoque les étoiles et le cosmos. Selon un schéma iconographique très antique, il tient un livre ouvert dans sa main gauche. Le geste de la main droite est également riche de signification. C'est le geste du maître qui enseigne. Mais pour les anciens, notamment pour les sémites, la parole est créatrice et réalise ce qu'elle signifie. La parole du Christ est pleinement efficace et rien ne saurait s'opposer à son accomplissement. Or, cette parole est celle du salut. Nous lisons en effet dans le livre ouvert le texte suivant : *Je suis la Lumière du monde. Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la Vie* (Jn, 8, 12). Au-dessous du Christ, mais séparés de Lui par une sorte de frise de couleur, la Vierge Marie et les apôtres. Ils sont de taille normale. Aucun insigne particulier ne désigne la Vierge. Son voile bleu monochome et sa simple robe ne comportent d'autre décoration que quelques croix d'or, mais deux archanges en costumes impériaux, armés du *labarum* et de la sphère des empereurs, la vénèrent. Ainsi les plus hautes hiérarchies célestes et terrestres s'inclinent devant sa simplicité. Elles la reconnaissent comme la reine du ciel et de l'Église, quoiqu'elle se trouve sur un tout autre plan que le Christ. Elle-même se tient debout dans l'attitude de l'orante, intercédant pour l'humanité et le peuple fidèle qui se rassemble dans l'église. A. Grabar écrit à ce propos que l'artiste l'a mise au centre de l'humanité et au-dessus d'elle « dans une position qui en fait l'avocate du genre humain auprès du Christ et le symbole vivant de l'Église »[5].

Mais c'est Ravenne surtout qui, de façon incomparable, nous révèle la royauté du Christ. Ces mosaïques chantent toutes la gloire du *Kyrios* trônant dans les cieux. Mais ici encore bien des détails risquent de nous échapper, qui précisément symbolisent cette royauté. Ils ne prennent de sens que pour ceux qui connaissent les traditions iconographiques de l'art impérial. Si nous

5. Cf. Grabar, *op. cit.*, p. 126.

savions les interpréter, même des scènes évangéliques toutes simples se révéleraient comme des symboles de la Toute-Puissance du Christ. Du reste, les Pères Grecs s'efforcèrent toujours de découvrir, par delà les traits humains du Christ son visage divin, et dans les événements de sa vie terrestre les manifestations de son « énergie divine ». C'est à l'esprit de cette tradition doctrinale que les artistes voulurent rester également fidèles.

Nous ne pouvons songer ici à interpréter chacune des mosaïques dans cette perspective. Nous nous bornerons à quelques exemples empruntés à l'ouvrage de Nordström. La mosaïque de l'abside de saint Vital, assure-t-il, apparaît « comme une glorification symbolique du Christ à l'aide de l'art triomphal antique où le monogramme du Christ remplace l'image de l'empereur ». Ailleurs, les détails iconographiques sont empruntés au cérémonial de la cour ou aux rites des réceptions officielles. C'est à l'aide de tels procédés et de tels détails symboliques que tout dans ces mosaïques concourt à dévoiler et manifester la puissance et la divinité du Christ.

Il est vrai qu'il était plus facile pour les artistes de ce temps de transposer les symboles impériaux que pour ceux du nôtre. Les empereurs n'étaient pas une autorité profane. Ils ne représentaient pas seulement la toute puissance terrestre. Leur personne était sacrée. Ils étaient les lieutenants de Dieu sur terre et, à ce titre, appartenaient déjà de quelque manière à la sphère du divin. L'art impérial se prêtait donc facilement à une interprétation chrétienne.

Ces temps sont révolus et il serait vain de vouloir revenir en arrière ou de rêver d'une restauration d'une théocratie sacrée pour un avenir prochain. Mais nous pouvons par l'histoire nous faire une âme plus vaste et entrer en communion avec les Pères des premiers siècles. Nous pouvons également par ce qui subsiste de l'art qu'ils ont suscité apprendre à regarder les mystères chrétiens avec leurs yeux. Ils nous apprendront à découvrir dans le Christ non seulement notre frère qui prit sur lui toute la souffrance humaine, mais aussi notre souverain, Notre Seigneur.

F. Refoulé, O. P.

L'AIDE AU TRAVAIL DES CLOÎTRES

Origine.

S. S. le pape Pie XII, dans la Constitution *Sponsa Christi* du 21 novembre 1950, destinée à promouvoir le développement de l'Institution des moniales, expose très fortement la situation actuelle. Voici les paroles du Saint-Père :

> Les renseignements que nous recevons de toutes les parties du monde Nous font connaître avec certitude *la grande détresse dans laquelle se trouvent souvent,* pour ne pas dire toujours, *les Moniales.* Il y en a beaucoup qui, par suite des difficultés matérielles, mènent une vie pénible et la plupart du temps impossible à supporter.

Pour pallier cette détresse et la situation difficile produites par l'évolution économique de notre époque, qui sont le fait d'un grand nombre de monastères cloîtrés en France, *L'Aide au travail des cloîtres* essaie d'aider de toutes les manières possibles les moniales qui cherchent à se procurer par un travail lucratif, selon les directives du Saint-Père, les ressources nécessaires à la vie de leur communauté.

Il faut se rappeler qu'il leur a été dit par le Saint-Siège :

> Les moniales sont de leur côté tenues par obligation de conscience, non seulement de gagner honnêtement à la sueur de leur front le pain dont elles vivent, selon le conseil de l'Apôtre, mais encore à se rendre, comme les temps l'exigent, de jour en jour plus aptes et plus habiles pour les divers travaux.

Organisation.

L'œuvre s'est organisée sous la dépendance de la hiérarchie. Son secrétariat fut confié aux Bénédictines missionnaires de Vanves. Une Association déclarée au *Journal Officiel* fut créée le 24 juillet 1951, sous la présidence d'honneur de S. Em. Mgr Feltin, archevêque de Paris, pour seconder l'effort entrepris afin de venir en aide aux moniales. Dans le Comité étaient présents des religieux appartenant aux grands Ordres.

En mars 1954, l'Assemblée des cardinaux et archevêques a confié *l'Aide au travail des cloîtres* au Comité permanent des religieux qui a désigné le R. P. Élisée de la Nativité, O.C.D., comme délégué pour s'occuper de cette œuvre. Au R. P. Élisée, chargé des Carmélites, a été adjoint un Conseil composé de religieux des grands Ordres comportant une branche féminine de moniales

cloîtrées : le T. R. P. Apollinaire, provincial des Capucins, et le T. R. P. Jean-François Barbier, gardien des Franciscains et secrétaire du Comité permanent des Religieux, pour les Clarisses; le T. R. P. Motte, O. P., délégué pour les Dominicaines du Grand Ordre avec le R. P. Plé, O. P., directeur de *La Vie Spirituelle*; le R. P. Nathanaël Carron de la Morinais, moine de la Pierre-Qui-Vire, pour les Bénédictines.

L'Association déclarée est composée :

— *D'un Comité de Patronage* sous la haute présidence de S. Ém. le cardinal Feltin, archevêque de Paris. Dans ce Comité entrent des prélats et des personnalités laïques, qui veulent bien s'intéresser à l'œuvre.

Le Rme Père Abbé des Bénédictins de Sainte-Marie de la Source, à Paris, président du Comité permanent des Religieux, assume la présidence de l'Association.

— *D'un Conseil d'Administration* composé de trois religieux et de cinq laïcs.

— *De Membres adhérents :* titulaires (500 fr. par an); donateurs (1000 fr. par an); bienfaiteurs (10.000 fr. par an); fondateurs (25.000 fr. par an). Les cotisations peuvent se racheter une fois pour toutes.

Un rapport trimestriel sur la marche de l'*Aide au travail des cloîtres* est présenté au Comité épiscopal des Religieux et des Religieuses, par l'intermédiaire de S. Exc. Mgr Brot, secrétaire de ce Comité et président national des Trois Unions des Religieuses.

Le travail dans les cloîtres.

Le travail dans les monastères n'est pas toujours facile à organiser par suite du nombre trop restreint de religieuses, d'un matériel de travail insuffisant ou trop vieux et de l'ignorance des réglementations et des prix, du fait même de la clôture.

En tenant compte de ces difficultés, le secrétariat s'efforce d'obtenir de meilleures conditions de travail en veillant à ce qu'il soit : rémunéré sur des bases normales — suffisant — régulier — productif.

Dans ce but, il essaie d'aider les religieuses à acquérir une bonne technique (en envoyant sur place des spécialistes, en donnant des directives par correspondance, ou par des revues), un bon rendement, et à faire une étude judicieuse des débouchés, d'après les demandes diverses, besoins et désirs de chaque communauté.

Les genres de travaux sont très variés et comprennent toutes les activités : alimentation, blanchissage, broderie, couture-confection, jouets, tricot, reliure, hosties, chasublerie, images, imprimerie (sans oublier les travaux plus faciles : collage, pliage, adresses à la main, etc., convenant aux Sœurs âgées qui peuvent ainsi rendre service à leur communauté).

Ces entreprises nécessitent un matériel approprié : instruments de reliure, machines à coudre, à écrire, à tricoter, à laver, etc., pour l'achat duquel l'*Aide au travail des cloîtres* fournit les renseignements, sert d'intermédiaire, ou même procure les fonds nécessaires.

De plus, les communautés consultent fréquemment l'*Aide au travail des cloîtres* pour préciser leur situation au point de vue social, juridique, fiscal et commercial, tant pour la mise sur pied d'industries et ateliers et la vente des produits que pour les travaux à façon.

L'œuvre est en rapport maintenant avec environ *trois cents communautés* cloîtrées, Bénédictines, Carmélites, Clarisses, Dominicaines, Visitandines et monniales d'Instituts divers, auxquelles il faut fournir : travail, débouchés, matériel indispensable pour réaliser un rendement normal. Ce sont des charges très lourdes pour l'*Aide aux cloîtres*, qui exigent :

1° Un très gros *travail de la part du secrétariat* : courrier, comptabilité, colis, nombreuses démarches de tous genres.

2° *Des fonds importants* pour les achats des machines diverses : à coudre, à laver, à écrire, etc. Plus de soixante monastères auraient besoin de l'une ou l'autre de ces machines pour organiser un travail rationnel et rémunérateur et *dix millions* seraient nécessaires de toute urgence. Or l'œuvre ne reçoit aucune subvention et vit uniquement des offrandes des bienfaiteurs, offrandes qui ne peuvent suffire aux demandes.

Pour permettre *ces réalisations*, l'œuvre doit faire un gros effort dans l'ordre financier :

— Envoi de lettres circulaires à toutes les personnes ayant déjà fait un don à la suite des appels dans les divers journaux et revues, leur demandant de bien vouloir participer à l'œuvre en donnant régulièrement une fois par an (plus si elles le peuvent) leur offrande.

— Nouveaux appels dans la presse, peut-être aussi à la radio.

— Émission de carnets de timbres dans tous les diocèses.

★

Vous tous qui vous intéressez à cette œuvre, de toute première utilité si l'on veut que les monastères cloîtrés puissent continuer à vivre — que deviendrions-nous si les centres de prière n'étaient plus? — nous venons vous demander d'y participer selon vos possibilités.

En vous remerciant à l'avance de ce que vous voudrez bien faire pour les cloîtres, nous vous assurons dès maintenant de la prière et de la gratitude des Religieuses contemplatives.

E. C.

On peut adresser toute correspondance au Secrétariat de *L'Aide au travail des cloîtres*, ou à la R. M. Michel, directrice du Secrétariat de l'A.T.C., 7, rue d'Issy, VANVES (Seine).

MIChelet 46 20

A TRAVERS LES REVUES

VERS LA MISSION

Fort à propos, le P. Dantinne met en relief dans le numéro de février d'ÉVANGÉLISER les liens qui unissent le carême et la mission. Il commence par stigmatiser les considérations faciles que trop de pasteurs ne manquent pas de faire au seuil du carême : il revient au fidèle de passer saintement le carême pour accumuler des mérites pour le succès de la mission. Une prédication moralisante et superficielle risque de se nourrir de ce thème, à grand renfort d'éloquence, de citations et de symbolisme échevelé. Dans cette perspective, le carême devient une sorte de neuvaine de quarante jours.

Mais ne peut-on guider mieux la ferveur des fidèles ? Le but qu'on leur propose est un grand mystère. La mission est une régénération, une reconstruction en grâce et non point une lessive générale :

> La Mission veut être un moyen de revivifier et d'intensifier la vie religieuse « normale » de la paroisse.

Loin d'être une occasion de liquider le passé pour un certain nombre (elle peut être cela également, *per accidens*), la mission veut être un effort constructif, une mise au point, un relancement d'une communauté chrétienne qui se veut plus fervente et plus apostolique. Dès lors la préparation spirituelle de la mission comportera une mise en valeur de ce qui est à la base de toute vie chrétienne : amour de Dieu, amour du prochain, prise de conscience de la filiation divine et de la fraternité chrétienne. Car ce sera dans la mesure même où les paroissiens vivent leur foi chrétienne généreusement qu'ils seront plus ou moins bien disposés à pousser jusqu'aux extrêmes les leçons des enseignements apportés par les missionnaires. Les tièdes n'y viendront que mollement, les indifférents n'y feront que des apparitions et, sans doute, la grâce peut les toucher à cette occasion, mais elle les touchera probablement moins que les fervents et les généreux. Au temps de la préparation spirituelle de la mission, mettons donc tout en œuvre pour que les fidèles de nos messes du dimanche soient instruits le mieux possible

de la vie chrétienne. Toute prédication (celle qui semble l'ignorer tout autant que celle qui en parle) prépare à la mission, pourvu qu'elle vise directement à éveiller davantage l'amour de Dieu et du prochain non tant comme une œuvre individuelle que comme un témoignage de la communauté.

Cet effort constructif trouve ses bases dans une prédication qui, en s'inspirant des thèmes liturgiques, ouvre les portes du mystère chrétien saisi dans sa totalité. Le carême prépare Pâques. Le chrétien doit vivre du mystère pascal comme du mystère central de sa vie spirituelle. Il doit le vivre au plan personnel, en quête de cette reviviscence spirituelle qu'apporte la grâce; il doit le vivre aussi en tant que membre de la communauté ecclésiale et paroissiale. Fils du peuple des rachetés, le carême et Pâques doivent être pour lui l'occasion d'une insertion plus complète dans la société spirituelle des baptisés.

Pourtant, il est souhaitable qu'on oriente la communauté paroissiale vers la mission. Ne devra-t-on pas recourir aux meilleurs et aux plus généreux pour aider à créer et le cadre et le climat de la paroisse pendant la mission? Heureusement, la liturgie du carême fournit une mine très riche de développements qui permettent de disposer les fidèles à la mission. Le plus souvent, il ne sera même pas nécessaire de parler de la mission. Les thèmes liturgiques sont suffisamment explicités par eux-mêmes. Le carême prépare Pâques, c'est-à-dire qu'il dispose le chrétien à revivre les thèmes de la Création, du péché et du salut par la passion et la mort du Christ. Il les revivra pour son propre compte, au sein de la communauté chrétienne à laquelle, sans s'en douter souvent, il doit tant de grâces, mais aussi collectivement avec une conscience (semblable à celle de l'ancien Israël) du privilège qui est sien : connaître et faire connaître, aimer et faire aimer Dieu.

Dans cette perspective, le R. P. Dantinne nous rappelle très opportunément quelques grands aspects du mystère en les rattachant aux exigences nouvelles de la Mission. Il rend, par exemple, à la Pénitence toute la grandeur spirituelle et ecclésiale qu'une prédication moralisante risque un peu d'oublier :

Sans doute sera-t-il opportun de motiver le pourquoi de ce « jeûne », de cette pénitence. Ce sera donc le rappel de la condition de pécheur qui amènera le chrétien à faire son carême. Mais puisque, à l'horizon, il y a la mission, cette œuvre de revivification de la paroisse par un esprit missionnaire, sans en prononcer le mot, on attirera l'attention sur le rôle rédempteur de toute vie chrétienne. On parlera des possibilités données à chacun de participer à l'œuvre rédemptrice réalisée au Calvaire, en accomplissant *ce qui manque aux souffrances du Christ pour son Corps qui est l'Eglise.*

En feuilletant les textes des messes, il considère tour à tour la vie difficile des chrétiens et les sources contemporaines du mal, l'appel toujours actuel de Satan. Il n'oublie pas que le Peuple de Dieu est aussi une communauté de pécheurs. Si Dieu nous constitue instruments du salut, il désire notre purification pour user de nous avec efficacité. Un

dernier paragraphe suggère quelques orientations qui ne manqueront pas d'inspirer la réflexion des prédicateurs soucieux *d'atteindre* leur auditoire.

Au terme de cet article, on se prend à méditer : ce qui vient d'être dit de la mission paroissiale ne peut-il être appliqué à la mission qui s'implante en terre déshéritée ? Ces fortes exigences d'une Église constituée redoublent leur requête en terre sans le Christ. Parler à un peuple ignorant du Christ, trop oublié par les pasteurs depuis des siècles, parler pour implanter une foi en terre aride, est un mystère plus redoutable encore. Ici, autant et même plus qu'ailleurs, l'utilisation de la liturgie est nécessaire. Si l'on accepte la division entre deux sortes de prédications : d'une part, celle du pasteur parlant de l'autel, entretenant l'assemblée d'une homélie liturgique familière et directe, et, d'autre part, celle du docteur qui instruit de la chaire, on est forcé de convenir que cette dernière est, dans bien des cas, difficile. Je pense surtout à ces terres abandonnées, à ces masses si éloignées de la culture pendant des siècles, à ces populations de banlieue mêlées, déracinées, brimées, oubliées : elles peuvent difficilement entendre un message qui se sert d'une culture déjà avancée comme moyen d'expression. La prédication trop « cultivée » ne les touchera pas. Par ailleurs, la liturgie, dans sa forme actuelle, est terriblement lointaine pour leurs esprits si peu disposés à l'effort intellectuel. Le premier devoir du pasteur, du missionnaire qui connaît leur vie et leurs habitudes humaines, est de leur proposer le contenu de la liturgie pascale en des mots qui les atteignent. Dans ces perspectives, la prédication homélitique de l'autel, de cet autel qui est la raison même de la liturgie, cette parole de Dieu est le pain nécessaire à leur foi. Le carême est un sermon sur Pâques, mais encore faut-il avoir l'âme missionnaire pour entretenir pendant ce temps cette didascalie continue.

ISAIE ET LE SAINT

Dans le numéro de janvier de la Revue diocésaine de Tournai, J. Ponthot nous retrace la physionomie religieuse d'Isaïe. Nous avons certes pleinement raison de lire les prophètes dans la lumière du Christ qui est le but et la raison de leurs oracles. Il ne faut tout de même pas oublier la figure du prophète lui-même. Si Jérémie est favorisé sur ce point par les similitudes de sa vie et de ses souffrances avec celles du Christ, la personnalité religieuse d'Isaïe risque de demeurer trop souvent dans l'ombre :

> Pour le chrétien et surtout pour le prêtre, il n'est pas sans intérêt de reprendre directement contact avec la littérature prophétique, en essayant de situer les oracles dans le concret des circonstances où ils

furent prononcés et de découvrir, au delà du message, l'âme même des hommes de Dieu qui en furent les hérauts. (...) Parmi les prophètes dont les Livres saints nous ont conservé des souvenirs ou des oracles, Isaïe occupe une place de tout premier plan. Il est indiscutablement une des plus grandes figures de l'Ancien Testament et même de l'histoire religieuse de l'humanité en général. Certes, dans l'ensemble des textes qui nous ont été transmis sous son nom et auxquels il doit une partie de son prestige, il en est que la critique contemporaine considère désormais comme inauthentiques. Mais même ceux-là suggèrent à leur façon combien la mémoire d'Isaïe est restée vénérée dans la tradition juive.

L'auteur se réfère alors à la grande vision inaugurale du livre, l'apparition du Dieu trois fois saint assis sur son trône, drapé dans un vêtement qui remplit le temple, adoré par les anges qui entonnent le cantique de la majesté divine.

> En faisant ce récit, bien après les événements peut-être, le prophète semble encore subjugué par la Présence immense. Il a vu le Dieu de majesté; il a reçu, dans une expérience privilégiée, la révélation bouleversante de la « Sainteté » de Yahweh ! Tout la description qu'il en fait tend à évoquer par de puissants symboles celui que la raison ne peut définir. Car Yahweh n'est pas « le Dieu des philosophes et des savants », il est « le Dieu vivant », dont le mystère épouvante et attire, le Dieu fascinant et terrible à la fois, inaccessible et proche, le Dieu personnel aussi et qui s'adresse à l'homme.

Dieu ne se révèle ainsi au prophète que pour l'envoyer en mission : celle-ci s'annonce pénible, mais plein du feu divin dont il vient d'entrevoir le brasier, tout inspiré par cette révélation, il accepte de porter ce message dans un monde mal disposé pour l'accueillir :

> La mission dont le Seigneur l'a investi, Isaïe la poursuivra désormais sans faiblir. Nous ne pouvons accompagner ici le prophète dans le détail de son ministère, mais nulle part il ne manifeste les défaillances ou les conflits intérieurs d'un Jérémie; il semble ne pas connaître non plus les hésitations d'un Moïse. Il est pleinement et uniquement homme de Dieu, il s'est identifié, pour ainsi dire, à sa fonction. S'il reste homme d'État et homme d'action, c'est pour faire triompher les directives qu'il reçoit de Yahweh et que les malins de ce monde risquent de mettre en échec par les calculs de leur diplomatie. Le salut est dans la foi en Yahweh et non dans les combinaisons d'alliances humaines : « Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas ! »

L'auteur enfin analyse ce message pour montrer qu'il n'est qu'un reflet de l'expérience ineffable du début :

> L'originalité d'Isaïe ne réside pas tellement dans l'introduction d'idées nouvelles, mais plutôt dans une intime compréhension des grandes réalités surnaturelles et dans une aptitude étonnante à les suggérer. Le fils d'Amos n'a pas inauguré la prophétie de malheur; il n'est pas le seul ni le premier à avoir dénoncé la déchéance des mœurs et le formalisme du culte. Mais il reste celui qui a vu la majesté du Seigneur Yahweh et qui, dans cette expérience de la « Sainteté » de Dieu, a éprouvé jusqu'à

l'épouvante ce qu'est le péché de l'homme. Devant la gloire du Dieu Saint, toute créature lui est apparue dans sa souillure sacrilège. Dès lors, ce n'est plus seulement le vice, mais également la légèreté et l'indifférence qui lui paraissent intolérables; car le Saint d'Israël n'est pas un Dieu qu'on oublie ou qu'on trompe, c'est le Dieu Vivant auquel on donne pleinement sa foi. Le seul espoir du peuple est que, de sa souche pourrie, surgisse encore « un rejeton de sainteté », un petit reste de croyants.

On pourrait toutefois introduire ici une utile distinction entre la partie du livre d'Isaïe qui précède le chapitre 40 et celle qui le suit. Cette deuxième partie est plus théologique, elle se présente comme une ardente réflexion sur la loi et l'histoire du salut. Elle sait que l'humanité désorganisée par le péché doit être *recréée* par l'auteur du monde. Elle discerne dans les figures du serviteur le visage du Juste à venir, elle ouvre les perspectives d'une rédemption universelle qui atteindra les îles les plus lointaines. On trouve dans cette partie bien des thèmes que saint Jean reprendra. Nous sommes d'accord avec l'auteur quand il analyse le retentissement de l'expérience religieuse initiale sur tout le message d'Isaïe, mais nous ne pouvons refuser à la deuxième partie du livre une puissante originalité qui ouvre déjà les portes du Nouveau Testament

A.-M. C.

LES LIVRES

BIBLE ET THÉOLOGIE

Abbé GUILLAUME : *Jeûne et charité*. Préface de Mgr RODHAIN. Éd. S.O.S., Paris, 1954; 180 pp.

Cette thèse, soutenue à la Grégorienne de Rome, illustre sur un point précis la régression des mœurs chrétiennes — puis de l'enseignement — qui s'est généralisée à la fin du moyen âge et dont nous souffrons encore aujourd'hui. Depuis cinq ou six siècles, en effet, la morale et la vie chrétienne ont cessé pratiquement d'être conçues comme animées et finalisées par la charité : elles n'apparaissent plus guère que comme un tissu de préceptes et de pratiques. On jeûne parce que c'est un précepte d'Église, et cela suffit à satisfaire les consciences chrétiennes. De nos jours, en effet, le jeûne — ou du moins ce qu'il en reste — n'est plus qu'une formalité dont on s'acquitte sans conviction et dont on est soulagé d'avoir à s'accuser quand on croit n'avoir rien à dire en confession.

Le jeûne, comme tous les préceptes moraux et liturgiques, n'a un sens et de fécondité chrétienne que s'il est ordonné à la charité. Les lecteurs de cet ouvrage seront bien étonnés et se réjouiront grandement en lisant les nombreux textes — d'Isaïe à Pierre Lombard et, surtout, de saint Augustin à saint Léon — qui, tous, affirment avec force que le jeûne en lui-même ne sert à rien et qu'il n'a de fécondité chrétienne que par la charité : il s'agit de jeûner pour pouvoir donner aux pauvres la nourriture dont on s'est privé : « C'est pourquoi nous vous recommandons, dit saint Léon, de rendre fructueux votre jeûne par la générosité de vos aumônes, vous réjouissant que, par vous, le Seigneur nourrisse et vête ses pauvres. » Ce texte, et tous les autres cités par l'auteur, sont magnifiques... et accablants quand on pense à ce que nous avons perdu en oubliant cette tradition si fortement attestée. Animé par la charité fraternelle, le jeûne reprend tout son sens et son actualité. La mentalité contemporaine est, en effet, toute prête à faire cette redécouverte du sens chrétien fraternel du jeûne. Il nous appartient de la répandre par l'exemple et la parole.

A. PLÉ.

La mort et l'au-delà. « Témoignages ». Cahiers de la Pierre-qui-Vire. Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 2e édition; 192 pp.

Cinq parties en ce recueil d'études sur la mort :

Comment on meurt : de la déclaration sinistre de Jean Rostand : « Lorsqu'on tombe, c'est tout de bon », à la mort pleine de foi et d'amour de Catherine de Sienne et de Thérèse de Lisieux.

Le sens chrétien de la mort d'après la Bible et la Tradition, où il faut noter d'excellentes pages de Dom Ghislain Lafont sur « la mort, vocation surnaturelle ».

La présence des morts, question si débattue actuellement et qui donne lieu parfois à de si troubles réponses. Si l'on ne peut, pensons-nous, partager toutes les opinions de Pierre Ayraud dans sa *Note sur le spiritisme,* il faut louer sans réserve l'article de l'abbé Philippeau, *Le sort des âmes d'après la liturgie.*

La quatrième partie : « Dialectique de la vie et de la mort », comprend entre autres une bonne étude de Dom Dubuisson : *Angoisse et mort,* et de beaux textes de saint François de Sales, sainte Thérèse d'Avila, sainte Catherine de Sienne.

Les derniers articles, enfin, traitent du sens de la mort dans les différentes civilisations et montrent à quel point le monde moderne perd le respect des morts.

Peut-être, dans cette formule de cahiers consacrés à un sujet, pourrait-on creuser davantage chaque aspect de la question en réunissant moins d'articles...

M.-L. T.

Liber Psalmorum, publié par les soins de A. Mayer, curé de Gutenberg. Éd. Katholisches Bibelwerk, Stuttgart Bad Cannstatt, 1954.

Le Katholisches Bibelwerk de Stuttgart, dont le rôle principal est de divulguer les Saintes Écritures parmi les catholiques et d'aider ceux-ci à en prendre intelligence, nous présente en un magnifique volume relié toile l'édition en hébreu et latin du livre des Psaumes. C'est un signe des temps qu'un curé, chargé de paroisse, ait mis à jour un tel ouvrage destiné simplement « aux prêtres et aux étudiants de théologie ».

Le texte hébreu est celui de la Massore, tel que l'a édité Kittel; cela permet à l'auteur, en renvoyant à Kittel et à diverses éditions allemandes récentes, de réduire à très peu de chose l'appareil critique. Le texte latin, en face, est celui dit du « nouveau Psautier ».

Souhaitons grand succès au travail de l'abbé Aloys Mayer.

A.-M. H.

Jacques Bur : *Leçons sur la Bible.* Coll. « Présence du catholicisme ». Téqui, Paris, 1954; XII-125 pp.; 360 fr.

M. l'abbé Bur, en son Avant-propos, nous avertit modestement que ses conférences d'initiation destinées au grand public n'ont « pas la prétention de contribuer au progrès des sciences scripturaires ». Elles expliquent comment il faut lire la Bible pour y trouver la vérité religieuse dont elle est chargée, sans achopper aux problèmes mal posés par la science ou l'histoire, en tenant compte du contexte, du genre littéraire, de l'interprétation de l'Église. Il est vrai qu'il n'y a là aucune nouveauté et que la présentation n'est pas très attrayante (les passages demeurés en style parlé après le remaniement ne sont guère plus animés que le reste). Mais ce petit livre, venant après d'autres, fournira à son tour une introduction claire et sûre à l'ensemble des problèmes généraux relatifs à la Bible. Il rendra service pour faciliter aux laïcs ou même aux séminaristes le premier contact avec les Livres saints : dans le texte, ils trouveront la doctrine reçue et les notes leur offriront, avec de larges

citations de *Divino afflante*, d'utiles indications bibliographiques.

L.-M. D.

O. LOTTIN, O.S.B. : *Morale fondamentale*. Biblioth. de théologie, sér. 2, vol. I. Desclée et Cie, Paris-Tournai, 1954; 556 pp; 1760 fr.

On est heureux de signaler l'ouvrage de Dom Lottin qui ajoute un volume important à la Bibliothèque de théologie récemment lancée par la maison Desclée. La réputation de l'auteur est solidement établie. Ancien professeur de théologie morale à l'Université de Louvain, entré à l'abbaye du Mont-César en 1914, il y poursuivait le même enseignement enrichi et illustré par d'importants travaux de première main sur nombre de théologiens du moyen âge. Dom Lottin est donc admirablement armé pour composer un excellent manuel de théologie morale; il ouvre des perspectives historiques capables de revivifier ce genre littéraire; il bénéficie de l'expérience d'une vie professorale pour une exposition claire et méthodique; il est accueillant aux exigences de la vie chrétienne d'aujourd'hui; enfin sa longue expérience le met à l'abri de tout engouement trop naïf, lui donne le sens du relatif, lui inspire le goût des solutions réelles, pratiques, sagement équilibrées.

Tant de qualités rendent aisée et agréable la lecture de l'ouvrage. Une introduction traite généralement de la nature théorique et pratique de la science morale, de l'ordre à établir dans les traités et des problèmes de méthode. Ensuite viennent les huit chapitres qui composent le corps de l'ouvrage : psychologie de l'acte humain, imputabilité de cet acte, normes de la moralité, moralité de l'acte humain, la vie consciencieuse, la vie vertueuse, la vie pécheresse, la vie méritoire. Entre les chapitres, s'insèrent de nombreuses notes complémentaires où l'auteur a fait passer le fruit de recherches érudites et prend position en certaines controverses.

Cette seule énumération donne une idée suffisante de la richesse et aussi de l'ordre qu'on admire dans cet ouvrage. Pour en dégager plus profondément les qualités, on nous permettra de formuler quelques appréciations fondées sur une étude sympathique et attentive.

Si l'on compare cette morale fondamentale aux œuvres similaires, l'impression est excellente. On a le sentiment d'une libération spirituelle, comme si les travaux spéciaux qui peu à peu nous ont rendu intelligible la morale de saint Thomas, en la replaçant dans son contexte vivant et historique, sortaient enfin des cercles érudits pour déboucher au grand jour dans l'enseignement scolaire. Cependant, pour remplacer les manuels, il ne suffit pas absolument de les surpasser; il faut encore rendre exactement les services qu'on attend d'eux. Sur ce point, la *Morale fondamentale* de Dom Lottin n'a peut-être pas encore atteint sa formule parfaite. Sommes-nous d'ailleurs en présence d'un véritable manuel, destiné aux étudiants? Les notes complémentaires, si précieuses à tous égards, qui s'insèrent entre les chapitres, semblent témoigner d'un état encore « militant » de la doctrine; il y a des erreurs de méthode à rectifier, des analyses à élucider et l'on conçoit que l'auteur s'attarde à cette besogne nécessaire, y consacre un effort distinct. Cependant, on peut souhaiter que ces développements, une fois la position conquise, s'intègrent mieux, se décantent, se fondent de façon plus organique dans l'exposé d'ensemble. Sans doute est-il bon de pouvoir lire, dans ce manuel, quelques beaux textes d'auteurs anciens plus illustres ou moins connus; mais il y a un parti à saisir, une proportion à observer, car si l'on prétend donner d'une doctrine un aperçu un peu exact, qui ne soit pas une caricature ou un profil simplifié, quelques extraits d'une demi-page se

révèlent insuffisants, et si l'on fait davantage on sort probablement des lois du genre. L'ouvrage, en son état présent, porte encore trop la trace des études monographiques auxquelles Dom Lottin a consacré tant de veilles, alors que le fruit de ces études, parfaitement digéré et assimilé, devait seul être retenu et disparaître en quelque sorte dans une œuvre nouvelle.

De plus, si les manuels offrent un avantage irremplaçable, c'est celui de munir l'étudiant de bonnes définitions, heureusement frappées et d'une exactitude irréprochable, sur lesquelles s'appuient les articulations et grandes divisions de la matière traitée. Or, de ce point de vue, il y a dans l'ouvrage quelques formules imparfaites. Bornons-nous à signaler la définition, à coup sûr importante dans un ouvrage de cette sorte, qui est donnée de la moralité. On la trouve page 26, mais on la rencontre en plusieurs autres endroits, ce qui donne à penser qu'elle est proposée sérieusement, après réflexion, et qu'il ne s'agit pas d'une formule tombée de la plume et demandant à être interprétée : « La moralité est un rapport de convenance (ou d'opposition) entre un acte humain et les normes de la moralité. » Ne contestons pas le fond de la pensée. Il reste que, comme définition, la formule mérite d'être critiquée, attendu qu'elle introduit la notion de moralité dans la définition de celle-ci. Cette offense à la logique trahit peut-être une incertitude ou une lacune dans le fond de la pensée, mais nous n'insistons pas.

Qui sait d'ailleurs si cette critique que nous voudrions ne pas rencontrer ne nous attend pas à un autre détour ? L'auteur se veut très sincèrement thomiste; il l'est effectivement si cette épithète a un sens. Il a une connaissance familière des œuvres de saint Thomas, du contexte général où elles s'inscrivent historiquement et, en somme, de tout le développement de la doctrine morale dans le monde chrétien. Avec cela, l'auteur revendique explicitement et loyalement le droit de s'écarter de saint Thomas, soit pour renoncer à certaines doctrines aujourd'hui désuètes et sans intérêt pour nous (les symétries plus ou moins traditionnelles et ingénieuses entre vertus, dons, béatitudes et autres septénaires, par exemple), soit pour s'attacher à des études à peine effleurées par saint Thomas (formation du jugement de conscience), voire pour amender certaines conclusions que saint Thomas avait admises en même temps que ses contemporains, sans y tenir personnellement, les théologiens médiévaux ayant parfois été induits en erreur faute de connaissances historiques aujourd'hui acquises. Dom Lottin a parfaitement raison de revendiquer cette liberté et nul ne saurait pour autant contester la sincérité ni l'authenticité de son thomisme. Mais qu'est-ce qu'être thomiste ? Saint Thomas est moins pour nous une autorité que l'on doit suivre et dont on ne se sépare qu'en s'excusant, qu'un maître dont on s'efforce d'approfondir la pensée parce qu'elle a une valeur formatrice incomparable. Alors il se peut qu'on s'écarte d'une conclusion thomiste; nul maître digne de ce nom ne contraindra jamais ses disciples à maintenir coûte que coûte ses propres positions. Mais l'on aura chance de s'élever sur les pas du maître à un certain niveau de réflexion et de ne pas laisser de côté quelque dimension importante de la doctrine. Écartez-vous des conclusions du maître si la vérité vous y contraint; mais demandez-vous d'abord si vous les avez bien comprises et si vous en avez saisi toutes les raisons.

Tout compte fait, la critique la plus grave et sans doute la plus sensible que nous ferions à l'auteur, c'est que son livre, si fidèle qu'il se veuille et qu'il soit à la pensée de saint Thomas, avec toutes les richesses qu'il prodigue à l'étudiant et avec la sûreté de jugement qui le caractérise,

ne parvient pas à évoquer autant qu'on le souhaiterait certaines vues simples et primitives qu'on néglige trop souvent en les taxant de généralités et de présupposés métaphysiques. Or, c'est cela qui apporte la dernière lumière, faute de quoi les formules sont creuses et engendrent les malentendus.

L'idée de moralité, chez saint Thomas, n'est pas aussi primitivement liée à celle de norme que ne le suggère Dom Lottin avec tous les auteurs modernes. Il ne s'agit pas, certes, d'exclure les normes; mais il y a bien une raison à ce déplacement d'accent. Pour saint Thomas la moralité des normes n'est pas première: elles sont morales analogiquement, parce qu'elles ont quelque rapport avec les actes moraux dont elles dirigent la conception et l'exécution. On doit chercher dans une métaphysique de l'être et du bien, de la nature et de la conduite selon le vœu de la nature, l'explication pleinement satisfaisante des normes elles-mêmes. L'auteur répondra qu'il en convient et qu'il l'a dit; c'est vrai, mais on a le sentiment qu'il l'a dit par acquit de conscience et qu'il était moins à l'aise sur ce plan, de sorte qu'il s'est hâté de descendre au plan psychologique sans exprimer tout le suc des principes admis. Il risquait ainsi de construire, sinon tout à fait en l'air, du moins en surchargeant son exposé d'une problématique étriquée, trop occupée de questions déjà particulières qui se seraient résolues d'elles-mêmes ou ne se seraient pas posées si les assises métaphysiques en avaient été plus clairement dégagées et exploitées.

Il est certain, d'autre part, qu'une insistance plus continue et plus explicite sur les principes ontologiques aurait mis en meilleure lumière le « naturalisme » de la morale thomiste, ses attaches physiques. Qu'on le veuille ou non, il faut recourir à une nature pour donner le dernier mot sur le bien et le mal, comme aussi sur les normes de la moralité. Bien entendu, cette conception naturaliste n'a rien de laïque et elle s'applique éminemment à l'être de grâce, participation en nous de la nature divine. Ceci dit, l'idée même de mettre en doute la nécessité des vertus morales infuses se révèle absurde. Sur ce point, comme sur les autres, l'information de l'auteur est sans défaut; il expose exactement (p. 413) les raisons avancées par saint Thomas en faveur des vertus morales infuses, sous la forme d'une analogie entre l'organisme naturel et l'organisme surnaturel; mais la nécessité physique du raisonnement semble lui échapper puisqu'il prétend faire droit à l'argument thomiste en invoquant l'influence de la vertu de foi « se greffant sur la raison pratique » et celle de l'intention de charité pénétrant de son propre dynamisme l'acte posé en vertu de cette intention. L'idée de greffe n'aurait-elle pas dû faire songer à une transformation de nature? Quant à l'influence de l'intention transformant l'acte, nous en restons à une explication verbale et imaginaire, car il est impensable qu'un *acte* reçoive quelque modification que ce soit. *Agere sequitur esse.* C'est bien plus profondément qu'il faut concevoir la transformation, au niveau de la nature même, qui va révéler ce qu'elle est devenue en posant l'acte surnaturel qui lui convient désormais, grâce aux ressources vertueuses nouvelles qui caractérisent nécessairement cette nature nouvelle, comme toute nature. Aucune influence ne peut *ajouter* à un acte la qualité de surnaturel et ce n'est pas pour *rendre* surnaturels nos actes qu'il faut faire appel aux vertus infuses. Mais si notre essence est surnaturalisée par la grâce, comme par une sorte de nature infuse, il s'ensuit nécessairement que les puissances et vertus qui constituent l'organisme opératif de cette nouvelle nature sont infuses avec elle et que les actes bons ou vertueux, propres et caractéristiques de cet être nouveau, sont d'une autre espèce que ceux qui

conviendraient sans elle. Il est vrai que cette morale fondamentale ne traite pas de la grâce; il est dès lors assez vain de discuter, en thomistes, de l'existence des vertus infuses.

En somme, livre excellent si on le compare, laissant encore à désirer si on le considère de près. Nous ne sommes nullement scandalisé de voir l'auteur adopter telles thèses étrangères à saint Thomas; mais nous nous demandons si, ce faisant, il n'a pas négligé une dimension de la doctrine et méconnu quelque nécessité profonde. En tout cas, nos remarques ne veulent aucunement contester l'importance, la nouveauté, la qualité de cet ouvrage, soit dit pour emprunter une formule courante qui n'est pas ici simple clause de style ou de politesse, mais l'expression sincère de notre admiration, de notre gratitude... et de notre attente.

J. Tonneau.

Herbert DOMS : *Vom Sinn des Zölibats*. Verlag Regensbeng, Münster, 1954; 68 pp.

Sur le sens du célibat ecclésiastique les considérations morales sont plus fréquentes que les réflexions théologiques. Celles-ci font la valeur de cet opuscule. L'auteur se livre d'abord à une brève enquête dans l'Ancien Testament, chez les Pères et les scolastiques, saint Albert, saint Thomas, saint Bonaventure. Deux grandes idées se dégagent : celle d'une pureté rituelle ou liturgique et celle d'une perfection personnelle, mais ces idées s'enrichissent au cours des âges. Le prêtre est solitaire parce qu'il est consacré à la génération spirituelle des enfants de Dieu; il a un rôle pastoral de berger de l'Église; il est le prédicateur de la vérité révélée. Dans la partie systématique, le point central qui organise tous les autres et justifie en définitive le célibat consacré, c'est que le prêtre est le représentant sacramentel du Christ, le signe vivant et le continuateur de la médiation sacerdotale par excellence. Dans cette perspective l'auteur étudie la virginité de Jésus, celle de Marie, la relation du prêtre à l'une et à l'autre, le rapport entre le sacerdoce, le mariage et l'Église. Il arrive ainsi à la conclusion que ce ne sont ni la pureté rituelle, ni la perfection personnelle qui *fondent* le célibat, mais la signification du Christ médiateur. Aussi le célibat est-il plus essentiel à la fonction sacerdotale que la pauvreté, par exemple. Le sacerdoce ne s'identifie cependant pas au célibat, comme l'histoire le montre, puisqu'il ne s'affermit définitivement en Occident que relativement tard; ce point aurait pu être souligné davantage. L'auteur montre aussi envers les secondes noces une sévérité peut-être exagérée. Il n'empêche que cet opuscule est documenté, intéressant, bien pensé et qu'une traduction française serait la bienvenue.

A. Léonard.

Karl RAHNER, S.J. : *Schriften Zur Theologie*. Benziger Verlag, Einsieldeln Zürich Köln, 1954; 414 pp.; Fr. 19.80.

Le P. K. Rahner, d'Innsbrück, est l'un des théologiens de langue allemande dont la réputation a franchi les frontières. Il n'est pas seulement un historien des doctrines, dont l'érudition fait notre admiration, mais aussi un systématicien vigoureux. L'ouvrage présent recueille une série d'articles de « théologie systématique » dispersés jusqu'à présent dans diverses revues de langue allemande. Cet ouvrage comprendra deux tomes. Le premier seul est encore paru. Un sous-titre avertit que celui-ci aborde les thèmes suivants : Dieu, le Christ, Marie et la Grâce. Nous ne pouvons malheureusement pas songer à présenter et à analyser ici chacun de ces articles. Signalons seulement les deux études si neuves et si éclairantes sur l'Immaculée Conception et l'Assomption (surtout la première d'entre elles), auxquelles nous pou-

vons joindre celle, importante, sur le difficile problème du développement du dogme. Le P. Rahner y développe avec vigueur des idées naguère exposées par le P. de Lubac. L'étude sur « Dieu dans le Nouveau Testament » aborde le problème si actuel des rapports entre la connaissance naturelle de Dieu et celle que nous apporte la Révélation. L'article sur le Christ est en réalité un petit traité de « méthode théologique ». Signalons encore les deux études sur le monogénisme et sur « Nature et Grâce ».

Certes, ces études sont souvent ardues, écrites même parfois dans un style un peu lourd et compact, mais celui qui se donnera la peine de les lire intégralement ne regrettera pas son effort. Souhaitons même que plusieurs de ces études trouvent un traducteur qui leur procurera un plus grand nombre de lecteurs.

F. Refoulé.

Pasteur Marc Boegner : *La Vie triomphante*. Éd. Berger-Levrault, Paris, 1954; 142 pp.; 320 fr.

Sous le titre *La Vie triomphante*, le pasteur Boegner vient de publier les six sermons qu'il prononça lors du Carême 1953, en l'église réformée de Passy. Ce sont autant de belles et profondes méditations sur la souffrance, la mort et l'espérance de la gloire, dont l'auteur nous avoue qu'elles furent mûries dans la douleur. Pourtant la prédication la plus émouvante nous a semblé celle intitulée « L'accession à la vie triomphante », où le pasteur Boegner décrit l'acheminement du chrétien vers Dieu, c'est-à-dire sa sanctification, la transformation totale de sa vie que réalise dès maintenant la grâce divine et qui en fait « dès ici-bas et maintenant une anticipation de la vie éternelle », car « dans le temps, nous sommes appelés à devenir un homme d'éternité » (p. 92). Le sermon intitulé, « La communion des saints », hardi de la part d'un réformé, paraîtra sans doute encore un peu timide à un catholique, mais nous espérons que nombreux soient ceux qui entendent « l'appel œcuménique » qu'adresse à cette occasion le pasteur Boegner.

F. Refoulé.

Otto Weber : *La Dogmatique de Karl Barth*. Introduction et analyse, traduit de l'allemand par F. Ryser, J. de Senarclens et J. G. Bodmer. Éd. Labor et Fides, Genève, 1954; 240 pp.

Karl Barth : *Dogmatique* Ier vol. *La Doctrine de la Parole de Dieu, Prolégomènes à la Dogmatique*, t. I, IIe partie. Éd. Labor et Fides, Genève, 1953; 188 pp.

Les lecteurs du dernier ouvrage du P. Bouyer, *Du protestantisme à l'Église*, ont peut-être été étonnés de voir que celui-ci plaçait Karl Barth sur le même rang que Luther et Calvin. « Il a fallu, sans doute, attendre jusqu'au théologien contemporain K. Barth, écrit-il par exemple, pour trouver une formulation qui rendît pleine justice à ce qu'est pour le protestantisme la « Parole de Dieu » dont il vit » (p. 132). Or, malgré les efforts du pasteur Maury, l'œuvre de Barth demeure encore peu connue en France. Cela tient non seulement à la difficulté de la langue, mais aussi à l'ampleur de l'œuvre, que Barth lui-même compare à « ces énormes et lourdes machines que sont les transatlantiques ». La *Kichliche Dogmatik* en cours de publication compte à l'heure actuelle près de huit mille pages ! La pensée de K. Barth n'est pas non plus toujours aisée à saisir. Une introduction à la « Dogmatique » n'est donc pas superflue. Celle d'Otto Weber, classique en Allemagne, présente cet avantage que Karl Barth s'y reconnaît. Cet ouvrage, se bornant souvent à analyser presque page par page la *Dogmatique*, permet aussi au lecteur de facilement retrouver les passages qu'il voudra étudier de plus près.

Car cette introduction naturellement ne saurait dispenser de la lecture de l'œuvre elle-même. On serait heureux de pouvoir se référer à une traduction française. Grâce au courage des pasteurs Senarclens et Ryser, nous disposons déjà de la traduction du premier chapitre et des deux tiers du second chapitre de la *Dogmatique*. Ce sont du reste les plus importants, ceux qui contiennent la clef de toute la doctrine de Barth. Sans doute, nous ne pouvons pas finalement accepter celle-ci, mais cette « grande voix », comme on l'a dit, ne saurait nous laisser indifférents, et le P. Bouyer a bien montré tout ce que nous pouvons retenir d'elle.

F. Refoulé.

SAINTS ET TÉMOINS

Bede GRIFFITHS, O.S.B. : *The Golden String*, The Harvil Press, London, 1954; 170 pp.; 12 s. 6 d.

Ce livre, d'un bénédictin anglais, pourrait bien un jour être considéré comme une des plus belles autobiographies religieuses de notre époque. Une traduction vient d'en être donnée par les éditions Corrêa sous le titre : *Le fil d'or*; mais le charme de cet écrit est si lié à une culture purement britannique qu'il serait dommage de ne pas remonter à l'original quand on le peut.

Nous y suivons avec passion l'évolution qui a amené un jeune Anglais, très détaché de son anglicanisme assez conventionnel, d'abord à une véritable mystique philosophique, très proche du meilleur Wordsworth, puis à un approfondissement de ses plus personnelles expériences d'adolescent, enfin à la découverte du vrai christianisme, et finalement du catholicisme, comme la seule authentique réalisation de l'Évangile. Mais le plus remarquable, peut-être, dans ce témoignage, est la découverte toute spontanée de la nécessité d'une ascèse pour parvenir à une vérité qui soit autre chose qu'une donnée purement intellectuelle. Sur la fécondité d'une vie de dépouillement volontaire et de solitude avec Dieu, ce livre constitue un des documents les plus purs et les plus convaincants qui soient. Il n'est donc pas surprenant que la découverte du catholicisme ait coïncidé pour l'auteur avec son entrée dans la voie monastique.

Est-ce à dire que cet admirable livre ne suscite aucune critique ? Ce n'est pas le cas. Sans qu'il tombe du tout dans l'esthétisme, qui aurait pu être la rançon de son étonnante culture, l'auteur (est-ce l'effet d'une pudeur très britannique ?) paraît n'avoir été guère touché par l'expérience du péché, de la souffrance et de la mort: Plus surprenante encore et plus décevante est l'indéniable retombée de l'intérêt que suscite son témoignage quand il est une fois parvenu au port de la vrai foi et de la vie bénédictine. Jusque-là, rien n'était plus beau et plus émouvant que la découverte progressive de Dieu comme de quelqu'un. Après cela, on reste un peu sur l'impression que le catholicisme et la vie monastique elle-même ont apporté à l'auteur plutôt la satisfaction d'un système de pensée rigoureuse et d'un cadre de vie idéale que la rencontre personnelle vers laquelle tout semblait tendre si évidemment. Une fois encore, on veut croire que la pudeur des sentiments les plus profonds est la seule cause de notre légère, mais incontestable déception. C'est par là pourtant que ce livre, de cent coudées au-dessus de celui de Thomas Merton par sa valeur intellectuelle et par sa distinction morale, lui reste cependant indéniablement inférieur. Il n'y apparaît pas finalement avec la même évidence que Dieu, Dieu seul, vaut infiniment mieux que tout le reste.

En revanche, rien n'est plus admirable, et rien n'est plus rare parmi les convertis, surtout les convertis anglo-saxons, que l'équité, la persévérante sympathie avec laquelle l'auteur a su parler de ses premiers coreligionnaires, qu'il s'agisse de grands noms du passé comme Hooker, ou de figures contemporaines, comme C. S. Lewis. Ce très beau livre est un bon livre.

L. B.

La Légende franciscaine. Textes choisis, traduits et annotés par Alexandre MASSERON. « Textes pour l'Histoire sacrée », choisis et présentés par DANIEL-ROPS. Éd. Arthème Fayard, Paris, 1954; 376 pp.; 850 fr.

François ! Qui de nous n'a éprouvé une sorte de déception chaque fois qu'il s'est essayé d'en parler ou d'en lire une biographie pourtant réputée. C'est qu'en lui, comme le dit fort bien Daniel-Rops au début de son introduction, « s'incarne, avec tout ce que cela peut comporter de nostalgique pour les hommes du XX^e^ siècle, l'idéal chrétien de charité et d'amour universel vécu dans la plénitude et la simplicité ». C'est qu'aussi chacun de nous se « fait *son* saint François » et qu'il en rêve dans le secret de son âme.

C'est pourquoi nous sommes heureux de trouver ici seulement les textes les plus anciens, dans leur diversité et leur contradiction; car dès la mort de François, les frères se divisèrent. Thomas de Celano, chef de file de la Communauté avait « son saint François à nous proposer ». Frère Léon, chef de file des spirituels, avait aussi le sien. L'avantage d'un pareil recueil est de ne nous imposer aucune version et de permettre à chacun de se faire librement *son* saint François. Les textes, fort bien traduits et présentés par M. Masseron, gardent beaucoup de leur fraîcheur originelle. Enfin, les auteurs ont eu l'heureuse idée de ne pas arrêter la légende franciscaine avec François, mais de la prolonger chez ses frères, en nous présentant brièvement l'histoire des trois branches, surtout en nous évoquant l'extraordinaire épopée missionnaire des Frères Mineurs qui, mieux que tout, témoigne de leur authenticité évangélique.

F. REFOULÉ.

Cardinal MCGUIGAN, J. KELLER, J.-B. SHEERIN, etc. : *Pourquoi je suis devenu prêtre.* Préface de Mgr RODHAIN. Traduit par A. DE NOBLET. Mame, Tours, 1954; 260 pp.; 640 fr.

« Pourquoi êtes-vous devenu prêtre ? » — A cette question, un certain nombre de prêtres américains (plus deux Canadiens et un Australien) choisis parmi les personnalités ecclésiastiques bien connues ont répondu de façon variée (mais ordinairement bien américaine) et, à cause de cela, intéressante. Certaines réponses sont « édifiantes », d'autres banales, d'autres amusantes : telle celle de ce futur Dominicain qui, dans son enfance, « hésitait entre la profession de sergent de ville et celle d'évêque » (p. 112). Il ressentait « la puissance, l'autorité et la gloire des policiers et des automobilistes », mais éprouvait « que papes et évêques accomplissaient aussi de grandes choses, de sorte qu'il fallait également considérer ces métiers-là » (*ibid.*).

L'intérêt de l'ouvrage aurait cependant gagné à ne nous présenter que des vocations typiquement sacerdotales. Celle de Trappiste, par exemple, est ordinairement une vocation à la retraite et au silence du cloître et, secondairement, une vocation « sacerdotale »; celle qui nous est ici présentée, si belle soit-elle, est plus typiquement monastique que sacerdotale.

A.-M. H.

Dom PLACIDE COUSIN : *Abbon de Fleury-sur-Loire.* Lethielleux, Paris, 1954; 240 pp., 3 cartes; 950 fr.

Il est difficile à l'hagiographe du

XX^e siècle de faire de « saint Abbon » de Fleury une vie de saint édifiante; non certes qu'il n'ait été un saint authentique, mais du fait de la distance en quelque sorte psychologique et sociale qui nous sépare des hommes de ce X^e siècle turbulent. Nous devinons bien que cet homme fut un grand Abbé, et même un grand seigneur, nous voyons avec quelle justice et quelle magnanimité il devint l'arbitre des Abbés, des évêques et des rois, nous admirons sa science d'astronome si nécessaire en ce temps-là pour le comput de Pâques, ses capacités de moraliste; nous jugeons de son équité dans les lettres qui nous restent de lui, mais nous avons quelque mal à recomposer cette âme « de travail, de dévouement, d'intrépidité », et aussi de piété, de ce grand réformateur et de ce grand justicier qui mourut de la main d'un de ses serviteurs (ou peut-être d'un moine?) dans une grande dispute de moines au monastère de La Réole, près de Bordeaux, où il était venu mettre la réforme. Disons cependant que Dom Placide Cousin y a réussi assez bien et qu'il nous donne en tous cas une monographie d'un intérêt capital pour ceux qui s'intéressent à l'histoire monastique, ecclésiastique, et même à l'histoire tout court, de l'Europe du X^e siècle. Fleury-sur-Loire (aujourd'hui Saint-Benoît-sur-Loire) est, on le sait, par son influence et par ses relations au carrefour de toutes les réformes clunisiennes, monastiques, ecclésiastiques, et à l'origine de la grande réforme grégorienne du siècle suivant. La vie du saint Abbé réformateur nous fait visiter les Gaules, l'Angleterre — où elle nous rappelle des exemples atroces de la cruauté danoise — et l'Italie. Elle se développa en un siècle encore barbare, mais un grand siècle pour tout ce qu'il préparait. Les moines de La Pierre-qui-Vire voudraient — et ils ont raison — que le saint Abbé de Fleury ne fût pas oublié en ce neuf cent cinquantième anniversaire de sa mort (1004).

A.-M. H.

JOHN WU : *Par delà l'Est et l'Ouest*. Coll. « Église vivante ». Casterman, Paris, 1954; 270 pp.

La traduction de cette autobiographie que l'insistance de l'éditeur américain Sheed arracha à l'ancien ambassadeur de Chine auprès du Saint-Siège compte parmi les meilleurs ouvrages religieux de ces dernières années. L'auteur lui-même s'est ressouvenu en la composant des *Confessions* de saint Augustin; il n'accepterait pas sans doute qu'on comparât son récit à celui de l'évêque d'Hippone, et cependant cette comparaison s'impose. Le Dr Wu n'est pas seulement l'un des meilleurs représentants de cette rencontre des humanités d'Orient et d'Occident que souhaitait naguère son compatriote Dom Lou : il est d'abord une âme qui s'est lentement épanouie à travers bien des orages et malgré bien des traverses dont il nous fait humblement confidence, sous l'action d'une grâce prévenante qu'il lui fut enfin donné de reconnaître en pleine maturité. Dans son récit passe un reflet de la culture chinoise la plus raffinée. Les courants confucéens et taoïstes qui le baignèrent dès l'enfance l'ont imprégné d'un sens profond de la fragilité de la créature et de la mesure qui s'impose à l'homme. A tout propos un poème lui revient à la mémoire, reçu des cultures les plus diverses de l'Orient et de l'Occident, ou composé par lui pour donner forme aux émotions d'une âme profondément sensible et méditative. Il nous livre, selon l'occasion, le meilleur de la sagesse chinoise et nous laisse entrevoir les affinités profondes qui l'orientent vers le message évangélique. On sait que la valeur religieuse de cette sagesse est des plus controversées; après les grands missionnaires jésuites du XVII^e siècle et

en plein accord avec Dom Lou, le Dr Wu témoigne, au nom d'une expérience personnelle, de cette conformité. Mais il témoigne aussi d'une vocation de cette culture à un universalisme qui trouve son ultime accomplissement dans la foi chrétienne. Les pages que le Dr Wu consacre à la phase décisive de sa conversion sont parmi les plus belles d'un volume qui n'en comporte pas de médiocres. C'est à peine si, tout au long de ce livre, on perçoit un écho du drame que vit actuellement la Chine et tout particulièrement l'Église de Chine; mais cette discrétion est plus émouvante que bien des cris.

I.-H. DALMAIS.

FRANÇOIS DUFAY, M. E. P. : *En Chine : l'Étoile contre la Croix.* 9e édition revue et augmentée. Casterman, Paris-Tournai, 1954; 238 pp.

Cet ouvrage a paru pour la plus grande part dans le *Bulletin de la Société des Missions étrangères de Paris,* entre janvier et juillet 1952. C'est essentiellement la déposition de plus de cent cinquante missionnaires, bien que parue sous une signature unique. Son succès, mérité par la clarté et l'objectivité de son exposé, est attesté par le fait qu'il en est déjà à sa neuvième édition, revue et augmentée. Pour les lecteurs d'Europe, il est donc désormais une sorte de témoignage classique, non pas tant sur « l'idéologie communiste » (*Ire partie,* pp. 19-64) que sur « la tactique persécutrice » en Chine (*IIe partie,* pp. 65-160); ils seront sans doute moins convaincus de la « Défense et victoire chrétiennes » (*IIIe partie,* pp. 161-208), mais ils seront reconnaissants aux auteurs d'avoir voulu demeurer « sur le plan strictement religieux » en y mêlant le moins possible « des notations portant sur les aspects sociaux ou politiques du communisme » (p. 16). Ainsi peut-on espérer un dialogue plus facile et plus fructueux avec les catholiques occidentaux qu'attire de plus en plus souvent à Pékin le gouvernement chinois afin de les y convaincre de la valeur constructive du régime et, par contre-coup, de la vanité des objections formulées par les anciens missionnaires (pp. 146 et suiv.). L'Appendice (pp. 209-230) nous invite à un échange de vues qui pourrait être infini.

Il n'est pas ici question de mettre le moins du monde en doute l'efficacité apostolique des missions catholiques en Chine avant l'installation du régime communiste; l'acharnement même avec lequel ce dernier s'attache à en effacer jusqu'aux derniers vestiges serait la meilleure preuve en sa faveur. Mais a-t-on le droit de proposer leurs méthodes comme irremplaçables? Déjà, même avant la guerre sino-japonaise, il y avait plus que des nuances entre les missions de Chine et celles du Japon: actuellement, le terme même de « mission » avec beaucoup de ce qu'il implique est remis en question. Ce qui paraît inquiétant, c'est que les artisans de l'apostolat missionnaire à l'étranger ne semblent pas avoir pris conscience des questions posées, ou bien, comme à propos des « divergences » sur le terrain social en Occident (p. 16), ils les qualifieraient volontiers de « peu dangereuses », sans soupçonner le besoin urgent d'une « reconversion ».

M.

Convertis du XXe siècle, 2e volume. Casterman, Paris, 1954; 248 pp.; 390 fr.

Nous avons déjà fait l'éloge, dans *La Vie Spirituelle* de janvier 1954, de cette nouvelle collection de biographies, rédigées par des écrivains connus, de célébrités contemporaines venues ou revenues à la foi. La seconde série, éditée par le P. Lelotte, comprend encore quinze études et garde le même intérêt, montrant le surnaturel en action en des tempéra-

ments extrêmement divers : une actrice et un médecin psychiatre, des écrivains et des soldats, à côté du directeur général d'une des plus grandes entreprises pétrolifères des États-Unis. Ces témoignages souvent émouvants seront un puissant moyen d'apostolat. Notons particulièrement le portrait si attachant que Mgr Jobit trace de Manuel Garcia Morente, ce professeur d'Université devenu prêtre, et la pittoresque silhouette de Fulton Oursler, détective et directeur du *Reader's Digest*.

M.-L. T.

Pierre ESPIL : *L'hirondelle de Dieu ou la vie de sainte Jeanne-Élisabeth Bichier des Ages*. Éd. de l'Arc, Paris, 1953; 194 pp.; 550 fr.

Issue d'une noble famille poitevine de l'Ancien Régime, emprisonnée pendant la Révolution, Élisabeth Bichier des Ages se consacre dès 1803, sous la direction de saint Hubert Fournet, au soin des malades délaissés et à l'éducation des petites filles pauvres. En ce renouveau de l'activité religieuse après le Concordat, les vocations affluent vers elle et on lui demande, de partout, des fondations. Utilisant pour la plus grande gloire de Dieu les dons magnifiques qu'elle tenait de sa race, elle reste délicate, sensible et bonne, pleine de bon sens, d'un jugement exquis, humble, totalement abandonnée à la conduite de la Providence. Son sens de la mesure en fait une sainte bien française. Mais c'est aussi une sainte des temps troublés qu'il est bon de connaître de nos jours.

L'auteur, un poète basque, disciple de Francis Jammes, a puisé aux bonnes sources; il connaît bien les Filles de la Croix. Mais son style extrêmement fleuri n'est pas toujours en accord avec la sobriété que nous demandons maintenant aux biographes.

M.-L. T.

Catherine BENOIT : *La Splendeur des Jours*. Avant-Propos de M. le chanoine Leclercq. Casterman, Paris, 1954; 88 pp.; 270 fr.

Une jeune femme, une jeune mère, est atteinte d'un mal qui semble sans espoir. Qu'elle parvienne, au delà de la monotonie de ses journées d'impuissance et de souffrance, à retrouver la beauté du monde, qu'elle intitule *la splendeur des jours*, ce cahier où elle a traduit les regrets, les douleurs, les tendresses, les pensées qui montent en elle comme un chant, cela est profondément émouvant. Osera-t-on dire que l'on eût aimé, toutefois, mieux connaître la situation de cette sœur éprouvée, que l'on eût préféré un récit tout simple à des notations de forme poétique ou philosophique ? Notre sympathie eût été plus vive encore et notre adhésion plus totale.

R. M.

Jacques LUSSEYRAN : *Silence des hommes*. La Table Ronde, Paris, 1954; 240 pp.; 480 fr.

La lecture du précédent volume du même auteur avait suscité un grand désir de connaître la suite de ce témoignage original et tonique. La voici. L'auteur — aveugle, on le sait — raconte ici son activité dans la résistance, son arrestation, sa captivité à Fresnes et à Buchenwald, ses souffrances le conduisant aux frontières de la mort. Mais un mot inattendu s'ajoute au titre : roman. M. Lusseyran a bien deviné dans son « avertissement » que son procédé d'exposition et l'invention de ses personnages pouvaient laisser le lecteur dans l'incertitude. Et de fait, certains passages semblent bien enlever à plusieurs récits quelque chose de leur consistance. Il faut faire effort pour se rallier à son affirmation : « Plusieurs parties de ce livre pourront sembler à quelques-uns symboliques ou rêvées. Ils se tromperont : j'ai écrit ce livre du premier au der-

nier mot dans une perspective réaliste. »

Ce malaise mis à part, nous retrouvons les traits signalés à l'occasion de l'ouvrage précédent : le refus de la peur, la recherche des vraies valeurs, le culte de l'amitié. « Mon histoire personnelle ne m'intéressait presque plus : trop d'hommes inconnus m'entouraient désormais et que j'aimais avant de les avoir même rencontrés. Je remerciai Dieu de m'avoir mis sur ce chemin » (p. 207). Un nouveau nom vient d'être prononcé : Dieu, auquel vient s'adjoindre celui du Christ (p. 218). Aboutissement d'importance auquel semble l'avoir conduit son ouverture à l'amitié et qui la consacre : « Je ne voulais plus me poser de questions. Je me rappelais seulement qu'il avait, le premier, donné l'ordre d'aimer » (p. 219). Tout cela de façon insinuante, comme la grâce elle-même. « Quelqu'un marchait à travers moi... »

Avec la réserve que nous avons dite, ce livre se présente donc comme une expérience spirituelle des plus attachantes qu'il y aurait intérêt et profit à pénétrer.

HYAC. MARÉCHAL.

KARL HOFMANN : *Schlaglichter.* Belege und Bilder aus dem Kampf gegen die Kirche. (Das christliche Deutschland 1933-1945. Kath. Reihe, Heft 8.) Herder, Freiburg, 1947; 2. Aufl. gr. 8°, 104 pp.; cart.; DM. 4.20.

Reprenant ses publications au lendemain de la guerre, la maison Herder a édité une série de monographies sur la résistance des Églises catholique et protestante au nazisme. Un choix restreint de documents jette une lumière particulière sur les événements que tout le monde connaît, mais qui risquent d'être oubliés. La plaquette qui nous est parvenue contient entre autres le récit sur l'activité clandestine des prêtres français déguisés en ouvriers pour assister leurs compagnons infortunés du S.T.O. Grâce à l'aide généreuse et efficace de la population catholique allemande, ils pouvaient exercer leur ministère périlleux en cachette. D'autre part, on nous décrit l'idéologie foncièrement païenne, même après la défaite, chez ceux qui ont été imbus du nazisme. Au total, un aide-mémoire opportun évoquant un passé tragique et qui a laissé des traces profondes.

N. W.

Licht über dem Abfrund. Aufzeichnungen und Erlebnisse christlicher Frauen 1933-1945. Hrsg. von Dr. Gertrud EHRLE unter Mitarbeit von Regina BROEL. Herder, Freiburg, 1951; gr. in-8°, 240 pp.; broché DM 6.80.

Lumière au-dessus de l'abîme, ce titre résume en deux mots la résistance des femmes chrétiennes au nazisme païen entre 1933 et 1945. A côté de nombreux témoignages anonymes provenant de tous les milieux : depuis la mère de famille qui cherche à contrecarrer l'influence néfaste des mouvements de jeunesse hitlérienne jusqu'à la directrice d'une école supérieure de jeunes filles enseignant en marge du programme prescrit la doctrine chrétienne, nous y trouvons quelques noms plus illustres. On appréciera le récit du calvaire d'Édith Stein ou le journal rédigé par les membres féminins de l'œuvre *Caritas* qui suivaient de près le procès, la détention et l'exécution du P. A. Delp, S.J. On apprendra en outre par le récit dramatique des religieuses cloîtrées chassées de leurs couvents comment ces contacts avec le monde extérieur ont préparé le climat spirituel et sociologique propice aux Instituts séculiers. Dernier détail, significatif pour l'époque où nous vivons : beaucoup de contributions ont gardé l'anonymat, d'autres lorsqu'ils parlent de certaines personnalités ont eu recours à des noms d'emprunt — car on ne sait

jamais ce qui peut arriver aux survivants !

N. W.

H. HENRY-COUANNIER : *Saint François de Sales et ses amitiés.* Casterman, Paris-Tournai, 1954; 384 pp.

Il convient de saluer au passage la troisième édition de ce très bel ouvrage. On sent tout au long de ces pages transparaître une mystérieuse parenté d'âme entre l'auteur et le saint. L'évêque de Genève est une des plus douces figures de la sainteté chrétienne, mais M. Henry-Coüannier a su la peindre avec un rare bonheur d'expression. Et les amitiés de saint François, sainte Jeanne de Chantal, Jacqueline Fabre, Charlotte de Bréchard, Jacqueline Coste comme ses connaissances : Henri IV, Richelieu, le duc de Savoie se situent dans cet ouvrage comme des miroirs plus ou moins nets de la douce clarté qui rayonnait sur le visage du grand évêque.

A.-M. Cocagnac.

A. BOURÇOIS-MACÉ : *Sainte Catherine de Sienne.* Coll. « Nos amis les Saints ». E.I.S.F., 1954; 73 pp.; 280 fr.

Bien que les éditeurs aient présenté cette collection comme destinée aux enfants « de la 6e à la 3e », voici qu'y paraît encore un ouvrage qui conviendra mieux aux jeunes adolescents qu'aux garçons et filles de dix à douze ans : on se demande ce que signifieraient pour ceux-ci les accusations de « libertinage clandestin » portées par les détracteurs de la sainte, ou l'affirmation que « le thème traité dans *La Puissance et la Gloire* est de tous les temps ». D'ailleurs, si l'illustration est un peu simpliste (on préférerait trouver de belles photos de Sienne, mais la collection ne comporte que des dessins au trait), le texte, ferme et sérieux sans être difficile à lire, est tout à fait recommandable pour des jeunes. L'auteur a bien souligné, d'une part, le caractère exceptionnel des dons reçus par cette âme de feu, et, d'autre part, montré en quoi elle peut cependant être un modèle pour tout chrétien, quels que soient son âge et son état de vie.

R. M.

A. AUFFRAY : *Un passeur d'âmes.* Éd. Emmanuel Vitte, Paris, s. d. (1954); 184 pp.; 450 fr.

Le P. Auffray nous conte ici la vie d'un fidèle disciple et émule de Don Bosco. Pendant quarante-cinq années, jusqu'en 1946, en plein quartier populaire de Paris, à Ménilmontant, le P. Julien Dhuit dépensa un extraordinaire zèle apostolique pour animer et développer un patronage qui forma des générations de chrétiens. Il lui fallut s'obstiner malgré les difficultés sans nombre, expulsions, défaut de ressources. Les anecdotes pittoresques ne manquent pas. Mais surtout on découvre en ce prêtre ardent le souci de faire œuvre surnaturelle, profondément chrétienne. C'est un nouveau témoignage de la vitalité de la famille religieuse de Don Bosco.

R.-L. O.

Marguerite DUFAUR : *Père Marie-Antoine, le routier du Seigneur.* Éd. Spes, Paris, 1954; 253 pp.; 390 fr.

C'est bien la vie d'un disciple de saint François, que nous retrace Mme Dufaur. Pourtant le P. Marie-Antoine n'a embrassé la vie religieuse qu'après quelques années de vie sacerdotale. Mais dans l'abbé Léon Clergue, jeune vicaire à Saint-Gaudens, on pressentait déjà le futur capucin. Son grand souci est l'évangélisation des pauvres; il rassemble portefaix et marchands ambulants, les instruit de la religion, soulage les misères. Tel un François d'Assise, il entraîne tout son peuple à la reconstruction de la chapelle de Saint-

Gaudens. Son amour filial pour Dieu est alors purifié par une mystérieuse épreuve de désolation. En 1855, il entre chez les Capucins. Désormais il va prêcher. Son langage direct, inspiré par une foi profonde, et sa miséricorde pour les pécheurs lui gagnent les cœurs. Il est à peine agrégé à l'Ordre qu'on l'envoie fonder un couvent à Toulouse. C'est de là qu'il va étendre son action dans un rayon de plus en plus vaste que rappellent maints traits pittoresques qui ne dépareraient pas les *Fioretti*. Il meurt en 1907 à l'âge de quatre-vingt-deux ans, en réputation de sainteté. On saura gré à l'auteur d'avoir, par son livre, encore étendu le rayonnement du célèbre capucin.

R.-L. O.

Dom Isidore VAN HOUTRYVE : *Saint François de Sales peint par lui-même*. Abbaye du Mont-César, Louvain, 1954; 241 pp.

L'intimité d'un saint se révèle plus facilement dans des lettres familières. On conçoit donc que l'auteur ait glané dans la correspondance de saint François de Sales pour le dépeindre. C'est un portrait séduisant qu'il obtient de la sorte. Par le rapprochement d'innombrables textes qu'on n'aurait pas la possibilité ou la patience de rechercher à travers les gros volumes de l'édition d'Annecy, il met bien en relief la personnalité du saint. Il la montre à la fois humaine et imprégnée par la grâce, comme un « fruit exquis de l'amour ». Il la manifeste tenant solidement au réel, mais en même temps d'une entière liberté d'âme, alliant la douceur à la force, sachant se donner à tous malgré la surcharge des activités, d'une délicatesse admirable dans les relations d'amitié. Enfin deux chapitres rassemblent des citations où s'expriment sa sagesse et son équilibre, une parfaite égalité d'âme et une paix entière. Il semble, à lire ces beaux textes, qu'on découvre saint François de Sales pour la première fois.

R.-L. Oechslin.

Paule ANTOINE : *Les Saints innocents*. Coll. « Nos amis les Saints ». Éd. et Impr. du Sud-Est, Lyon, 1954; 76 pp. illust.; 160 fr.

Le grand mérite de l'auteur est d'avoir appuyé sur de sérieuses connaissances historiques et bibliques l'évocation imaginaire, mais vraisemblable, de l'un des petits enfants massacrés à Bethléem. Ce mérite sera plus sensible aux adultes qu'aux enfants, à qui la collection est destinée : mais ceux-ci pourront aimer le récit, vivant et d'une couleur tout orientale (à ne pas donner cependant à des enfants trop jeunes ou impressionnables).

R. M.

Ernst BENZ : *Russische Heiligenlegenden*. Éd. Die Waage, Zurich, 1953; 572 pp.

La Vie Spirituelle a signalé naguère (septembre 1953) la nouveauté de l'ouvrage du P. Kologrivof, *Essai sur la sainteté en Russie*, où était abordée pour la première fois en Occident, et peut-être même en Orient, l'histoire de la spiritualité russe. *Russische Heiligenlegenden* présente, également pour la première fois en Occident, un recueil de textes qui illustre en partie le livre du P. Kologrivof.

On doit entendre par légendes des vies de saints établies selon les lois d'un genre littéraire particulier, où le merveilleux joue son rôle et qui, faute de traités systématiques auxquels répugnait la formation intellectuelle des Russes, ont alimenté leur piété pendant des siècles. Elles se distinguent des contes pieux ou des romans dévots, dont le héros est historique, mais qui, alourdis d'éléments locaux, imaginaires ou même païens, doivent être considérés comme apocryphes. Les légendes qui composent la majeure partie de cet

ouvrage comportent un certain nombre de vies de saints depuis le XI^e siècle jusqu'au XVII^e. Les contes recueillis sont du XV^e.

Cette littérature spirituelle, il va de soi, est de forme très simple. Elle stylise ses grands hommes. Les martyrs sont peu nombreux, mais très hautement célébrés. En revanche, les moines qui, sous forme d'ascèse, ont recherché une manière de martyre occupent une grande place. On sait que, dès les débuts, c'est dans les monastères et dans leur rayonnement que la piété russe a donné ses fleurs les plus rares. Aussi les belles histoires des pionniers de la laure de Kiev, de saint Serge de Radonège, de saint Maxime le Grec, des fous pour le Christ rejoignent-elles celles, toujours appréciées, des ménologes. En même temps, ces textes apportent une contribution fort importante à la connaissance de la vie spirituelle du peuple russe.

Due à la collaboration de E. Benz, de G. Apel, de W. Fritze, de A. Luther et de D. Tschizewskij, la traduction a été faite avec un grand souci de précision. Chaque texte est en outre présenté par une introduction historique à la fois concise et exacte sur le personnage dont il est question, et les différentes sections sont précédées d'une étude historique dont la somme donne en raccourci une excellente histoire des milieux spirituels russes du XI^e au XVII^e siècle. Ce beau livre, magnifiquement présenté et agrémenté d'une intéressante iconographie (cinquante-deux reproductions de mosaïques, fresques, miniatures ou icones), fait honneur aux auteurs et aux éditeurs.

JEAN DÉCARREAUX.

M.-M. PHILIPPON, O.P. : *Le message de Thérèse de Lisieux*. Éd. Saint-Paul, Paris, 1954; 135 pp.

Ce livre, déjà bien connu, vient d'être réédité dans une nouvelle et heureuse présentation. Rappelons-en les idées essentielles. La première partie, assez courte, retrace à grands traits l'itinéraire spirituel de sainte Thérèse. La deuxième caractérise sa doctrine spirituelle en l'opposant d'abord à d'autres spiritualités, puis en en soulignant positivement les points essentiels. « Voie toute nouvelle », répète l'auteur à la suite de la sainte. Non pas en ce sens, croyons-nous, qu'elle aurait inventé la voie d'enfance spirituelle; ce serait oublier l'admirable doctrine en honneur aux origines du Carmel de Beaune. Mais surtout en ce qu'elle a su mettre cette voie à la portée de tous. C'est ce que l'auteur a fort bien expliqué.

R.-L. OECHSLIN.

HILDEGARD VON BINGEN : *Wisse die Wege. Scivias*. Nach dem Originaltext des illuminierten rupertsberger Kodex ins deutsche übertragen und bearbeiten von Maura BÖCKELER. Otto Müller Verlag, Salzburg, 1954; 414 pp.; 150 sch.

Une moniale de l'abbaye bénédictine Sainte-Hildegarde de Eibingen nous offre une traduction allemande du *Scivias*, le premier ouvrage de sainte Hildegarde (1098-1179) et qui rapporte ses visions. Elle-même est née à Bermersheim, près d'Alzei, dans le Palatinat, et non à Böckelheim comme on le croyait jusqu'à présent sur la foi de Jean Trithème. Prodigieuse figure que celle de cette voyante préoccupée des sciences de la nature comme aussi de médecine, se jouant à l'aise dans la forêt des symboles, conseillère des papes, des évêques et des rois, accueillant les théories de pèlerins qui se hâtaient pour l'entendre, rayonnant jusqu'en France, Angleterre, Palestine et Grèce. Barberousse lui-même la vénère. Le *Scivias* demanda dix années de labeur (1141-1151). La présente traduction prend pour texte, parmi les dix manuscrits existants, celui du Codex enluminé de Wiesbaden; on sait maintenant que ce Codex a pour lieu d'origine le Rupertsberg et

fut écrit sous les yeux même de la voyante; mis en sécurité à Dresde pendant la dernière guerre, il disparut lors de l'occupation de la zone est. Une copie sur parchemin faite avant-guerre par les moniales permet la présente édition. On a eu soin d'écarter les digressions et les longueurs de l'original; un appendice présente la personnalité et la doctrine de sainte Hildegarde; des index très soignés y sont joints; les lecteurs français, pour lesquels le texte allemand est lettre morte, goûteront à tout le moins la très belle reproduction des trente-cinq miniatures du Codex de Wiesbaden. Tout cela est réconfortant et mérite louanges, sans nous consoler du fait qu'un texte latin correct n'ait jamais été édité : l'édition du *Scivias* par Lefèvre d'Étaples (1513), reproduite par Migne, est défectueuse.

Qu'on nous permette une critique de détail : la traduction du mot *Scivias*, qui s'étale sur la couverture du volume : « Connais les voies », semble bien être un contresens. Car le verbe *sciré* n'a pas d'impératif présent. Faudrait-il développer *Scivias* en *Scivi vias* : « J'ai connu les voies » (du Seigneur) ? Mais cette exégèse ne répond qu'imparfaitement à l'explication fournie par sainte Hildegarde, voulant souligner par le mot *Scivias* qu'elle n'a rien su par l'enseignement des hommes, mais par la voie de la Lumière vivante : « In visione etiam vidi quod primus liber visionum mearum Scivias diceretur, quoniam per viam viventis Luminis prolatus est, non de aliena doctrina » (*Anal. bolland.*, I (1882), p. 599. Nos lecteurs ont en main, avec ce texte, tous les éléments de solution d'un curieux problème linguistique. A eux de choisir parmi les mille hypothèses que soulève l'étrange mot *Scivias*.

J.-A. R.

Maître ECKHART : *Telle était Sœur Katrei...* Traité et sermons. Trad. par A. MAYRISCH SAINT-HUBERT. Coll. « Documents spirituels, 9 ». Éd. des Cahiers du Sud, Paris, 1954; 200 pp.; 650 fr.

Voici un recueil de textes de Maître Eckhart. Que nous disent ces textes (dont on ne peut d'ailleurs jamais être sûr tant ils furent grattés et corrigés) ? Ils ont une incontestable valeur d'impulsion spirituelle; car on sent battre sous les mots l'âme ardente du mystique rhénan. Le premier sermon sur le *repos en Dieu* est d'une incroyable beauté. Malgré toutes sortes de réserves, on ne peut mettre en doute la puissance spirituelle de ce métaphysicien si tendrement amoureux de son Seigneur. Mais à mesure que l'on poursuit cette lecture, à mesure que l'on s'avance dans ce maquis de termes ambigus parsemé de fleurs resplendissantes, on se prend à regretter que Maître Eckhart n'ait pas reçu en partage quelque lumière de ce *charisme d'expression* qui vient apposer le sceau de l'Esprit au bas de l'œuvre mystique de certains grands saints.

L'œuvre de Maître Eckhart est un mystère : il ne convient pas à tous les esprits de s'aventurer dans le dédale obscur de ces profondeurs.

A.-M. COCAGNAC.

LITURGIE ET PÉDAGOGIE

RENÉ METZ : *La consécration des vierges dans l'Église romaine.* Étude d'histoire de la liturgie. Coll. « Bibliothèque de l'Inst. de droit can. de l'Un. de Strasbourg ». Pr. Un. de Fr., Paris, 1954; 504 pp.; 1900 fr.

Dans ce bel ouvrage, très soigné et magnifiquement présenté, M. Metz retrace l'histoire du rite romain de

la consécration des vierges et recherche la provenance des éléments qui ont peu à peu enrichi le rite primitif.

Ainsi nous constatons que le rituel de la consécration des vierges, partant de l'idée que la vierge est l'épouse du Christ, a adopté le rituel du mariage religieux et s'y est adapté au fur et à mesure qu'il a évolué en assimilant des rites nuptiaux profanes.

A ce point de vue, on peut distinguer trois phases dans cette évolution : 1° Le rite romain primitif de la consécration des vierges est une simple transposition du rite du mariage religieux (imposition du voile et formules de bénédiction qui comportent une collecte et une préface) — 2° Au IXe siècle, surtout au nord des Alpes, le rituel du mariage religieux s'enrichit d'éléments nouveaux : la *traditio puellae* suivie de la *dextrarum junctio*, la remise de l'anneau et l'imposition de la couronne. Le rite germano-franc de la consécration des vierges, rite élaboré vers 950 par un moine de Mayence, pour être plus fidèle à l'idée d'épousailles mystiques avec le Christ, s'aligne sur le rite du mariage. Les parents offrent la vierge et l'évêque lui prend la main; de plus, la cérémonie comporte maintenant une remise de l'anneau et une imposition de la couronne. — 3° Les liturgistes romains des XIIe et XIIIe siècles s'efforcèrent d'estomper le symbolisme du mariage, mais ils ne réussirent pas à s'imposer. Ce fut le pontifical de Guillaume Durand, évêque de Mende, qui devint le cérémonial officiel de la liturgie romaine. Or, à la fin du XIIIe siècle, la cérémonie du mariage ne comportant plus la *traditio puellae*, Guillaume Durand, pour être plus fidèle au symbolisme du mariage, élimine ce rite de la cérémonie de consécration des vierges et insiste sur le symbolisme nuptial.

Je pense que l'on ne trahirait pas la pensée de M. Metz en disant que, pour être fidèle à l'idée primitive et à l'évolution du rite de consécration des vierges, il faudrait de nouveau le réadapter à la cérémonie actuelle du mariage, car cette réadaptation n'a pas été faite depuis le XVe siècle.

La partie essentielle et la plus neuve de l'ouvrage de M. Metz est l'histoire de la cérémonie, du Xe siècle à la fin du XIIIe siècle. Pour cette période, il s'appuie sur les travaux de Mgr Andrieu concernant les *Ordines romani* et le pontifical romain au Moyen-Age (cf. t. I, pp. 154-164; t. II, pp. 414-418; t. III, pp. 411-425), ce qui donne une base solide à son travail sur le Moyen-Age.

Pour la période qui va du IVe au IXe siècle, l'étude est plus rapide. Il aurait fallu suivre de plus près l'évolution de la cérémonie au cours de cette longue période, tandis que dans les deux chapitres qui lui sont consacrés, il y a un va-et-vient continuel du IVe au IXe siècle et même jusqu'au XIVe siècle.

Par ailleurs, à partir du XIVe siècle, M. Metz se contente de noter les modifications à travers les éditions successives du texte du pontifical plutôt que de faire une histoire réelle de la cérémonie; par exemple, M. Metz ne recherche pas les causes du fait que cette cérémonie est tombée en désuétude au XVe siècle (il se contente d'indiquer en note l'opinion de Martenes à ce sujet).

Il semble aussi qu'une étude sur le rite africain et sur les rites orientaux, ainsi qu'une étude plus systématique des rites gallicans (pp. 167-181) auraient pu éclairer l'histoire du rituel romain (peut-être même à son origine). Tout ne pouvait pas être dit dans le même ouvrage et il faut souhaiter que M. Metz prolonge son travail.

Tel qu'il est, cet ouvrage intéressera aussi bien l'historien érudit que la religieuse qui médite sur le sens de la consécration qu'elle a reçue.

R. D'IZARNY.

Lauda Sion. Centre liturgique de l'abbaye du Mont-César, Louvain,

1954; 208 pp., 10×15; sans indication de prix.

Parmi les recueils de motets latins, *Lauda Sion* peut dignement prendre sa place. Il est assez complet, bon marché, sobrement illustré; les textes latins ne sont pas trop fautifs; les traductions, encore que lâches parfois, sont signées de bons auteurs et les chants présentés par des notes courtes et intéressantes. On peut cependant regretter, malgré les plausibles raisons invoquées, qu'on n'ait donné que les premières mesures de chaque mélodie. Regretter aussi — mais ce n'est pas la faute du recueil — que tant de textes médiévaux ou modernes soient souvent plus riches de sentiment que de substance et que la rime y fasse tort à la raison. Enfin, pour ma part, je ne suis pas convaincu que la préface persuade tous les lecteurs de la nécessité du chant latin en dehors de la messe. Mais pour justifier cette critique, il faudrait pouvoir citer de beaux cantiques en français capables de rendre inutiles ou même un peu désagréables une bonne part de ces motets. C'est dire que ce recueil aura encore le temps de rendre service aux partisans de cette littérature incontestablement pieuse.

A.-Z. SERRAND.

HANS URNER : *Die Ausserbiblische Lesung im christlichen Gottesdienst.* Ihre Vorgeschichte und Geschichte bis zue Zeit Augustins. Evangelische Verlagsanstald, Berlin, 1952; 82 pp.

C'est une étude extrêmement intéressante et éclairante que l'auteur vient d'écrire sur un sujet en apparence assez mince : le problème des lectures non bibliques au cours de l'office liturgique. Il distingue deux cas assez différents : celui des lectures d'ouvrages comme le Pasteur d'Hermas ou l'Épître de Barnabé qui, ici et là, durant un certain temps, furent considérés comme des livres canoniques, et celui de la lecture d'ouvrages qui jamais ne furent considérés comme inspirés, tels les Actes des Martyrs, le rapport officiel de miracles, les épîtres de grands évêques, les décisions des conciles. Ces lectures avaient un but d'édification ou de mise en garde contre les hérésies. Elles étaient faites après celle des Écritures, sans doute pour manifester leur subordination à la Parole de Dieu. L'auteur fait d'abord une enquête historique minutieuse sur la pratique des diverses Églises, l'opinion des grands Docteurs, les décisions conciliaires. En conclusion, il met en évidence la portée théologique de cette histoire. Qu'est-ce qui commanda, en effet, le choix de ces lectures, leur adoption ou leur rejet? Le « critère » fut alors essentiellement la « Règle de Foi », et non comme les Églises protestantes d'aujourd'hui la Bible seule. L'auteur, lui-même protestant, souligne cette opposition entre les conceptions de l'antique Église et les Églises protestantes. Cette différence nous semble significative.

F. REFOULÉ.

Abt BERNHARD DURST, O. S. B. : *Das Wesen der Eucharistiefeier und des christlichen Priestertums* (La nature de la célébration eucharistique et du sacerdoce chrétien). Ulrichsbuchhlandlung, Neresheim, 1953; VIII-197 pp.; broché : DM : 8,40.

Nous avons là une remarquable étude théologique sur le sacrifice et le sacerdoce chrétiens. Une introduction (ch. I) oriente la recherche en traçant à grands traits, d'une part, le développement de la célébration eucharistique depuis les origines jusqu'à la messe romaine actuelle, et, d'autre part, les diverses sortes de sacerdoce chrétien. Vient ensuite (ch. II) un exposé dogmatique sur le culte à rendre à Dieu et sur le sacrifice du Christ. Au chapitre III l'auteur explique le caractère propre

de chacune des parties de la messe romaine. Enfin dans le chapitre IV, il expose la nature du sacerdoce du Christ et des sacerdoces qui en sont une participation. L'auteur, grâce à des analyses précises et une étude attentive des textes scripturaires, en tenant compte de toute la réflexion théologique du passé, s'appuyant en particulier sur l'encyclique *Mediator Dei*, parvient à mettre au clair les divers aspects du sacrifice et du sacerdoce. Notamment la distinction que, par abstraction, il introduit entre l'acte spirituel du culte, — le sacrifice visible (*Opfergabe*), — et l'action sacrificielle extérieure (*Opferhandlung*) nous paraît fort éclairante. Les pages consacrées au sacerdoce sont également lumineuses : le sacerdoce est une notion analogique, qui ne se réalise en plénitude que dans le Christ; les prêtres et les fidèles n'en ont qu'une participation. Tous ceux qui sont en état de grâce participent au sacerdoce spirituel du Christ, fondé sur la vertu de religion, et sont rendus capables d'offrir le culte intérieur dû à Dieu. D'autre part, le caractère des sacrements de baptême et de confirmation rend capable de participer à l'offrande du sacrifice eucharistique, ce qui est une autre forme de sacerdoce. Enfin le caractère de l'Ordre donne le pouvoir de rendre présent le sacrifice unique du Christ et de donner part aux fruits de ce sacrifice; ce qui est une participation au sacerdoce du Christ différente en nature des deux précédentes.

La place nous manque pour analyser les pages suggestives sur le sens des différentes parties de la messe et les intéressantes modifications que l'auteur propose d'introduire dans le missel afin de rendre la participation des fidèles plus effective. On peut douter cependant de l'heureux effet qu'auraient les interventions souhaitées dans l'ordre des prières de l'offertoire et du canon; l'âme qui prie ne s'accommode pas d'une logique aussi rigoureuse. De toute façon, ce livre mérite de retenir l'attention des théologiens et des liturgistes.

R.-L. OECHSLIN.

J.-A. JUNGMANN : *Missarum Sollemnia*. Explication génétique de la messe romaine, t. III. Coll. « Théologie », n° 21. Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1954; 468 pp., 1200 fr.

Nous avons dit deux fois (octobre 1950, p. 321, et décembre 1952, p. 539) le bien que l'on pouvait penser de cet ouvrage. Nous sommes heureux d'en signaler une fois encore les mérites à l'occasion de la parution du tome troisième et dernier. Voici maintenant complétée une œuvre qui doit avoir sa place en toute bibliothèque sacerdotale et particulièrement en celle des pasteurs, dont le premier ministère est et sera toujours celui de la messe.

Ce dernier tome commente en suivant les textes toutes les pièces de la messe à partir de la Préface qui, originellement, ouvre le canon. Nulle tentation d'archéologisme en cette quête d'intelligence par l'histoire. Le P. Jungmann éclaire et oriente de la meilleure et de la seule façon pastorale liturgique dans l'Église actuelle. Il montre les gauchissements de l'évolution, mais aussi ses progrès et désigne implicitement les réformes qui seraient souhaitables en même temps qu'il décourage certaines initiatives plus ferventes qu'éclairées. En ce volume, comme dans les précédents, mais peut-être plus gravement ici, on retrouve en un relief symptomatique la ligne de clivage entre la messe des origines conçue avant tout comme une eucharistie, c'est-à-dire une action de grâces, et la messe actuelle généralement conçue comme un « don divin à la fois total et central » (p. 404). Mais en se refusant à tout iconoclasme, en tenant compte de l'apport de toutes les générations, l'auteur présente une synthèse éminemment catholique

où la modestie du savant « édifie » vraiment.

Dans cette mine de notations intéressantes sur d'antiques manières de célébrer ou d'explications de certains textes qui prêtent aujourd'hui à diverses interprétations, nous avons noté ces quelques exemples qui donneront une petite idée de la richesse de l'ouvrage :

« Le *Pastor* de certaines préfaces désigne le Père, plutôt que le Christ, les prières au Christ (*Kyrie, Agnus*, etc.) étant à l'origine des sortes d'hymnes ou de litanies chantées collectivement par les fidèles. »

Le silence du Canon ainsi que de l'Élévation et certains rites de précaution pris autour de l'eucharistie sont à expliquer par le genre de piété dans lequel ils ont pris naissance. Le geste qui accompagne le *hanc igitur* serait simplement un geste indicatif pour désigner l'offrande. Le *signum fidei* qui, à l'origine, désigne le baptême peut fort bien s'adapter pour signifier aujourd'hui les « derniers sacrements ». Le *peccatores* du *Nobis quoque peccatoribus* désigne non pas tous les fidèles, mais les clercs, et le prêtre ne le dit à haute voix que parce qu'à l'origine il fallait faire un signe à ce moment aux sous-diacres (p. 181). Le baiser sur l'épaule du prêtre qui se retrouve à la grand'messe dominicaine est un emprunt au rituel de cour des Normands. Le *Pater* est une prière de communion et, à l'origine, on le récitait également avant de donner la communion aux malades; celle-ci, d'ailleurs, était conçue comme une sorte de messe des présanctifiés avant de devenir un rite autonome, étranger à la messe, et qui finira par s'introduire dans la messe elle-même pour la cérémonie de la communion. La patène est à l'origine un très grand plat, ce qui était nécessaire pour contenir les pains et ce qui explique qu'on en débarrasse l'autel et que l'on en charge le sous-diacre pendant « l'Action » à la grand'messe. Des notations extrêmement intéressantes concernent aussi le baiser de paix, la coutume des communions espacées au Moyen-Age, le passage de la langue indigène au latin pour certaines prières « privées » (pp. 305, 398, etc.), la table de communion, les attitudes des communiants, le chant de communion et le moment où l'on doit le chanter (p. 331, notes 42 et 43), les usages concernant la sainte Réserve, le sens de l'*oratio super populum*, etc. Une mine de renseignements concerne l'origine des objets liturgiques (purificatoire, p. 354; voile du calice, p. 399, etc.).

Pouvons-nous, en passant, nous étonner de ce que les dominicains ne soient pas mentionnés parmi ceux qui ont conservé le cierge du *Sanctus* (p. 51, note 17) et qui emploient la formule *Corpus Domini nostri Jesus Christi custodiat te in vitam aeternam* (p. 325, note 131)? Ce n'est là qu'une remarque insignifiante et qui signale, par son insignifiance même, la perfection de l'ouvrage auquel ne peuvent s'adresser que de telles observations.

On voit le travail qui est à la base de cette « somme » sur la messe, certainement la plus complète de notre temps. La traduction est limpide et précise, et c'est aussi les traducteurs (anonymes) qu'il faut louer. D'autant qu'ils ont ajouté dans le tome une série de *tables* qui font de l'ouvrage tout entier un excellent instrument de travail. Nous avons regretté cependant que ne figurent pas davantage en bibliographie les titres d'études françaises qui sont plus familières aux lecteurs de cette traduction. Mais, d'un autre côté, les Français seront mieux renseignés sur une immense bibliographie qu'ils connaissent mal et ce sera tout bénéfice pour eux. D'autre part, ils possèdent maintenant une synthèse qu'ils n'avaient pas encore chez eux, malgré les livres de qualité qui ont été édités depuis vingt ans sur la messe, et cette synthèse est sur tous les plans une réussite.

A.-M. H.

Docteur André BERGE : *L'Écolier difficile*. Éd. Bourrelier, Paris, 1954; 128 pp., 12×18.

On souhaite une large audience à ce petit livre substantiel [1]. Le docteur Berge adresse, non à des confrères, mais à des parents, à des maîtres, les conseils de la psychologie la plus avertie, la plue fine. On goûtera, par exemple, l'analyse des causes et des formes du *chahut* (pp. 85-88), ou celle du *rendement* scolaire (pp. 90-93).

A ce propos l'auteur pose le problème complexe du « ressort affectif du travail scolaire » avec un optimisme que certains trouveront peut-être trop accentué ? (p. 93). Car « le dynamisme naturel inhérent à la vie », observable en effet chez presque tous les tout-petits bien portants, s'atténue souvent pendant les années suivantes et à notre avis il n'est pas exclu que l'écolier soit parfois responsable *moralement* de ses refus d'effort, et non pas ses éducateurs. En tout cas, même alors, la situation ne s'améliorera que si l'adulte renonce aux explications commodes et cherche, au lieu de les refuser, ses propres responsabilités. Qu'il soit compréhensif au maximum... et serein.

Cette vertu première de l'éducateur, la sérénité, le docteur Berge n'en parle pas; crainte peut-être qu'on s'en fasse un mol oreiller ? En revanche, il a des pages bien suggestives sur l'état d'âme le plus opposé à la sérénité, l'angoisse; soit l'angoisse des parents, que l'enfant difficile recherche comme une preuve de l'amour dont il a soif; soit l'angoisse de l'écolier lui-même, que la crainte des reproches inhibe, ou dresse contre l'adulte, ou pousse au désespoir.

Le lecteur non spécialiste appréciera le « Lexique de quelques termes » dont l'auteur complète son exposé.

M. F.

R. P. MELLET, O.P. : *L'éducateur chrétien à l'école de la Vierge enseignante*. Coll. « L'École et la famille ». Éd. Robert, Lyon, 1954; 1 brochure 110 pp., 13×18, illustrée.

Qui connaît les Évangiles et a constaté le peu de place matérielle qu'y occupe la Mère de Dieu ne cherchera pas dans ce volume des recettes de pédagogie; aussi bien nos enfants ne sont-ils pas des petits Jésus. Non des recettes : des méditations. Celui qui les leur offre ne s'aventure pas en des suppositions arbitraires; que savons-nous des faits et gestes de la Vierge « enseignante »? Mais il exprime le suc des moindres lignes du texte sacré, de telle sorte que son lecteur puisse conclure de la contemplation à la règle de vie, mystique et pratique.

En même temps que théologien, l'auteur est un lettré : des textes suggestifs, beaux ou utiles, d'écrivains profanes — Claudel, Péguy, Daniel-Rops, etc. — rejoignent, en passant par Thérèse de Lisieux, les citations des écrivains sacrés et des Pères de l'Église.

M. F.

Jean PLAQUEVENT : *L'Imitation du petit Jésus*. Illustrations d'Élisabeth Ivanovski. Éd. du Seuil, Paris, 1954; 1 vol. cart., 210 pp.

Le livre de Jean Plaquevent est d'une grande fraîcheur et, en même temps, suit rigoureusement l'étude de l'Évangile. Destiné aux petits

1. La table analytique et la table des références en constituent un index précieux. Peut-être eût-il été plus « catholique » de se référer explicitement à d'autres sources en même temps qu'aux documents pontificaux en soulignant ainsi la part de la morale naturelle dans la morale sociale chrétienne.

enfants de cinq à dix ans, il est riche de vérités dites dans le style de Saint-Exupéry et fait un peu songer au *Petit Prince*. On pourrait lui appliquer la sentence : « L'essentiel est invisible pour les yeux, on ne voit bien qu'avec le cœur. » Les mots sont à la portée des tout-petits, mais la substance est utile à tous. La forme séduira tout le monde, les parents autant que les enfants.

G. C.

Le Catéchisme en images : La Bonne Nouvelle. Plan et texte de J. GIRARD-REYDET. Dessins de André CHANSON, René GARCIA, Paul DE COMBRET, Bonne Presse; 176 pp., 25×32, 83 images, 83 dessins; 800 fr.

Des générations d'enfants ont été nourris du catéchisme en images de la Bonne Presse, ancienne formule. Tout ce qui n'est pas représentable y était représenté : le Père Éternel, les anges, le diable, le ciel et l'enfer. Chacun des soixante-dix tableaux, qui avaient aussi été tirés en format mural et en couleurs, fournissait au catéchiste, s'il le voulait, toute la matière de leçons qu'il n'était alors guère nécessaire de préparer : on n'avait qu'à promener son jeune auditoire, séduit ou effrayé, d'une scène à l'autre, un seul tableau en offrant tout un assortiment.

C'était minutieusement exécuté, très riche et très faux. Faux esthétiquement. Faux littéralement. A ce dernier point de vue, le nouveau Catéchisme en images marque un progrès (si l'on excepte quelques pages; 32, le Combat des anges...). On lui compterait aussi comme progrès d'avoir rompu avec la facture minutieuse et fade de l'ancien recueil, si l'on pensait que des enfants puissent se plaire à de si noires images. Le noir... c'est ce qui frappe dès l'abord, dans ces pages sans marges, sans ciel, sans joie. Des noirs aussi noirs aux plans lointains qu'aux premiers plans.

Les dessins d'A. Chanson ne sont pourtant pas sans qualités : composition, expression, une certaine vibration d'atmosphère (5, 48, 54, 55...). En revanche, combien manquent de tout cela et sont franchement laids ! (15, 16, 17, etc.).

Cet album n'est pas qu'images. Le P. Girard-Reydet a écrit un texte fort intéressant, et qui rompt entièrement avec celui du catéchisme traditionnel. Ce n'est pas un formulaire par questions et réponses, mais en paragraphes de longueur moyenne bien titrés, un exposé des grandes idées de base du christianisme, groupées autour du centre d'intérêt « vie » : le Dieu Vivant et qui donne sa Vie — et nourri de textes bibliques et d'exemples de la vie quotidienne (mais sans ce ton trop familier et trop individualisé que certains catéchismes ont adopté et qui passera de mode).

Toute la doctrine tient dans ce cadre, selon un ordre que commande, non la logique abstraite, mais la Bible, et aussi l'expérience humaine, on s'en rend compte en lisant, au début du livre, le PLAN. C'est ainsi que les neuf premières leçons s'intitulent : le *Mystère de la Vie et de la Mort;* et nous y trouvons, dès la page 5, un chapitre sur la grâce (que le catéchisme rejetait jadis en troisième partie, et que l'édition de 1947 n'a pas avancé en deçà de la deuxième), le péché reculant jusqu'aux dernières pages du petit livre, au lieu de figurer, comme ici — on comprend pourquoi — de suite après la grâce.

Et les fins dernières sont à la fin, comme de juste. L'Histoire a son ordre, tout comme la raison logique a le sien. De la Création à la Parousie, celui-là en vaut bien un autre.

M. F.

ESSAIS

GRAHAM GREENE : *Essais catholiques*. Traduit de l'anglais par Marcelle SIRON. Éd. du Seuil, Paris, 1953; 1 vol. in-8° de 128 pp.

On retrouvera dans ce recueil d'essais et de conférences la spiritualité caractéristique des romans du grand écrivain anglais, spiritualité à la fois tendue d'angoisse et gonflée d'espérance, qui transfigure des histoires en apparence profanes et sans dimension religieuse. Justement parce que Greene a un sens aigu de la transcendance du surnaturel, sa pensée s'exprime souvent sous une forme paradoxale qui risque de troubler des lecteurs non prévenus. Le parangon de l'univers greenien est bien le prêtre mexicain de *La puissance et la gloire*, déchiré entre le Bien et le Mal. Pour Greene, le paradoxe fondamental du christianisme se fonde sur l'observation que « là où Dieu est le plus présent, là aussi se trouve son ennemi » et sur la conviction réciproque que là où abonde le péché, surabonde la grâce. Cette conception se cristallise ici dans un éloge du P. Damien, l'apôtre des lépreux, et surtout dans une allégorie sur la ville du nord, propre à l'excès, hygiénique, aseptisée, sans vertu parce que sans vie, et la ville du sud, d'une saleté repoussante, grouillante de voleurs et de prostituées, mais où l'on assiège les confessionnaux. L'ombre est la rançon de la lumière... C'est pourquoi la civilisation contemporaine ne met pas la foi en danger dans la mesure où « le monde est enfin de notre côté, comme l'est toujours un ennemi qui se découvre ». La foi n'est nullement liée au triomphe visible de l'Église : même si le monde entier sombrait dans un régime totalitaire et athée, même si du catholicisme survivait seul le pape, errant et misérable, et qu'il finît par être assassiné, elle subsisterait encore pourvu que naisse, à l'instant du crime, dans l'esprit du meurtrier, le repentir douloureux qui conduit au Rénovateur.

D'autres pages sur la sainteté de Pie XII, sur l'Assomption, sur l'aspect religieux des romans d'Henry James fournissent aussi matière à réflexion. Répétons toutefois qu'il ne faut pas prendre à la lettre toutes les formulations de Greene et notamment certaines phrases sur la « valeur » de la superstition et sur la multiplication des apparitions à notre époque.

PHILIPPE MINGUET.

FRANCES J. WOODWARD : *The Doctor's Disciples*. Oxford University Press, London, 1954; 21 s.

Cette étude sur quatre disciples du fameux éducateur de Rugby, Thomas Arnold, bien qu'écrite avec la plus manifeste sympathie, constitue le plus accablant des réquisitoires contre une éducation inspirée par un moralisme protestant d'inspiration libérale tel que le sien. La fragilité de tous les programmes religieux inspirés principalement par le désir d' « être de son temps » y éclate à chaque page. Ces hommes, qui ont vécu sur l'idée que les chrétiens orthodoxes dans leur *Credo* se liaient à une forme de christianisme en voie de disparition, nous apparaissent eux-mêmes comme si étroitement liés à tous les préjugés et à toutes les modes intellectuelles de leur époque qu'il n'y a plus rien chez eux qui ne soit irrémédiablement désuet. Stanley, dont l'auteur ne peut nous dissimuler que la science biblique était toute de seconde main, n'a eu, à vrai dire, qu'une seule idée : celle d'une tolérance universelle. Mais il démontre qu'il y a à tolérer les idées des autres quand on n'en a pas soi-même, et la stérilité totale d'un message purement négatif. C'est vraiment le plus petit côté possible de l'homme d'Église

anglican qu'il nous révèle : l'ecclésiastique ami de tout le monde, trop heureux d'obtenir par là d'un gouvernement qui n'a plus guère de chrétien que le nom de beaux bénéfices et une flatteuse situation mondaine. Clough, le poète, parce que plus lucide et plus courageusement conséquent, mérite autrement notre sympathie. Mais quoi de plus pitoyable que cette âme droite, simplement paralysée par un moralisme qui se refuse à lui-même la possibilité de plus croire à aucune vérité digne de ce nom ? Gell, avec ses soucis pastoraux et son solide réalisme, est la seule figure vraiment virile de ce groupe. Mais quel magnifique exemple de l'intolérance doctrinaire de bien des gens dont le libéralisme se réduit à « plus de dogmes ! » que la politique religieuse scolaire qu'il s'est efforcé d'appliquer, dans la ligne d'Arnold lui-même. Quant à la sensible et pathétique figure de W. D. Arnold, elle illustre trop bien comment les exigences que peut conserver un christianisme sans foi positive ne peuvent subsister autrement que comme de paralysantes inhibitions.

L. B.

LIVRES REÇUS

Aeppli (Ernest) : *La personnalité et la maturité psychique.* Bibliothèque scientifique, Payot, Paris, 1955; 272 pp.

Alain Bourgine, Scout de France, Martyr des bagnes nazis, 1922-1945. Cahier d'amitié, Maison des Œuvres, Coutances, 8 *ter,* boulevard d'Alsace-Lorraine, 1954; 50 pp.

Ameri (P. Hyacinthus, O.F.M.) : *Doctrina Theologorum de Immaculata B. V. Mariae Conceptione Tempore Concilii Basileensis.* Academia Mariana Internationalis, Rome, 1954; 260 pp.

Ancel (Mgr Alfred) : *L'Actualité de la Sainte Vierge.* P.E.L., Lyon, 1955; 70 pp.; 90 fr.

Aurelius Augustinus : *Schriften gegen die Semipelagianer; jubiläumsgabe.* 354-1954. Augustinus Verlag, Würzburg, 1955; 1 vol. rel., 520 pp.; DM. 38.

Balič (Carolus, O.F.M.) : *Joannes Duns Scotus Doctor Immaculatae Conceptionis,* I. *Textus auctoris.* Academia Mariana Internationalis, Rome, 1954; 100 pp.

Baril (P. Hippolyte, O.F.M.) : *La doctrine de saint Bonaventure sur l'institution des sacrements.* Éd. franciscaines, Montréal, 1954; 80 pp.

Barsotti (Divo) : *La Parole de Dieu dans le mystère chrétien.* Coll. « Lex Orandi ». Éd. du Cerf, Paris, 1955; 368 pp.; 885 fr.

Bécaud (Joseph) : *L'action, instrument d'évangélisation.* Préface de S. Ém. le cardinal Gerlier. Éd. Ouvrières, Paris, 1955; 408 pp.; 1.050 fr.

A. Blaise : *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens,* revu spécialement pour le vocabulaire théologique par H. Chirat. Éd. Le Latin chrétien, 5, rue Twinger, Strasbourg, 1954; 866 pp.

BLANCHET (André, S.J.) : *Le prêtre dans le roman d'aujourd'hui.* Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1955; 1 vol. cart., 110 pp.

BOLL (Marcel) : *L'éducation du jugement.* Presses Universitaires de France, Paris, 1954; 324 pp.; 900 fr.

Born Catholic, assembled by F. J. SHEED. Sheed and Ward, New York, 1954; 1 vol. rel., 280 pp.

BORNHAM (Günther) : *Das ende des Gesetzes.* Paulus-Studien, Ch. Kaiser Verlag, München, 212 pp.; D. H. 80.

BRETON (Stanislas, C.P.) : *La Passion du Christ et les philosophies.* Edizioni « Eco », S. Gabriele de l'Addolorata (Teramo), 1954; 142 pp.; L. 800.

CALDWELL DAY (Helen) : *Not without Tears.* Sheed and Ward, New York, 1954; 1 vol. rel., 270 pp.; $ 3.50.

CALDWELL DAY (Helen) : *Color, Ebony.* Sheed and Ward, New York, 1951; 1 vol. rel., 182 pp.; $ 2.25.

Catholic Approaches. Edited by Lady PAKENHAM. Weidenfeld and Nicolson, London, 1955; 1 vol. rel., 230 pp.; 15 /—.

CATTA (Étienne) : *La vie d'un monastère sous l'Ancien Régime.* La Visitation Sainte-Marie de Nantes (1630-1792), Vrin, Paris, 1955; 580 pp.

CHAUCHARD (Dr Paul) : *La médecine psychomatique.* Coll. « Que sais-je ? ». Presses Universitaires de France, Paris, 1955; 128 pp.

Cinquante-trois psaumes et quatre cantiques. Psalmodie de J. GELINEAU, avec 265 antiennes. Psautier de la Bible de Jérusalem. Éd. du Cerf, Paris 1955; 300 fr.

COMBALUZIER (Ch.) : *L'enfant seul.* Lethielleux, Paris, 1955; 140 pp.; 375 fr.

DANIEL-ROPS : *Comment on bâtissait les cathédrales.* Éd. du Centurion, Paris, 1954; 132 pp., 12 hors-texte; 300 fr.

DELOOZ (Pierre, S.J.) : *Pourquoi ne seront-ils pas prêtres ?* Éd. Foyer Notre-Dame, Bruxelles, 1954; 24 pp.

P. DERUMAUX : *La Parole de vie.* Coll. « Notre foi et notre vie ». Libr. E. Belin, Paris, 1954; 180 pp.

DILLENSCHNEIDER (Clément, C.Ss.R.) : *Le sens de la foi et le progrès dogmatique du mystère marial.* Academia Mariana Internationalis, Rome, 1954; 400 pp.

DIRKS (Walter) : *La réponse des moines.* Trad. de l'allemand par Claire CHAMPOLLION. Éd. du Seuil, Paris, 1955; 200 pp.; 450 fr.

Echi e commenti della proclamazione del domma dell'assunzione. Academia Mariana Internationalis, Rome, 1954; 380 pp.

Ethical Standards of Psychologists. The American Psychological Association, Washington, 1953, 172 pp.

Éveil d'homme. Notes et correspondance de Patrice Garczynski présentées par le P. J. LETOURNEUX, S.J. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1955; 190 pp.; 350 fr.

FERNESSOLE (Pierre) : *Saint Pie X.* Supplément aux deux volumes du même auteur sur Pie X. Lethielleux, Paris, 1955.

GAY (Mgr Jean) : *Libermann.* Préface de S. Exc. Mgr CHAPPOULIE. Desclée de Brouwer, Paris, 1955; 1 vol., 152 pp.

GINDL (Irmgard) : *Seele und Geist.* Franz Deuticke, Vienne, 1955; 1 vol. rel.; 152 pp.; DM. II. 50.

GOLINSKI (Ks. Bp Zdzislaw) : *Nauka Sw, Augustyna o Klamstwie na tle historycznym.* Lublin, 1948.

GUERRA LAZPIUR (Isidorus DE, O.F.M.) : *Integralis conceptus maternitatis divinae iuxta carolum del moral.* Academia Mariana Internationalis, Rome, 1953; 228 pp.

HOUSELANDER (Caryll) : *Au secours du Christ.* Trad. de l'anglais par H. LEMAITRE. Coll. « L'eau vive ». Éd. du Cerf, Paris, 1955; 328 pp.; 540 fr.

HULPIAU (A.) : *Pourquoi tant de religions ?* Coll. « Études religieuses ». La Pensée catholique, Bruxelles, 1955; 70 pp.

JUNGMANN (J.-A.) : *La grande prière eucharistique.* Trad. de l'allemand par Marc ZEMB. Éd. du Cerf, Paris, 1955; 140 pp.; 300 fr.

LECLERCQ (Chanoine J.) : *Vie du Père Lebbe.* Coll. « Église vivante». Casterman, Tournai-Paris, 1955; 350 pp.

LETOUZEY (A.) : *Connaissance de Jésus-Christ,* II. *L'Église au péril des temps.* Lethielleux, Paris, 1954; 140 pp.

LETOUZEY et LABIGNE : *Connaissance de Jésus-Christ.* Lethielleux, Paris, 1954; 178 pp., 20 grav., 8 hors-texte; 350 fr.

Liber Psalmorum. Catholisches Bibel-Werk, Stuttgart, 1954; 1 vol. rel., 280 pp.; DM. 10.

Libro Mariano. Academia Mariana Internationalis, Rome, 1954.

Ma rencontre avec la Russie. Relation du hiéromoine Vassily. Buenos-Aires. Procure des Missions, 42, rue de Grenelle, Paris, 1954; 228 pp.

MAZERAT (Chanoine) : *Un pauvre prêtre comme les autres, l'abbé Barba.* Préface de S. Exc. Mgr LALLIER. La Colombe, Paris, 1955; 160 pp.; 450 fr.

MEADOWS (Denis) : *Obéir comme un cadavre.* Trad. de l'anglais par J.-M. DALLET. Fasquelle, Paris, 1954; 280 pp.; 560 fr.

Missions et le prolétariat (Les). Museum Lessianum, Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 248 pp.

MOFFAT (John E., S.J.) : *Listen, Sister Superior.* Reflections for Every Nun. Mc Mullen Company, New York, 1955; 1 vol. rel., 212 pp.; $ 2.75

FERNOUD (Régine) : *Les grandes époques de l'Art en Occident.* Éd. du Chêne, Paris, 1954; 340 pp. 700 fr.

PETRANI (Ls. Aleksy) : *Kolegium duchowne w Petersburgu.* Lublin, 1950.

PETRANI (Ks Dr Aleksy) : *Zasada Wiekszosci w Prawie Kanonicznym.* Lublin, 1947.

PLINVAL (G. DE) : *Pour connaître la pensée de saint Augustin.* Bordas, Paris, 1954; 244 pp.; 420 fr.

PRESTIGE (G. L. d. d.) : *Dieu dans la pensée patristique.* Coll. « Les religions ». Aubier, Éditions Montaigne, Paris, 1955; 250 pp.; 690 fr.

RINSER (Luise) : *La vérité sur Thérèse Neumann.* Trad. de l'allemand par Clara MALRAUX. Éd. du Seuil, Paris, 1955; 144 pp.; 360 fr.

RIQUET (Michel, S.J.) : *L'Église, liberté du monde.* Carême 1955. I. Chrétiens, sommes-nous libres ? Spes, Paris, 1955; 24 pp.; 35 fr.

ROSCHINI (P. Gabriele) : *La Madonna. Secondo la fede et la teologia.* IV. Libr. Ed. Francesco Ferrari, Rome, 1954; 502 pp.; L. 2.400.

RYBCZYK (Ks Josef) : *Zezwolenie Rodzicow.* Przy malzenstwie nieletnich Dzieci, Lublin, 1949; 332 pp.

Saint Bernard théologien. Actes du congrès de Dijon, 1953. Analecta sacri ordinis cisterciensis, Rome, 1954; 330 pp.

SALES (Claude) : *Où va la J.E.C. ?* Éd. de l'Épi, Paris, 1955; 96 pp.; 330 fr.

Sprawozdania z chynnozci wydawniczej i Posiedzen Naukowych. Lublin 1953.

ZELLER (Dom Hubert VAN, O.S.B.) : *We die standing up.* Sheed and Ward, New York, 1949; 1 vol. rel., 166 pp.; $ 2.25.

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
Saouaf y Khadige
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles

Brésil :

Livraria duas Cidades LTDA
Caixa Postal 433 *Sao Paulo*

Canada :

Periodica
5.112 avenue Papineau
Montréal P. Q.

Garneau, 47, rue Buade
Québec

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*

Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9 Ypreciados
Madrid

Grande-Bretagne :

Blackfriars Publications
Woodchester Lodge
Woodchester Stroud, Glos.

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C. 2*

Hollande :

Librairie Coebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*

Meulenhoff et C°
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et C°
Piazza Grazioli n° 4
Roma 117

Liban :

Librairie A. Chehab et C°
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniao Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York 13*

Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7°.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1955. — Impr., n° 1193.